3 1761 08001955 7

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/laromedesborgia00apol

3

La Rome des Borgia

= *Il a été tiré de cet ouvrage* =

10 exemplaires sur Japon Impérial

(1 à 10)

10 exemplaires sur papier d'Arches

(11 à 20)

SAINTE CATHERINE, d'après le Pinturicchio
(APPARTEMENTS BORGIA AU VATICAN)
PORTRAIT PRÉSUMÉ DE LUCRÈCE BORGIA

Guillaume Apollinaire

La Rome des Borgia

Le Pape Alexandre VI entre sa maitresse et ses deux fils
César et Lucrèce — La fiancée de Jésus-Christ
Orgies cardinalices — Poison et inceste
Les bas-fonds de la Rome des Borgia

Ouvrage orné de huit illustrations hors texte

PARIS
BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4, RUE DE FURSTENBERG, 4

MCMXIV

PQ
2601
P6R6

AVANT-PROPOS

Le manuscrit de la Rome des Borgia, *qui est de l'*Histoire romanesque, *nous a été remis par la veuve d'un illustre historien, à cette fin que l'ouvrage fût publié et le nom de l'auteur fût celé. A un travail extrêmement attrayant, mais qui, pour la dernière partie au moins (celle de la mort du pape), suit une version abandonnée par l'Histoire, nous avons joint un certain nombre de documents qui ne peuvent qu'augmenter l'intérêt historique d'un livre qui n'est nullement dirigé contre la religion ni contre ses ministres, mais relate simplement des mœurs très différentes des autres.*

Guillaume APOLLINAIRE.

LA ROME DES BORGIA

PROLOGUE

Rôle social du poison en Italie à la fin du XVe siècle. — César Borgia : *Le Prince* de Machiavel. — La Renaissance et les Humanistes. — Affaissement du sentiment religieux. — Boccio et les moines. — Dégravement des mœurs. — Peu de valeur de la vie humaine.

Pour comprendre l'histoire des Borgia et, de façon générale, celle de l'Italie au début du XVIe siècle, il est indispensable de connaître la violence des mœurs à cette époque.

Le poison fait partie de la famille : on l'emploie à tout propos et surtout hors de propos. Les édits de répression sont familiarisés avec ce mode d'assassinat, au point que l'empoisonnement n'est puni qu'autant qu'il a visé un groupe ou une collectivité. Le poison est admis pour ainsi dire, il a presque reçu la consécration officielle. Les « politiciens », si on nous pardonne le mot, ne peuvent guère avoir recours à la force que ne peuvent employer que ceux qui sont très riches, car l'entretien des armées coûte des prix fous, et César Borgia, duc de Valentinois, malgré sa fortune et celle de son père, le pape Alexandre VI, n'y parviendra qu'à peine et au prix de nombreux

crimes fructueux. Que l'on n'attache pas à ces mœurs la réprobation indignée que nous éprouvons devant le crime sournois, lâche, férocement inexorable, ce serait non seulement de la sentimentalité inutile, mais encore une erreur, puisque telle était l'époque, et ces mœurs la caractérisaient naturellement.

Qu'on lise le *Prince*, ce chapitre admirable de l'histoire de l'Italie au XVIe siècle, que Machiavel a écrit à la pointe de son stylet. Qu'on en relise surtout la dernière partie qui est le commentaire le plus profond, le plus simple et le plus tragiquement vrai de l'histoire italienne pendant l'épopée des Borgia.

César Borgia a été le *Prince* idéal de Machiavel, qui se fit son apologiste sincère et s'étonnait qu'on trouvât à redire dans la vie de ce héros tragique. Plaidoyer d'une concision admirable : celui-là est heureux parmi les princes « qui règle sa conduite selon les temps ».

Ainsi, l'ouvrage de Machiavel n'est pas seulement un memento de théoricien, mais un document précieux et indiscutable. Et si le livre est sans aucun scrupule moral et humanitaire, ce n'est pas que Machiavel ait été une façon de monstre, mais simplement parce qu'il a reflété son époque : « *Il a réglé sa politique selon les temps* ».

∴

Le sentiment des réalités domine les mœurs de l'époque. L'humanité, selon Michelet, a « commencé à s'asseoir parmi la Justice et la Raison ». Mais les superstitions se débattent. La religion subsiste, s'a-

grippe, les pires criminels font le signe de la croix en passant devant les églises et supplient la Madone de leur donner, dans leurs forfaits, sécurité et profit. L'époque se glorifie, se réclame, en littérature, de Pétrarque, de Boccace, de Manuel Chrysoloras, venus hier à peine ; en philosophie et science, de Côme de Médicis, de Marsile Ficin, même de Keuchlin, de Ramus, de Léonard de Vinci, de Telesio, de Campanella, de Copernic, de Galilée, de Kleper, de Jean Bodin, de Grotius, et les indépendants ou les sceptiques Rabelais, Érasme, Thomas Morus. La philosophie de la Renaissance marque le passage de la philosophie scolastique, fondée sur l'autorité, à la philosophie moderne d'inspiration cartésienne, œuvre de la pensée individuelle, et il faudra le *Discours de la Méthode* pour apporter définitivement de la clarté, de la précision dans ce chaos génial d'idées et de talents. Enfin, comment oublier qu'en peinture c'est à travers le XVe siècle et le XVIe que la Renaissance a atteint son apogée. Ici, à quoi bon citer les noms ?...

Balbutiements, égarements, conflits, résurrection de l'antiquité, épopée sanguinaire des Borgia... fumier d'où naissent des roses sublimes : c'est la Renaissance.

Ce n'est plus le temps des prédicateurs fanatiques venus tonner contre la corruption du siècle. Machiavel dit simplement, sans ambage : « Oui, nous autres Italiens, nous sommes profondément irréligieux et dépravés. » Machiavel écrit cela, sans pudeur, sans honte, sans cynisme. S'il ajoute plus loin : « Nous sommes irréligieux parce que l'Église dans la personne de ses ministres donne l'exemple le plus

funeste », ce n'est qu'en commentaire et non en excuse ou en atténuation.

La haine de la religion naît, se propage. Le fameux condottiere Braccio de Mantoue avait la religion en une telle horreur qu'un jour qu'il entendit des moines chanter des psaumes, il les fit monter sur une tour, leur banda les yeux et leur recommanda de chanter en marchant : « Garde-nous, mon Dieu, des méchants. » Un tambour roulait. Les moines marchèrent l'un après l'autre et chantant : « Garde-nous... » Ils faisaient quelques pas et achevaient à peine leur chant qu'ils tombaient dans le vide. Comme le tambour couvrait leurs cris, le moine suivant s'avançait de même et chantait de même : « Garde-nous... » A peine terminait-il qu'il arrivait au bord du précipice et croyant marcher sur le sol ferme se précipitait dans le vide. Quand ils eurent ainsi disparu dans l'abîme et la paix du Seigneur, Braccio ordonna d'arrêter le dernier au bord même, à l'instant où un pas de plus le délivrait de ce bas monde, et de lui détander les yeux. Le moine, effrayé, pâlit. Braccio lui montra les cadavres des moines abîmés sur les rochers et, après lui avoir expliqué la scène, lui dit : « Je te donne la vie, mais à une condition : c'est que tu ailles partout conter comment sait te garder de Braccio Dieu, son ennemi, ou bien encore, si tu veux, prends rang parmi nous. » Le moine se fit condottiere, et bientôt des forfaits qui ensanglantèrent leurs victoires les plus horribles revenaient au moine.

Nous avons besoin de ces quelques considérations liminaires avant d'aborder la vie même des Borgia. Un lecteur non prévenu serait, en effet, trop facile-

ment indigné par les mœurs d'une époque qui a produit des individualités remarquables malgré leur dépravation, et des œuvres d'art sublimes.

La vie humaine n'a pas de valeur. Sa suppression est considérée comme un moyen d'atteindre tel ou tel but et non comme un crime abominable. Des gens sont connus qui font métier de tuer contre espèces. Ils sont tueurs professionnels comme d'autres sont bouchers, et avec moins de risques. « *Ici, à Naples,* écrit Pontanus, *rien ne coûte moins cher que la vie d'un homme.* »

On tue par le fer ou le poison.

Les grands ne vont pas compromettre leur vie et leur honneur dans un guet-apens aventureux ou une rencontre incertaine : ils font appel au poison. Le prince de Salerne veut-il se débarrasser du cardinal d'Aragon, il lui verse le fameux « venenum atterminatum » et, sûr de lui, prophétise : « Tu mourras dans quelques jours, parce que ton père, le roi Ferrante, a voulu nous écraser tous. » La lettre que Catherine Riario envoya au pape devait coûter la vie au pape, si celui-ci l'avait lue. Alphonse le Grand reçut de ses médecins l'ordre de ne pas lire dans le Tite-Live que lui avait donné Côme de Médicis, parce que les feuillets étaient imprégnés d'une poussière impalpable et mortelle. Le secrétaire de Piccinino enduisit de poison la chaise à porteurs du pape Pie II. Toute l'Italie se passionna pour connaître le poison liquide qui coûta la vie au peintre Rosso Fiorentino.

En un mot, le crime veillait à toutes les portes. Quelques bandits de haute envergure en faisaient parade : Braccio de Montone, Tiberto Brandolino

défendaient avec une ardeur redoutable leur réputation de criminels célèbres, comme aussi ce fameux Werner d'Urslingen qui cachait ses desseins sous cette devise discrète : « Ennemi de Dieu, de la pitié et de la charité », inscrite sur son écusson.

Enfin, dans l'atrocité, dans l'horreur, avons-nous besoin d'évoquer ce Sigismond Malatesta, tyran de Rimini, convaincu de meurtres, de viols, d'inceste, qui ne s'en cachait pas, et de qui le fils Robert faillit subir les plus ignobles violences, si, le poignard à la main, il n'avait défendu son corps. Pierlingi Farnese de Parme, fils de Paul III, violenta l'évêque de Farna. La liste de ces débauchés serait longue, plus longue celle de leurs vices, plus longue encore celle de leurs victimes. Nous ne l'évoquons que pour ne pas être suspecté de partialité à l'occasion des Borgia. Les uns ont défendu leur mémoire, d'autres l'ont accablée : ceux-là se sont effrayés, ceux-ci ont exagéré leur audace. Nous ne nous piquerons que d'impartialité, dût celle-ci être implacable à leur mémoire.

CHAPITRE PREMIER

La Rome des Borgia. — La nuit dans le palais de Santa-Maria in Portico. — César Borgia vient voir sa mère, la Vannozza. — L'entrée des Français à Rome. — César et le duc de Gandie, son frère. Le pape Alexandre VI entre sa maîtresse et ses deux fils. — Politique et haines de famille. — Exigences de Charles VII, roi de France. — Portrait d'Alexandre VI. — Différences de caractère de César et de François.

Il était 3 heures — c'est-à-dire 9 heures du soir, comme nous disons, et 21 heures comme disent les Italiens — il était 3 heures, le premier jour du mois de janvier de l'an du Seigneur 1495. Depuis longtemps Madonna Vannozza attendait, marchant nerveusement à travers la grande pièce sans tapis, pavée de grands carreaux. Aux murs, de riches tapisseries d'Arras pendaient qu'on avait étalées pour en faire parade devant ces Français qu'il avait fallu recevoir comme des triomphateurs dans Rome, la Rome des Borgia.

— ... La Rome des Borgia !...

murmurait entre ses dents Madonna Vannozza. Elle descendit une fois de plus les escaliers massifs qui

conduisaient au seuil, d'où elle guettait l'arrivée de quelqu'un. Comme elle avait fait plusieurs fois déjà ce soir, Vannozza remonta tristement les escaliers, pensant avec rage à l'entrée des Français à Rome, qui, pour elle comme pour tous les Romains, avait été une catastrophe. Elle vint près du reliquaire, les mains jointes, puis s'agenouilla devant l'image de la Vierge auprès de laquelle une lampe brûlait jour et nuit. Jamais cette lampe n'avait été éteinte, et il paraissait à la Vannozza qu'elle vacillait, ce soir. De sa lourde chevelure elle retira une épingle dont elle se servit pour émécher cette lampe, car elle ne voulait pas avoir les doigts huileux, ce soir. D'ordinaire, elle l'émêchait de ses doigts qu'elle essayait à ses cheveux.

Puis, lasse d'attendre, Madonna Vannozza s'assit sur une haute chaise brune aux coussins de soie vieil or, richement brochés, et les coudes sur le marbre de la grande table, elle songea.

« ... Ces larrons transalpins! »

N'avait-on pas dit aujourd'hui déjà que des maisons avaient été pillées par eux; et la Vannozza rêveuse, inquiète, attardait ses regards sur la crédence, ce grand beau meuble sculpté avec autant de soin qu'un orfèvre peut en apporter pour ciseler un bijou, cette grande armoire aux étagères chargées de merveilles artistiques, coupes d'or, vases d'or, vaisselle d'or et d'argent, vases de marbre et de porphyre aux lignes précieuses, autre luxe qu'affectionnaient les grandes dames romaines.

Et personne ne venait...

Soudain la rue s'emplit de piaffements de chevaux,

de jurons, d'ordres nerveux donnés d'une voix assourdie. La vieille Romaine trembla. La main droite ramenant sur sa gorge un fichu de soie noire, elle se traîna défiante jusqu'au haut de l'escalier...

— Ah! tu m'as fait peur. J'ai cru que les Français arrivaient...

— Sang du dragon!... Si je les tenais... Bonjour, *matrema* (1).

— Bonjour, César! Et François?... dit la Madonna Vannozza en entraînant, par le poignet, son fils César dans la grande pièce.

— Mon frère est toujours avec des putains. Hier, pendant que les Français entraient, il riait en caressant la belle Gianina sous le fichu. Tous ces oisons stupides regardaient les soldats défiler, et il riait, il riait avec elles, le triste balourd, au lieu de leur cracher dessus comme j'ai fait.

— Dieu honore le Seigneur Dieu! tu as fait cela, toi? Ah! comme c'est bien, ô ma chair!

La Vannozza, debout devant lui, lui ôta doucement son masque pour le contempler.

— Chancres! si je l'ai fait! dit-il. Je me mordais la langue pour ne pas crier des ordures à la face de ces brutes en dansant devant eux cette mauresque que l'on vit faire aux Hongrois le jour du jubilé.

Souple et cambré, avec de larges épaules, César se campait sur des jambes aux attaches fines, nerveuses,

(1) Ma mère, c'est une expression romaine pour *madre mia*. Une célèbre courtisane romaine du XVIe siècle portait le surnom de *Matrema non vuole* (ma mère ne veut pas). Rabelais, qui l'avait peut-être vue, l'appelle *Mademoiselle Je-ne-veux-pas*.

en attitude de défi. La main tendue en menace, il ricana, farouche :

— Qu'ils viennent donc toucher un Borgia!

Sur son rire sinistre qui découvrait de belles dents d'émail, la mère pencha sa bouche, comme eût fait une amoureuse, et prit un baiser. Ce rire avait été l'écho de sa joie mauvaise, elle la buvait sur les lèvres de son fils.

∴

— Bonjour, les amoureux. Pardonnez-moi si je vous dérange. Mais je vous en conjure par les stigmates, par les douleurs, par les allégresses, ne me prenez pas pour un Marforio envieux et vénéneux.

César ne s'était pas retourné. Il avait reconnu la voix de François, duc de Gandie, son frère.

— Et *Amen!* Tu peux dire que vous êtes tous deux mes amours et réciter le *Pater noster* de saint Julien, dit Madonna Vannozza qui embrassa joyeusement son fils aîné. Dis-le-moi, est-il vrai qu'un de tes hommes a été tué en voulant défendre sa femme et sa cuche contre les Français?

— Parfois oui, dit François; mais la coquine s'était moquée des soldats français, alors ceux-ci sont entrés chez elle. La maison était pleine comme un œuf, le mari survint au moment où l'un d'eux montrait à sa femme un poisson de belle taille, pour n'être pas aussi monstrueux que celui qui est resté à sec à Corneto, et le cocu en herbe a sorti le couteau...

— Si tous les Romains avaient fait comme lui... Si leurs chefs surtout...

— César! supplia Madonna Vannozza.

François dévisagea son frère, mais il se contint et continua, dédaignant le reproche :

— Alors il en a tué deux... Mais les Français l'ont pris et l'ont pendu à sa porte.

— Ribauds! traîtres! porcs! gronda César.

∴

— Oui, oui, et assassins, et plus qu'assassins et tout ce que vous voudrez, dit mélancoliquement une voix, mais il est certain que tout Rome est émerveillé de leur entrée cette nuit.

Ils étaient tous levés, respectueux.

— Des milliers et des milliers de soldats, continuait Alexandre VI qui venait d'arriver, et des chevaux, et des flambeaux, les lumières sur toute cette foule en armes d'Hectors troyens, Rolands ou Bove d'Antone.

— Et étaient admirables aussi sans doute les acclamations qui accueillaient les Français! jeta César avec aigreur.

Alexandre s'était retourné, le regard sévère. César se tut. Le pape, regardant alors tour à tour François et Vannozza, demanda :

— *La, sol, fa, mi, ré, ut*... Pouvions-nous faire mieux? N'est-ce pas été folie de résister alors que les plus importantes places du Patrimoine sont entre ses mains, que ses troupes parcourent victorieusement les campagnes jusqu'à Monte-Marco et qu'enfin les Orsini eux-mêmes ont cédé leurs États à Charles VIII à qui le diable donne un clystère d'eau-forte.

— La résistance...

— *Et cætera.* Ah! ah! ah! Comment, César, parler de résistance? Quels résultats as-tu obtenus avec les chefs et les consuls de France et d'Espagne? Quels résultats ai-je obtenus moi-même avec les chefs de la nation allemande, flamande et bourguignonne, et les sujets de la maison d'Autriche dont le nombre est pourtant considérable? Tu sais quelles réponses évasives ils firent les traîtres. La résistance? Quel beau *visibilium* nous eussions tendu au cardinal Gurgense qui l'aurait récompensé à coups de pied.

— Si j'avais été Alexandre VI, pape et chef de la maison des Borgia, je ne me serais pas prosterné devant le roi auquel le premier maître des cérémonies a été porter, avec force révérences, les compliments de sa Sainteté, de tout le Collège et du peuple romain.

— César! gronda affectueusement Vannozza, qui admirait son fils pour son courage et son audace.

— Et que diront, continuait César d'une voix irritée, que diront le prince d'Anhalt, ambassadeur de l'empereur Maximilien, le roi de Naples et Monseigneur Lopez? Oubliez-vous donc qu'au prince d'Anhalt vous avez demandé d'implorer des secours auprès de l'Empereur?

— Je te défends de parler ainsi, dit François.

— De quel droit?

— Chanceres! Je suis ton aîné et je ne...

— Le Seigneur Dieu le dise au Seigneur Dieu! Je ne reçois de leçon de personne!

— François, laisse-le, dit doucement Alexandre. Et dis-moi, César, n'avais-je pas prévu tout ce qui est arrivé? Si je suis resté à Rome et si j'ai dû laisser les Borgia être humiliés dans ma personne, n'est-ce pas

toi qui en es cause, ô César, toi qui m'as empêché de fuir, qui m'a obligé d'accueillir dans mes murs le vainqueur ? Le roi Charles est maître de Rome, à Rome, alors que le vrai maître en est réduit à se cloîtrer dans le Vatican, et là, tandis que me restent fidèles les cardinaux Caraffa et Orfin qui, seuls, ont refusé d'aller faire visite au roi, les autres, tout le Sacré Collège, s'empressent d'aller faire à l'ennemi une cour assidue et cauteleuse. Et tout ce spectacle-là, César, qui donc en est l'auteur ? Mon prestige ébranlé, à qui dois-je en demander compte, sinon à celui qui m'obligea à rester ici malgré moi et qui avait osé parler de lâcheté parce que j'envisageais le parti le plus sage : celui de m'isoler pendant le temps que dureraient mes démarches auprès de Charles VIII ?

César se leva, prit son masque et s'apprêta à sortir.

Comme il passait devant François, il croisa ses bras sur sa poitrine :

— Et pourrait-on savoir ce que pense de tout cela messire mon frère ?

François allait répondre quand sur un geste d'Alexandre il tourna le dos et, la main sur son stylet, s'éloigna vers le fond de la salle.

César n'avait pas bougé. Il accompagna son frère d'un regard chargé de mépris et de haine.

Cette haine de César pour François effrayait le pape qui, connaissant César, redoutait quelque danger pour François, son fils préféré et son gonfalonier.

— Parle, César ! dit enfin Alexandre. N'y a-t-il rien de plus grave à apprendre ?

— Le roi de France nous a demandé de lui livrer

les clefs de la ville par l'entremise du maréchal de Gies, ambassadeur du roi.

— Après?

— Il a voulu également prendre possession du castel Saint-Ange, où nous nous sommes retirés avec les cardinaux fidèles.

— Et vous n'avez rien fait de tout cela, je pense? interrompit la Vannozza, indignée; réponds.

César restait comme un imprimeur vénitien à qui l'on reproche une faute d'impression.

— Vous n'avez pas fait cela? réponds! criait Monna Vannozza.

César demeurait la tête basse, honteux comme une souris tombée dans l'huile. Il dit en affectant une politesse à l'espagnole napolitanisée :

— Grand bien fasse à Vos Seigneuries! Comme nous hésitions, le roi a fait retirer l'artillerie du palais Saint-Marc et l'a braquée sur le château...

— Eh bien! dit le pape d'un ton sérieux à la fois et détaché en faisant sauter d'une main dans l'autre l'anneau du pêcheur qu'il avait retiré de son doigt, par les cardinaux Cantuariense et de Monréal qui sont venus nous rejoindre au castel Saint-Ange, en amis fidèles, j'ai appris qu'on excite le roi de France à me chasser du trône pontifical parce que nous donnons à la tête de la chrétienté l'exemple funeste de la perfidie, de la tyrannie et du vice.

— Corps de moi! dit Madonna Vannozza, on voudrait que nous soyons comme les marchandes de raves, les ribaudes et les grippe-saints, ou encore, peut-être, comme sainte Nafissa, celle qui donnait son corps par charité. Si on écoutait tout le monde, on en

serait bientôt réduit à se faire charlatans au Campo di Fiore...

— Charle VIII, continua le pape, a demandé l'investiture du royaume de Naples et les forteresses de Civitavecchia, de Terracine, de Spolète, jusqu'à ce qu'il ait entièrement conquis le royaume, pour sa sécurité et celle de son armée. Je dois encore oublier toutes les injures que j'ai pu recevoir et pardonner aux cardinaux et barons traîtres à la foi qu'ils m'avaient jurée. Je n'ai pas fini. Je dois remettre le frère de Bajazet que nous gardons comme otage, le sultan Géme, à la discrétion du roi de France.

— Haute sur nous en Italie comme au dehors!... cria César, hors de lui.

Il assura le masque de son visage et, furieux, il sortit sans entendre les admonestations du pape, ni les reproches de son frère, ni les supplications de sa mère Vannozza.

— Laisse-le partir, il en sait assez pour ce soir; demain il apprendra que le roi de France exige que le cardinal Valentinois, César Borgia, le suive en qualité de legat apostolique, c'est-à-dire qu'il l'emmène avec lui comme otage.

— Non, cria la Vannozza, cela n'est pas, cela ne peut pas être, non, non, non!

Et avec un cri de bête blessée elle s'abattit sur le pavé, implorant la Vierge parmi des injures et des vœux.

Comme elle se relevait, clamant des mots infâmes contre les Français, une ombre passa devant la porte de la salle. Et la Vannozza, s'étant précitée, entendit des pas dévaler l'escalier et se perdre dans la nuit.

Il y eut un court émoi.

Comme personne n'avait rien remarqué, on persuada à Madonna Vannozza qu'elle s'était trompée, et on lui conseilla d'aller se reposer.

Puis François, duc de Gandie, prit congé de sa mère l'hôtelière et de son père le pape.

∴

— J'ai peur qu'un jour ces disputes ne finissent mal, dit Alexandre... Trop de sang a déjà été versé par les Borgia ; il ne faut pas qu'ils fassent couler le leur.

— Ce serait ta faute, dit la Vannozza ; l'autre soir, quand les cardinaux Orsin et Caraffa admiraient tour à tour François et ton portrait, qui lui ressemble, tu n'as pas vu les regards de César chargés de haine...

La Vannozza disait vrai. Un soir que les cardinaux Caraffa et Orsin, les fidèles d'Alexandre, étaient là, discutant avec le duc de Calabre venu avec ses troupes sous les murs de Rome pour défendre le Saint-Siège contre Charles VIII, le duc s'était attardé devant le portrait d'Alexandre et avait demandé si ce n'était pas là le duc de Gandie. Le pape avait frémi d'orgueil. Il était plus fier de sa beauté — aujourd'hui amollie, empâtée, mais encore très remarquable pourtant — que de tous ses succès en politique.

Alors qu'il n'était que le cardinal Borgia, il avait été d'une beauté partout vantée.

Voici le portrait que traça de lui l'historien Gaspard de Verone :

« Il est beau. Son visage est agréable et souriant, il s'exprime avec élégance et douceur. Il n'a qu'à jeter un regard sur une belle femme pour l'enflammer d'amour d'une étrange manière et l'attirer à lui avec plus de puissance que l'aimant n'attire le fer. »

Portius vante, en outre, la délicatesse de ses manières et de ses goûts : « Il est l'ennemi de toute personne dont la politesse laisse à désirer, etc. »

Enfin le célèbre Jason Manius de Milan exalte aussi en lui « le port élégant, le front serein, les sourcils d'un roi, la figure portant l'empreinte de la libéralité et de la majeté, l'héroïque et l'harmonieuse proportion de tous les membres. »

A trop le considérer comme un roi, peut-être celui-ci s'en est-il fait le courtisan. Toujours est-il que le cardinal Borgia, avait été, dans sa jeunesse, d'une élégance et d'une beauté admirables. Le duc de Gandie, François Borgia, rappelait radieusement cette jeunesse, et Alexandre l'aimait pour cette ressemblance.

— César, dit Vannozza, sait qu'on ne flattera pas son élégance, que chaque fois qu'il se trouvera devant François, il sera effacé. Crois-tu qu'il soit heureux de la préférence que tu accordes sans contrainte à son heureux frère? Je vois tout cela moi, sa mère. Ai-je tort de lui dire : « Mais tu n'as pas la même beauté, toi, tu n'es pas né pour les mièvreries, pour les fanfreluches, avec ton teint où le soleil ruisselle, avec tes yeux sombres comme la nuit, tu es né pour les grandes aventures. Laisse François à sa beauté de prélat, garde fièrement, toi, celle du soldat. »

— Et que te répond-il? demanda rêveusement Alexandre.

La Vannozza se mordit les lèvres, hésitant à répondre, et dit négligemment :

— Il se demande pourquoi on veut faire de lui le prélat et de François le guerrier.

— François n'est-il pas l'aîné ? Ah ! César ! César !

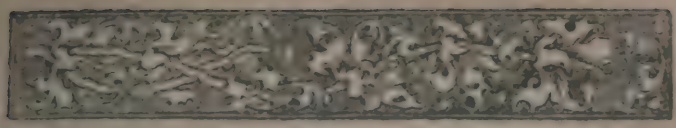
La Vannozza osa, en tremblant, répéter le blasphème que César avait laissé échapper un soir de folie :

— Si la Destinée s'acharne à vouloir faire de moi le prélat que je ne veux pas être, je donnerai à la Destinée une gifle dont parlera l'histoire des Borgia.

— Qu'a-t-il voulu dire ? demanda le pape.

— Je ne sais pas encore, murmura la Vannozza.

— Puissions-nous ne jamais le savoir, dit Alexandre qui baisa avec une bizarre ferveur l'anneau du pêcheur qu'il avait remis à son doigt mince.



CHAPITRE II

Réception du roi de France. — Pillage du palais de la maîtresse du pape par les Français. — César Borgia. — César Borgia fait massacrer les pillards. — Le roi de France emmène le sultan Gème qui bientôt meurt empoisonné par les Borgia. — Retour à Rome de César Borgia, emmené comme otage par le roi de France. — Tour joué par César aux Français. — Alexandre VI ordonne le meurtre de Sforza, mari de Lucrèce. — César entre chez sa sœur exécuter la sentence papale contre son mari. — L'inceste. — Fuite de Jean Sforza. — Les cavaliers de César poursuivent le mari de Lucrèce. — Le tenancier de Santa Maria, la maquerelle du pape. — Julie Farnèse, la fiancée de Jésus-Christ. — Un cavalier masqué dénonce au peuple les incestes et les orgies des Borgia. — Fureur du peuple. — Le pinilus de bois. — La bénédiction. — La tête coupée.

César venait narrer à sa mère les dernières nouvelles. Il espérait bien qu'elle s'indignerait de la passivité d'Alexandre, et se promettait de lui conter dans tous ses détails la réception du roi dans la chambre du Perroquet, où Charles VIII demanda au pape de donner à l'évêque de Saint-Malo le chapeau de cardinal, ce que le pape avait fait avec empressement, demandant un manteau au cardinal de Valentinois lui-même et le chapeau au cardinal Cantuariense.

Il projetait de lui conter par le menu cette cavalcade du roi accompagné du pape et tous les cardinaux jusqu'à l'église Saint-Paul où, là encore, le roi demanda et obtint un nouveau chapeau de cardinal pour son cousin, l'évêque du Mans. Mais à peine la Vannozza eut-elle reconnu le pas et la voix de César qu'elle se précipita dans l'escalier et là, comme une furie, hurla d'abominables injures contre « cette race maudite de Français ». A travers ses imprécations et ses lamentations, César comprit que la maison maternelle avait été pillée par des soldats français, les bijoux volés, les meubles saccagés et la Vannozza « exposée, selon ses mots mêmes, à la brutale passion d'un soldat infâme et à qui sa vieillesse avait à peine servi de bouclier ».

La colère de César eut de quoi s'alimenter. Dès l'entrée, le saccage se révéla. Aux murs, les tapisseries précieuses étaient lacérées et lamentablement souillées, les peintures qui ornaient les murs avaient été tailladées à coups de hache ou raclées, les reliquaires gisaient sur le sol éventrés, foulés aux pieds, les grands lits étaient brisés, la literie maculée d'huile versée à pleines jarres, le grand bahut qui renfermait tout le linge de la maison avait été défoncé à coup de massue et le linge volé. De la crédence aux sculptures si délicatement ouvragées il ne restait à terre que des débris informes, souillés de poix. De la bijouterie, de la vaisselle, il ne restait rien. Les statues, les grands vases de marbre et porphyre avaient été mis en pièces. Sur les pavés, dans toutes les pièces, gisaient des débris, les chaises brisées, les tables rompues.

La Vannozza poussait des hurlements de démente. César voulut la consoler; elle n'écoutait rien, gesticulait comme une furie, mais, à la fin, épuisée de crier, elle râlait des injures, des blasphèmes, les cheveux dénoués, les yeux pochés de larmes.

Il y avait, sur la place Pizzo di Merlo, un groupe de soldats français préposés à la garde des banquiers génois et florentins qui tenaient là leurs assises. César les avait vus en passant qui jouaient aux osselets. Il laissa sa mère à ses lamentations et rassembla ses gens. Il s'agissait d'immobiliser les armes des soldats ou d'éloigner ceux-ci, et au signal qu'il donnerait, lui, César, de les massacrer tous. Bientôt, en effet, les soldats, à peu près ivres et absorbés par le jeu, s'étaient vus entourés de gens d'apparence débonnaire. Soudain, César Borgia poignardait le soldat de faction, lui arrachait sa pertuisane et l'enfonçait dans le corps gisant du blessé. L'arme le traversa et demeura fichée en terre. En quelques minutes, tout le poste était massacré.

Comme tout le quartier Ponte accourait : commerçants, banquiers, fonctionnaires pontificaux et courtisanes en renom, qui avaient établi là leur séjour, César réunit ses gens et, au pas de course, ils gagnèrent la Torre di Nona. Il n'avait pas encore vengé sa mère, certes, mais cette répression le satisfaisait déjà. Il haïssait les Français au point qu'il les eût tous empoisonnés s'il avait pu; il ne se gênait pas pour étaler ses sentiments, il en faisait même parade. Une joie secrète palpitait en lui; non pas tant la satisfaction du massacre accompli que l'espoir d'une vengeance prochaine dont garderait souvenir Charles VIII.

∴

« Comme Gème fut donc préparé [illegible] par le Valentinois, écrit un historien du temps, le pape le mit entre les mains du roi, à qui il était confié désormais avec une stipulation d'acte public, en vertu duquel ce seigneur baisa la main et l'épaule de Charles, d'une grâce digne de la grandeur de sa naissance, et se tournant avec un agrément plein de tendresse du côté du pape et du cardinal de Valentinois qui étaient là présents les remercia des bons traitements qu'il avait reçus dans leur maison et les supplia de le vouloir recommander à son nouveau protecteur et seigneur, les assurant, au reste, qu'ils ne se repentiraient jamais de l'avoir remis en liberté, ni le roi de l'avoir pris en sa compagnie. »

Comme on le voit, c'était touchant. Ces adieux, l'expression de cette gratitude eussent pu attendrir le cœur d'un forban : celui de César demeura insensible. Le roi emmenait donc le sultan Gème comme un otage précieux, une proie utile, et ne cachait pas sa joie; mais s'il souriait, le duc de Valentinois aussi souriait, et d'un rire sinistre, lui qui « avait mêlé dans la boisson de sucre que le pauvre seigneur Gème accoutumait d'user, une certaine poudre blanche qui ressemblait parfaitement bien au sucre, et laquelle était très propre pour empoisonner les breuvages sans qu'on pût s'en apercevoir par aucun mauvais goût ou par aucun changement de couleur ».

Tandis que le malheureux sultan s'éloignait donc joyeux vers Naples, en attendant de gagner l'Orient

rêvé, le poison le rongeait sourdement et à peine était-il entré dans le château Capuan, à Naples, que la mort le terrassa. Peut-être regrettait-il encore les soins attendrissants que lui avait prodigués le duc de Valentinois.

Ni le pape, ni César ne se préoccupaient désormais du sultan Gème, qui, selon le même historien, « avait été donné à Sa Majesté le roi Charles VIII sans condition, mais dans un tel état qu'il n'était pas nécessaire d'en demander la restitution comme nous dirons bientôt... »

Ils ne paraissaient demander qu'une chose, c'est que Charles VIII, avec son armée, s'éloignât au plus tôt. Pourtant le duc de Valentinois savait qu'il était retenu auprès du roi comme otage. Tous avaient redouté quelque violence du bouillant cardinal; mais jamais, au contraire, celui-ci ne fut plus aimène, il paraissait joyeux ; les cardinaux de Saint-Pierre aux Liens Savello, Colonna, Gurgense, amis du roi, ne cachaient pas leur surprise et appréhendaient que pendant le trajet la mort ne fît mystérieusement son œuvre dans leurs rangs. Aussi était-il surveillé.

Lorsque le roi quitta Rome, le pape lui fit présent de six chevaux d'une rare beauté et lui prodigua les bénédictions.

La première nuit, l'armée française coucha à Marino, et là César éprouva combien il était surveillé : toute la nuit il guetta les entours du « logement » qu'on lui avait préparé, mais partout des yeux veillaient ; il dut remettre à une autre nuit l'exécution de son projet. L'aube l'avait surpris rôdant avec rage comme un fauve enfermé.

Le lendemain, le roi alla coucher à Villettri. Charles VIII avait apprécié, dans cette journée, le cardinal de Valentinois comme un compagnon exquis, érudit et joyeux viveur à la fois; ils ne se séparaient que la nuit venue, parce que la fatigue terrassait le roi. Le cardinal de Valentinois l'accompagna dans le logement qu'on lui avait préparé, le salua et se retira.

La nuit tombée, épaisse, froide, un palefrenier se glissa, à la faveur des ténèbres, hors des groupes de soldats, et quitta la ville sans avoir été remarqué et fit ainsi, à pied, près d'un mille de chemin, redoutant à chaque instant que sa fuite n'eût été remarquée et que des cavaliers ne fussent lancés à sa poursuite. Il longea les chariots, les dépassa sans encombre. Arrivé à près d'un mille de la ville, il jeta dans la nuit un coup de sifflet. Aucun écho ne lui répondit. Il attendit, puis, l'oreille au sol, il écouta. Rien ne répondit. Il répéta le même appel et tressaillit soudain : il avait cru entendre, au loin, le même signal. Il renouvela le même appel : cette fois, il n'y avait plus de doute, on avait répondu. Résolument, il se mit en chemin et bientôt rencontra un valet avec deux chevaux.

Monter sur l'un, laisser le valet sauter sur l'autre fut l'affaire d'un instant. Bientôt, assez éloignés de Villettri pour ne plus redouter que le galop des chevaux pût être entendu, ils éperonnèrent leurs bêtes. Ils arrivèrent à Rome avant que le jour parût, et Mgr Flores, auditeur de rote, ne fut pas peu surpris de reconnaître qui se cachait sous la vêture d'un palefrenier.

Le lendemain il n'était bruit dans Rome que du

bon tour joué au roi par les Borgia : Gème mort, et le cardinal de Valentinois, otage, évadé ! Le sinistre prestige des Borgia était rehaussé par ces deux exploits. Mais César ne s'en contenta point. Il fit licencier et chasser de Rome tous les Français que des fonctions quelconques pouvaient retenir auprès du pape. Lorsqu'il ceux-ci, ayant réuni quelque argent, s'éloignèrent de Rome, ils se heurtèrent aux créatures du duc de Valentinois qui les attaquèrent et les massacrèrent pour les dépouiller. Quelques-uns, en nombre considérable, avaient tenu à faire leurs adieux au pape. Comme ils étaient agenouillés dans le Vatican même, des sicaires du Valentinois bondirent sur eux et tentèrent de les égorger. Beaucoup réussirent à s'enfuir et à se barricader dans une maison où ils purent attendre du secours.

Le pape avait envoyé l'évêque de Nepi et de Sutri, son secrétaire, présenter au roi ses excuses, pour la fuite du cardinal de Valentinois, qu'il avait, disait-il, ignorée. Le peuple romain délégua Mgr Porcari, doyen de la Rote, accompagné de deux gentilshommes, chargé de supplier le roi de ne pas s'indigner de cette fuite, dont Rome avait le plus grand déplaisir ; mais, pendant ce temps, les Borgia se gaussaient de Charles VIII et punissaient les amis de ce dernier. Le cardinal Riario, qui, dans un discours modéré, n'avait pas révélé d'acharnement contre les ennemis du pape, c'est-à-dire les Français, fut ruiné et dépouillé. Mais ce qui faisait surtout la joie des Borgia et de leurs amis, était la plaisanterie faite par César aux soldats français.

Quand le duc de Valentinois était parti avec le roi,

il avait emmené avec lui 19 chariots, tous chargés de meubles rares, d'objets précieux, d'armes, etc. A la première étape, les charretiers du duc n'en avaient déchargé que deux : or ceux-ci ne contenaient que des merveilles, vaisselles d'or et d'argent, « un somptueux et magnifique buffet d'argent, destiné pour son service », etc... Les soldats français en déduisaient que les autres chariots, « également ornés des plus riches couvertes », étaient aussi précieusement chargés et se persuadaient ainsi « que qui s'en allait avec tant de gravité n'était pas pour s'enfuir facilement ».

Personne n'avait remarqué que les deux chariots ainsi déchargés et rechargés restaient adroitement en arrière, afin qu'ils pussent facilement, étant hors de vue, faire volte-face et revenir à Rome sans être inquiétés. Ce qui fut fait. Or, sitôt la fuite du duc de Valentinois révélée, les soldats se ruèrent, de dépit et de fureur, au pillage des chariots. Les « couvertes » arrachées, ils ne découvrirent que des pierres ou des billots de bois qui en constituaient tout le chargement. Dénombrant les chariots, afin de retrouver ceux qui portaient les merveilles qu'ils avaient admirées, ils n'en retrouvèrent plus que dix-sept : ils comprirent alors combien ils avaient été joués, et que les deux chariots aux charges précieuses étaient peut-être déjà à Rome.

Quand on connut l'histoire à Rome, ce fut par toute la ville un long éclat de rire, dont bénéficia la popularité des Borgia.

Si l'on avait demandé à Machiavel de juger la ten-

tative d'assassinat de Jean Sforza, Machiavel n'eût manqué de s'écrier que le meurtre de Sforza s'imposait. Et nous dirons que politiquement, et « selon les mœurs du temps », le meurtre de Jean Sforza était un meurtre nécessaire.

Il faut, pour apprécier cet acte politique, car sa réalisation n'eût été qu'un de ces actes politiques auxquels étaient accoutumés tous les princes italiens ; il faut pour l'apprécier indépendamment des morales admises ou des préjugés, connaître quelle situation les Borgia s'étaient faite en Italie, et dès lors on conviendra que pour leur sécurité comme aussi pour la satisfaction de leurs appétits, l'élimination de Jean Sforza s'imposait.

Le meurtre de Jean Sforza fut donc ordonné par Alexandre VI. Que l'on ne s'étonne pas de voir un pape, chef vénéré de l'Église, ordonner froidement tel assassinat. Alexandre était coutumier d'actes semblables et il s'avérait qu'en Italie, comme en Turquie, comme en France, on savait le pape familiarisé avec ces exécutions sommaires, si nous en croyons cette très simple et surprenante lettre que Bajazet faisait remettre par son ambassadeur à Alexandre VI et dans laquelle le sultan demandait sans ambages à « sa très haute et très vénérée Sainteté » de vouloir bien envoyer son frère Gème « dans un monde où il serait plus heureux ». Nous reproduisons la lettre d'autre part : Alexandre y est très explicitement sollicité de tuer Gème et de renvoyer à titre de preuve le cadavre de la victime. On juge par là de la simplicité charmante des mœurs dont Machiavel s'est fait l'apologiste averti.

Donc, l'assassinat de Jean Sforza avait été ordonné par Alexandre, qui redoutait en Sforza un redoutable ennemi politique, et plus encore le gendre du pape lubrique dont il connaissait les turpitudes.

César fut choisi par Alexandre pour l'exécution de Sforza ; mais comme Sforza, au courant des moyens employés par le pape, n'allait pas se résigner facilement à jouer ce rôle de placide victime, César précipita ses efforts.

Un soir que Lucrèce et Jean Sforza s'entretenaient amicalement des incidents politiques qui surgissaient chaque jour à Rome, des inimitiés qui bouleversaient toute l'Italie et des difficultés qui en résultaient pour lui au Vatican, soudain le valet de confiance de Sforza, qui lui était dévoué corps et âme, se précipita dans la chambre et eut à peine le temps de balbutier quelques mots que Sforza avait bondi sur son poignard et son épée, prêt à la résistance suprême, la flamme aux yeux, la haine aux dents. Mais Lucrèce l'enlaça, suppliante, câlme et ferme, et lui persuada de fuir.

Sforza quitta la pièce après avoir dit quelques mots au valet, et à peine était-il sorti que le pas de César martelait le long vestibule.

César entrait. D'un coup d'œil, il jugea la scène. Le trouble de Lucrèce, pourtant solide comédienne, l'édifiait : un complot se tramait. Avec sa décision farouche, il précipita la démarche, cynique, résolu.

— Où est Giannino ?

— Giannino ? demanda simplement Lucrèce, feignant la surprise pour avoir le temps de mesurer ses réponses et d'assurer sa voix.

— Réponds de suite à mes questions. Pas de ruse !

Si je te vois hésiter ou réfléchir, je t'étale là comme une chienne éventrée.

Le poignard de César précisait sa menace. D'une main nerveuse il tordait le poignet de Lucrèce, dont la bouche se convulsait sur un cri : « Où se cache Jean ? Et vite ! »

— Jean ? A-t-il donc besoin de se cacher ?

— Salope ! Où se cache-t-il ?

— Ah ! tu me fais mal par Dieu !

César l'abattit sur le lit. De ses cuisses nerveuses il enserrait comme dans un étau le beau corps de Lucrèce. De sa main gauche il écarta de sa poitrine le fichu, dénudant la gorge de la jeune femme ; sa main droite se referma en une emprise violente sur le cou pâle. Lucrèce, immobilisée, s'offrait, proie admirable, au crime ou au rut. L'un et l'autre se présentèrent à l'esprit et aux yeux de César. Pâle, les cheveux dénoués, elle tentait le désir démoniaque du jeune homme. Il écouta les palpitations de cette chair contre sa chair ; son œil se voila, il respirait les odeurs qui parfumaient violemment cette femme, et sa bouche penchée sur la bouche de Lucrèce qui ne pouvait plus exhaler un cri, il lui parla, l'haleine brûlante, lèvres à lèvres :

— Ah ! belle charogne...

Tandis que César cédait à ce vertige imprévu, une ruée de fureur soudaine amentait les gens tapis sur la place, dans la rue et au coin des carrefours, là-bas. Sans qu'ils s'en fussent doutés, sans qu'il l'eussent vu venir, alors que dissimulés ils épiaient les entours de la maison de Lucrèce, un cavalier avait surgi au milieu d'eux, pressé sur ses étriers, l'épée tournoyant

au poignet, leur passant sur le corps, et ils demeurèrent là, figés, muets de stupeur, sans entendre Micheletto, l'exécuteur des hautes œuvres de César, qui criait, d'une voix de gorge, en tapant sur sa cuisse d'un poing furieux :

— A cheval ! Au nom de Dieu ! A cheval ! A cheval !!

Toute la troupe se précipitait vers une maison voisine dans le jardin de laquelle leurs chevaux avaient été attachés. Courbés sur la selle pour ne pas se heurter au haut de la porte, à cheval dès le jardin pour être plus vite en course, ils sortaient bientôt l'un après l'autre, parmi une bousculade de chevaux, des hennissements, des ruades et des jurons.

Sur la route claire de lune, sous les arbres dont le vent effarait les ombres, la troupe passa, en trombe.

Un « sacramento ! » retentissant, formidable, de Micheletto, éclata dans le silence de la nuit, le galop des chevaux se perdait au détour de la route, l'écho s'en prolongeant, farouche, sinistre, comme le cri rauque d'une bête de proie. Sur la route, la poursuite commença : Micheletto avait reconnu le cheval de Jean Sforza.

César n'entendit pas le cri de Micheletto. Il demandait, plus calme maintenant, à Lucrèce, sa sœur :

— Ainsi, tu nous l'as volé ?

— Je te dis que non ; il est parti tranquillement pour Pesaro, et à cette heure peut-être y est-il.

— Je vais faire fouiller la maison, et si je le trouve, ma sœur trop belle, je serai terriblement exigeant, je vous en préviens, dit-il avec un sourire équivoque que connaissait bien Lucrèce. Jure-moi qu'il est parti, qu'il n'est plus ici.

— Je te le jure, César!

— Ah! Dieu! Charogne! l'avoir laissé partir! Je les avais prévenus qu'il nous échapperait si nous lui laissions trop de temps. Les malins! Ils croyaient qu'il ne se méfierait pas. Imbéciles! comme si on ne connaissait pas les Borgia. Lui surtout. Lui qui sait tout, qui connaît nos plus secrets péchés. Mais tu n'as donc pas réfléchie, insensée, qu'il a su tous les assassinats ordonnés par le pape et comment nous les avons perpétrés, qu'il a été de tous nos secrets, que nous avons eu en lui la même confiance qu'en un Borgia?

— L'a-t-il donc trahie?

— Aujourd'hui, pas encore peut-être, mais demain? Songer que le pape lui a confié Julie, sa maîtresse, et que, par lui comme par elle, il savait les plus secrets de nos mystères. C'est à se demander s'il n'est pas devenu bon à donner à la vermine, ce pape imbécile et ramolli. Confier à son gendre la garde de sa maîtresse, et à toi, sa fille, le soin de l'initier à l'amour! Car c'est ce qu'on dit partout, tu le sais bien, que toi et ton mari avez préparé les coucheries du vieillard : on a appelé Jean le tenancier de Santa Maria et toi la maquerelle du pape. De Santa Maria, la foule a fait un b.....!... Et tu ne sais pas comment le peuple appelle Julie : « la fiancée de Jésus-Christ ». Lis les satires, tu seras renseignée.

— C'est toi, César, qui as voulu que Julie Farnèse soit ma dame d'honneur. C'est ce que tout Rome dit aussi : tu as voulu qu'elle fût auprès de moi pour qu'on ne clabaudât pas sur les visites que tu me faisais et pour détourner de ton amour incestueux les soupçons du peuple. Tu as dit que la foule voyait

dans le palais de Santa Maria in Portici un b..... Plût à Dieu qu'il ne vît rien de pire. Les hommes ne peuvent pas résister à leurs passions, dites-vous, mais comment pourrions-nous donc leur résister, nous femmes? Et le peuple nous excuse.

— Le peuple suppose seulement, tandis que ceux qui ont vu, ceux qui savent, ceux qui comme Jean Sforza et toi ont chauffé le lit où le vieillard du Vatican venait ranimer sa passion sénile, ceux-là pourraient parler. Voilà ce qu'il ne faut pas! Voilà pourquoi je suis venu ce soir faire une visite à ton mari. Voilà pourquoi, sur un coup de sifflet, mes hommes embusqués vont bondir de tous côtés, sauter sur leurs chevaux et prendre la route de Pesaro. Quelle belle veuve tu feras, Lucrèce! Je vais partir avec mes gens, je serais trop heureux de t'annoncer demain, moi-même, la bonne nouvelle : Lucrèzia libre!

César enlaçait Lucrèce, mais celle-ci, lasse et méfiante, le repoussa doucement :

— Quelqu'un pourrait nous voir, César.

Une rumeur venait de la rue. César, sollicité par un désir impérieux, n'y prenait pas garde, et comme Lucrèce frissonnait de son étreinte, il s'enorgueillit de l'ivresse qu'il croyait provoquer. Il était plus heureux du plaisir coupable qu'il prenait à corrompre sa jolie sœur que de sa propre volupté.

Sous les fenêtres du couple incestueux, un rassemblement s'était formé. Un cavalier masqué se dressait au milieu d'eux, il disait :

— Vous tous, seigneurs et braves gens, fidèles aux Sforza, gardez les issues du palais Santa Maria in Portici. Dans la chambre même de Juan Sforza

LUCRECE BORGIA, DUCHESSE DE FERRARE

D'après un Portrait du Titien

qu'ils ont voulu assassiner ce soir, César Borgia viola sa sœur, concubine intérimaire du pape Alexandre VI, son père. A qui hésite, la vérification de ce que je dis est facile. Gravissez les escaliers, montez à la chambre de Sforza et vous verrez le pourceau du Saint-Siège s'enivrer de caresses sacrilèges. Montez, regardez, gravez au profond de votre cœur ce que vos yeux auront vu, et si demain les Borgia veulent souiller la mémoire des Sforza, dites-leur qu'ils ont menti, que la honte et l'opprobre de leurs vices n'est pas sortie de chez eux et qu'elle y restera à jamais, et vivent les Sforza !

La foule approuvait sans applaudir; elle ouvrit ses rangs au cavalier, qui s'éloigna.

La foule s'agitait dans la nuit, on parlait des Borgia, des scandales qu'ils suscitaient, on faisait des plaisanteries grasses; tour à tour, Julie Farnèse et sa mère, le pape, la Vannozza, César Borgia et la pauvre Lucrèce en furent souillés. A la lueur des torches que quelques-uns avaient apportées, la foule pénétra sous le porche et sur les murs blanchis de chaux traça des dessins obscènes, des injures graveleuses. Quelqu'un, hissé sur les épaules d'un *facchino*, cloua sur le porche, au seuil même de la maison et de telle sorte que tous les passants pussent le voir, un énorme phallus en bois. La foule applaudit. On acclama le symbole que les proxénètes antiques érigeaient au seuil des maisons closes.

Quelqu'un écrivit au-dessous : « Pour Lucrèce Borgia. » — Un autre, sans effacer, inscrivit en lettres énormes : *Ad usum Alexandri*, faisant allusion aux rumeurs qui couraient en ville et selon lesquelles

Alexandre, arrivé au paroxysme de la dépravation, avait besoin, pour que sa sensibilité s'éveillât, de recourir à des violences d'ordinaire réservées à un autre sexe que le sien.

Les courtisanes qui étaient là en assez grand nombre ne cessaient de rire aux éclats. Des allusions ordurières montaient de leurs bouches vers le symbole obscène qu'aggravaient les inscriptions.

Pendant que César et Lucrèce s'oubliaient à goûter des plaisirs réprouvés, pendant que la foule se gaussait des Borgia, le cavalier poursuivi par la troupe avait été rejoint sur les bords du Tibre, et là, après une lutte héroïque, avait été criblé de coups d'épée et poussé dans le fleuve au moment même où ses poursuivants allaient se saisir de lui et lui couper proprement le cou pour ramener sa tête, en trophée, appendue à la selle du capitaine Micheletto.

La troupe satisfaite de la bonne besogne accomplie regagnait Rome en chantant. Ils chantaient une chanson florentine dont le refrain était : « Partout où tu trouveras des gens qui chantent, fie-toi à eux : les méchants ne chantent pas. »

Mais César, agacé par les rumeurs qui augmentaient de moment en moment, parut à la fenêtre et ordonna impérieusement à la foule de se taire.

Malgré ce qu'avait dit le cavalier, personne n'avait cru sérieusement à son accusation d'inceste ; mais l'apparition de César à la fenêtre même de cette chambre, que tout Rome savait être la chambre de Lucrèce, était ce soir d'une témérité où la foule vit de l'impudence, et une clameur de huées, d'injures répondit au jeune cardinal, qui du haut du palais

Santa Maria injuriait la foule. On jeta des pierres. La porte cochère fut refermée. La foule se rua alors contre elle, et après quelques heurts la porte massive céda, entraînant des chutes. Des blessés criaient. L'élan les avait précipités dans le vestibule. Au dehors la foule insultait César.

Soudain, ce fut la panique. La foule affolée se ruait vers les issues de la rue.

César avait pris son sifflet et, par trois fois, une stridulation déchirante traversa l'air : l'appel à l'aide des Borgia.

La foule l'avait reconnu et, troupeau apeuré, fuyait.

Pendant que César haranguait la foule, Lucrèce, inquiète de toutes ces clameurs, avait commis la faute de se montrer à la fenêtre du palais. Et de loin, la foule, qui avait cru à un défi des coupables, continua à crier des injures contre la fille du pape Alexandre VI et petit à petit revint sous les fenêtres du palais.

« *Le pape est dans leur lit,* criait la foule, *avec eux.* »

Et, déchaînée, la plèbe réclamait le pape.

« Alexandre ! Alexandre ! Montre-toi ! »

Soudain tous se turent.

A la fenêtre voisine de celle qu'occupaient Lucrèce et César, une ombre s'était appuyée, et sur la foule tassée, interdite, ses gestes bénisseurs descendaient. Sur leur stupeur indicible s'abaissait, silencieuse et grave, la bénédiction d'Alexandre VI, successeur de saint Pierre, et doucement la foule s'en alla...

∴

César, surpris de ne pas voir ses hommes courir sus à la plebe, descendit dans la rue déserte. Il appela : « Micheletto! » Personne ne répondit. Il parcourut la rue tout entière, suivi des yeux par Lucrèce tremblante, et sitôt le mur de la maison jaune qui terminait la rue dépassé, Lucrèce rentra précipitamment.

— Paolo! Paolo!

De la chambre voisine Paolo surgissait.

— Paolo! Tu as tout vu, tout entendu. Répète tout cela à Jean Sforza et dis-lui ce que j'ai subi, ce que j'ai offert comme sacrifice au Seigneur par amour de lui. Va, dis-lui qu'il hâte ses pas et qu'il se méfie de ses amis. Vite, Paolo, va, et que Dieu te garde! Mais auparavant appelle Antonio.

A Antonio Lucrèce dit : « Parle! parle! Où est-il? »

Il raconta que pour dépister les gens de César un valet avait enfourché un cheval et fui à toute bride vers Pesaro, poursuivi aussitôt par toute la troupe.

Jean Sforza en avait profité pour s'éloigner ensuite tranquillement et avait eu le courage de venir sous les fenêtres mêmes de son dangereux rival et de son mortel ennemi, rappeler la foule au mépris des turpitudes des Borgia.

Antonio parlait encore qu'une clameur joyeuse entremêlée de heurts d'épées l'interrompit. De la rue, des appels familiers et joyeux montaient. On acclamait César, on acclamait Lucrèce.

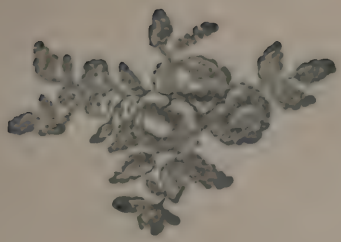
Le chef de la troupe des cavaliers s'avança respectueusement sous les fenêtres du palais, demandant à dona Lucrezia de paraître.

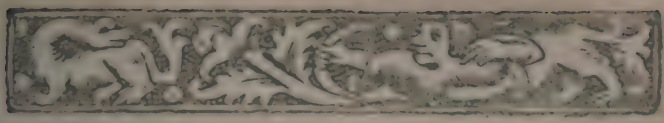
Comme Lucrèce paraissait, elle vit le cavalier lui tendre au bout de son bras comme un énorme fruit lourd et juteux. Le cavalier, qui n'était autre que Micheletto, et qui croyait encore César dans la chambre de Lucrèce, dit alors à celle-ci qu'ils avaient trouvé au bord du Tibre quelque chose que pouvait bien avoir perdu le seigneur Jean Sforza. Et comme Lucrèce se pencha pour mieux voir, elle reconnut au poignet levé du capitaine une tête fraîchement coupée et dont le sang gouttait sur la monture.

Piquant la tête d'une épée qu'il tenait en main, Micheletto dit, aux rires de la troupe :

— Voulez-vous dire à notre seigneur et maître que Juan Sforza l'attend au bout de son épée.

Lucrèce poussa un cri et tomba sur le carreau, inerte.





CHAPITRE III

La fête au vignoble de San-Pietro in Vincoli. — Cardinaux et courtisanes. — Le sulfatage des vignes : méthode ancienne. — Les jarres galantes. — César Borgia dans son laboratoire. — Les tourtières de cuivre. — Les sels d'urine. — L'arsenic, manne céleste. — La cantarella : le poison des Borgia. — L'antidote. — L'héritage du moine espagnol. — Portrait de César Borgia. — Rivalité des deux frères. — Donna Sanzia. — Amour incestueux de César et de Lucrèce. — Au lieu de chapelets d'escargots, il y a dans les vignes de San-Pietro des chapelets de moines. — Orgie cardinalice. — Le jeu de « qui trouve prend ». — Cardinaux et madonnas dans l'obscurité. — Julie Farnèse et César Borgia. — Amour de Julie Farnèse pour François, duc de Gandie. — Le couvent de San Sisto.

Ce jour-là, 14 juin 1497, c'était fête au vignoble de Saint-Pierre aux Liens.

La Vannozza y recevait tous les cardinaux, le pape, Julie Farnèse, le prince d'Anhalt, ambassadeur de Maximilien, et les ambassadeurs de France, d'Espagne, ainsi que les envoyés des principautés et royaumes italiens.

La Vannozza donnait la fête, certes, mais les convives ne se considéraient pas tant comme les invités de la Vannozza, ancienne concubine du pape, que comme ceux du pape. Néanmoins, tous témoignaient

à la Vannozza les égards dus à une véritable reine. Tous les hôtes se répandaient à travers les vignobles, admirant la récolte prochaine, mais surtout abritant leurs confidences amoureuses parmi les ceps feuillus et sous les pêchers grêles qui parsemaient les rangées de pieux couchés sur lesquels courait la vigne, par trois rangs superposés, distants de quarante centimètres environ. Rompant la monotonie de ces allées, ainsi bornées de chaque côté et envahies de mauvaises herbes parmi quoi sautillaient les sauterelles, parfois des treilles formées de lourds pieux et de lattes entrecroisées offraient aux couples lascifs une ombre propice.

Les cardinaux et leurs amis vaguaient, joyeux comme des écoliers en vacances ou des élus dans le paradis ; des rires chantaient frais et purs ; les couples se penchaient sur les hautes jarres destinées à recueillir l'eau ; dans cette eau trempaient des débris de cuivre, du sel et de la chaux. Lorsqu'une maladie attaquait le vignoble, ils arrosaient la vigne avec cette eau. C'est de cette formule primitive que se sont souvenus les vignerons lorsque, plus tard, ils arrosèrent les plants avec de l'eau contenant, en dissolution, du sulfate de cuivre.

Donc, sur ces jarres aux trois quarts vides, les jolies filles et leurs amants se penchaient, et comme elles parlaient, la voix résonnait avec une sonorité étrange : elles riaient alors et le rire jaillissait en échos harmonieux, et les cardinaux et les barons se penchaient alors comme leurs amies, leurs têtes se frôlaient, leurs lèvres se rejoignaient, et tandis que les femmes riaient, amusées, les cardinaux, plus graves, une

flamme aux prunelles, liaient de leurs lèvres les bouches rieuses. Parfois, un chapeau tombait dans l'eau de la jarre et les rires se répercutaient en trilles sonores.

Sur presque toutes les jarres deux têtes se penchaient qui plongeaient légèrement et se rejoignaient, mêlant leurs bouches. Et ce n'était pas un spectacle pieux que cette suite de jarres aux ventres rebondis contre quoi se frôlaient les couples.

Parfois un lièvre jaillissait parmi les herbes, ou une perdrix fuyait, vol bas, que l'on n'avait pas vue partir, et qu'un froissement d'ailes dénonçait à l'attention. Ici et là, tout au long des pas, des pièges offraient, parmi des branchages ou des herbes, leurs pierres plates meurtrières. Des serpents se glissaient souples, onduleux, confondus parmi les herbes.

Parfois, un cardinal, guettant les alentours, se blottissait, entraînant son amie, et l'on n'apercevait plus, à de courts intervalles, que la tête du prélat, défiante, émergeant au-dessus des feuilles. Quelques-uns, trop affairés, négligeaient ces précautions et, quand ils se relevaient, ils rencontraient, ici et là, embusqués parmi les grappes, des yeux rieurs et brillants.

La Vannozza, pendant ce temps, veillait à la maison, pressant les domestiques, soucieuse de bien remplir ses fonctions de maîtresse de maison. Les ordres donnés, elle rejoignait, dans une salle du premier étage, César, duc de Valentinois, qui, les bras retroussés, ployé sur un pétrin, s'absorbait dans sa besogne.

Cette pièce était réservée à la Vannozza et à César.

Seul, le pape y avait le droit d'entrée avec eux, mais jamais un serviteur n'en franchissait le seuil. Sur le sol gisaient de grandes tourtières en cuivre. Sur ces tourtières en cuivre rouge entièrement vert-de-grisées, un liquide qui paraissait incolore s'évaporait.

Une de ces tourtières était toujours dans l'âtre de la cheminée pour que le courant d'air en activât l'évaporation. Tandis que la Vannozza rentrait, César dit en maugréant :

— Je t'avais défendu de faire du feu, pourtant.

— J'ai mis à peine quelques braises pour hâter un peu le résultat, nous n'aurions pas eu de poudre aujourd'hui. Et j'en ai fait trop peu pour que la poudre ait pu roussir.

— Ce n'est pas tant pour cela qu'à cause des cendres qui, se mêlant à la poudre, la rendent moins fine. Heureusement que le cardinal de Riaro est myope. Celle-ci est toujours assez bonne pour lui... mais pour d'autres...

— Mais pour qui donc? demanda anxieusement la Vannozza.

Et comme le regard de César fuit le sien, elle craint de deviner, elle supplie :

— César, mon fils chéri, épargne-moi ce chagrin. Pas lui! Oh! je t'en supplie! Pas lui! Non! pas cela...

— Apporte-moi la tourtière, dit César, elle doit être sèche maintenant. La Vannozza lève par les deux poignées de fer la lourde tourtière en cuivre rouge sur laquelle on voit comme une moisissure, des taches verdâtres saupoudrées d'un sel...

Avec une patte de lièvre, César rassemble précieu-

sement cette poudre, puis avec une lame d'ivoire racle soigneusement le cuivre. Il verse ensuite ce résidu dans un mortier en marbre, il l'écrase avec un pilon également en marbre, puis il le prend par pinces entre deux polissoirs d'agate, et la poudre glisse, impondérable, impalpable, sur un miroir d'argent poli.

— Donne-moi la manne.

César appelait l'arsenic la manne céleste.

Il mêle alors à l'arsenic la poudre précédente, passe encore le mélange entre les deux polissoirs et, sa tâche accomplie, il s'écrie :

« Dieu a dit : *Que la lumière soit! Et la lumière fut*. Nous, Borgia, nous pouvons dire : *Que la nuit soit! Et la nuit sera!* »

Et comme la Vannozza hochait la tête, inquiète, il la prit par la taille, joyeux comme un gamin, lui pencha la tête en arrière et l'embrassa affectueusement.

— Regardez votre fils, ma jolie mère, est-il beau? Vous, vous êtes cent fois, mille fois plus belle. Vous êtes restée si jeune! Mais n'oublions pas le travail sérieux! Une petite pincée comme ça à Julie Farnèse pour l'anniversaire de leurs amours! Qu'est-ce que tu en dis?

— Tais-toi.

Mais on sonnait le *Benedicite*. C'était l'heure du déjeuner. La Vannozza descendit, laissant César à sa chimie.

La tourtière était vide. Il pissa dedans pour remplacer l'urine évaporée dont il venait d'utiliser les sels. Car toutes ces tourtières gisant à terre conte-

naient de l'urine que faisaient évaporer ainsi la Vannozza et son fils. Les sels qui en résultaient, combinés avec des sels de cuivre, étaient alors mélangés avec l'arsenic, et ce mélange formait le fameux poison des Borgia, *la cantarella*.

On sait que c'est de l'urine que Brandt et Kunkel tirèrent plus tard le phosphore, vers 1669. Brandt, chimiste hambourgeois, ne sut d'ailleurs pas toute l'importance de sa découverte, dont il ne tira aucun parti et dont il vendit le secret à Krafft, de Dresde. Brandt se passionnait trop dans sa recherche de la pierre philosophale pour s'arrêter à cette découverte. Le secret des sels de l'urine avait été livré aux Borgia, au pape Calixte par un moine espagnol, qui guérissait et empoisonnait tour à tour avec l'urine combinée à d'autres médicaments. C'est ainsi qu'il alliait, sans en connaître exactement les propriétés définies, le phosphore à l'arsenic, provoquant, par cette association, des accidents souvent mortels. D'autre part, il ranimait des vieillards épuisés en leur faisant boire de l'urine de jeune garçon « vierge ».

Le phosphore que l'urine pouvait ainsi contenir agissait-il aussi efficacement, nous ne saurions le dire, mais ce moine obtint aussi des cures merveilleuses, et Savonarole fut obligé de le foudroyer de son éloquence, parce que les vieillards se laissaient aller aux pires excès, persuadés qu'ils trouveraient toujours dans ce moyen le secours efficace contre la frigidité.

Le poison était d'autant plus précieux que le moine en connaissait l'antidote, qui était la magnésie calcinée. Et ce moine devançait les prévisions de la science contemporaine, qui a reconnu que le phosphore peu-

vait être associé à l'arsenic et que l'un comme l'autre avaient le même antidote.

*
* *

Tandis que César Borgia, héritier des secrets du moine espagnol, confectionnait des petits sachets de toile qu'il emplissait d'une poudre blanche impalpable, les convives prenaient place dans la vaste salle à manger. Les plus belles courtisanes, que Rome accueillait à ses fêtes publiques, ornaient de leurs charmes connus et cotés la table où le « chef vénéré de l'Église » prenait place lui-même avec tout l'apparat et la pompe d'une cérémonie.

César Borgia arrivait. Le bracquemart insolemment fiché dans sa ceinture, plus gonfalonier que son frère, le duc de Gandie, il affectait une désinvolture d'attitudes qui seyait assez à son masque rude, à sa voix nerveuse, brutale même. Il avait un peu, avec ses bijoux et ses armes orfévrées, l'aspect d'un condottiere, mais d'un condottiere d'apparat. En réalité, il l'était plus que quiconque et jusqu'au fond de son âme. Il jouait continuellement avec son bracquemart, long poignard à lame large et aiguë, que l'on a trop souvent confondu avec les malchus et fauchons, autres coutelas à fil droit. Il l'avait toujours en main, et pour appuyer une démonstration, pour dissimuler une gêne, toujours il jouait avec cette arme, en appuyant la pointe sur l'ongle ou en éprouvant le tranchant sur la paume de la main.

On l'admira, et le cardinal Orsini, ingénument, croit-on, dit :

— A les comparer tous deux, le beau duc de Gandie et César, on ne croirait jamais que ce soit le duc de Gandie le véritable gonfalonier.

Le pape fouilloya le cardinal Orsini du regard, la naire Vannozza trembla, et François, duc de Gandie, qui avait entendu, sourit :

— Vous me faites regretter de l'être et de ne pouvoir lui céder la place... Cela viendra peut-être...

Le duc de Gandie avait dit ces mots avec un calme souriant, mais avec une insistance visible sur chaque mot qui donnait à cette phrase une signification mystérieuse, inquiétante.

César ne dit mot. Alexandre détourna habilement la conversation pour chasser le malaise survenu. Les yeux de Vannozza croisèrent les yeux de César, et le regard du pape heurta celui du cardinal Orsini. De ce jour data entre le cardinal et Alexandre une antipathie qui devait se traduire, chez Alexandre, en haine farouche, et peut-être à ce mot maladroit remonte la vraie raison du meurtre du cardinal.

Le cardinal Orsini eût été excusable s'il avait ignoré la rivalité sournoise qui armait César contre son aîné. Les plus noirs projets s'ourdissaient dans son âme ténébreuse : il n'était pas besoin qu'une provocation malheureuse vînt aggraver les résolutions de César.

Il n'était bruit à Rome que de cette haine que nourrissait César contre le duc de Gandie.

Elle remontait à cette rivalité du gonfalonat, sans doute, mais elle avait également d'autres causes graves. César aimait donna Sanzia, qui l'avait encouragé à lui faire la cour, mais François était, au vu et au su de tous, son rival heureux, et si l'on peut dire que

donna Sanzia avait donné à César sa main à baiser, il paraît certain qu'elle n'avait pour François aucune réserve et qu'elle avait accordé d'enthousiasme à celui-ci plus que sa main.

César, une fois de plus amant malheureux, était évincé.

Une autre rivalité divisait les deux frères.

César aimait passionnément Lucrèce Borgia. Il l'aimait non pas en timide, non pas en peureux, non pas même en cynique, il l'aimait courageusement, par inclination, sans analyser si cette inclination correspondait aux intentions du chef sévère de l'Église, qu'il méprisait, non plus qu'à celles d'une morale quelconque, et il les ignorait toutes en philosophe averti. Il ne se souciait ni de conseils ni de théories et n'écoutait que les violences de son instinct. Or des rumeurs couraient qui voulaient que le duc de Gandie trouvât meilleur accueil auprès de Lucrèce que César ne trouvait lui-même, et de ces rumeurs-là celui-ci avait été informé.

De ce moment il pensa que décidément la famille Borgia commençait d'être trop nombreuse...

Le dîner s'achevait joyeux, parmi des anecdotes délurées et des propos déshabillés. Les courtisanes qu'on avait appelées pour jouir de leurs propos licencieux, grisées par les vins généreux, s'abandonnaient aux incitations que leur prodiguaient les cardinaux. Des gestes complétaient les phrases, ou les commentaient, ou s'en inspiraient. Des convoitises s'allumaient aux prunelles des convives : une atmosphère amoureuse planait sur leurs cerveaux alourdis et voluptueux.

Soudain un brouhaha, des clameurs joyeuses, ironiques, des huées, arrêtèrent leur attention. Alexandre demanda la raison de cette manifestation imprévue et bruyante : un enfant de chœur déclara, tout confus et en tremblant, qu'on venait de se saisir dans les vignes de San-Pietro ad Vincula, de trois moines faisant œuvre de chair, en une trinité bizarre réunie à la façon de ces chapelets d'escargots que l'on voit dans les vignes faire à la fois office de mâle et de femelle. Le pape, ne pouvant comprendre à travers les explications embarrassées du jeune enfant de chœur de quoi il s'agissait, manda les trois moines. Bientôt ceux-ci, prosternés, genoux à terre et le front aux pieds du pape, s'humilièrent. Alexandre leur intima de figurer dans la salle du banquet la scène qui avait fait scandale. Ils s'y refusaient, accablés de honte, résignés aux pires expiations. Alexandre usa de douceur, de menaces, rien n'y fit.

César vint alors dire quelques mots à l'oreille du pape.

Alexandre fit éteindre les lumières et, dans l'obscurité à peu près complète, il ordonna aux moines d'obéir. « Dans la nuit, avait-il dit, Dieu seul pourrait les voir, ou son envoyé sur la terre » ; il fallait, pour obtenir rémission du péché, que le pape sût exactement leur faute et pût juger de la posture dans laquelle ils s'étaient donnés en spectacle à la foule. Il leur promettait de leur accorder ensuite l'absolution. Les moines parurent se rassurer peu à peu et acceptèrent la sanction que leur infligeait Sa Sainteté.

Pendant ce temps, dans la nuit complice, les convives se taisaient. Ils n'avaient aucune raison de

s'impatienter, radieux qu'ils étaient de ce secours inattendu et si heureusement survenu : l'obscurité. Des étreintes se nouèrent. Des corps s'enlaçaient. On n'entendait guère que des murmures ou des rires étouffés parmi le grincement des hautes chaises lourdes que les mouvements des convives agitaient.

On savait que César préviendrait avant que l'on rallumât les lampes suspendues aux voussures de la salle et les lustres éblouissants d'argent et de cristal, chargés de fleurs. Une profusion de fleurs odorantes surchargeait l'atmosphère d'effluves voluptueux. La salle était parée comme un temple antique.

La Vannozza s'était levée et, hissée sur une chaise, avait tiré, sur une niche où veillait constamment une lampe, de courts rideaux lamés d'or, parsemés de pierreries. Elle voulait cacher à la Vierge le spectacle qui allait se dérouler là aujourd'hui, comme tant d'autres fois déjà.

Pour ne pas aggraver l'infamie de leurs attitudes spintriennes, Alexandre intima aux moines de fermer les yeux. Et tandis que ceux-ci obéissaient, César apporta brusquement des lumières, révélant aux convives le spectacle de cette lubricité et des hontes de la chair, pour parler comme l'Ecclésiaste.

Soudain une clameur monta parmi les cris joyeux de l'assistance. Éperdue, elle jaillit de la bouche des moines vautrés à terre, dans le sang, et contorsionnés sous la douleur comme des lombrics hachés. Le sang s'étalait : leurs coudes, leurs genoux, leurs mains glissaient sur le pavé gluant et rouge.

De sa dague abattue par deux fois, César avait sectionné leurs liens avec la même aisance qu'il eût

fait du nœud gordien et il en jaillissait deux mixtions de sang.

La dague en main, César publia, cynique : « Ils auront péri... par où ils ont péché ! »

On l'acclama.

Une orgie effrénée dispersait les convives autour des tables. Seul le pape demeurait pensif.

Les valets avaient balayé le sang des moines. On ne se souvenait déjà plus de la scène qui venait de se dérouler.

Le cardinal Orsini, qui tenait enlacées aux siennes les jambes d'une belle courtisane, demanda en riant à Alexandre à quoi il pouvait bien rêver, sinon au spectacle des trois moines trouvés dans les vignes de Sa Sainteté... Le cardinal Orsini ne prétendait pas deviner les projets ou les pensées du pape. Il trouvait là simplement matière à plaisanterie.

Pour toute réponse, Alexandre sourit mollement : il parut ramener des souvenirs agréables de ses cils levés, de sa main qui éloignait la question, d'un sourire évasif.

On le pressait de parler. Julie Farnèse le câlina, assise sur ses genoux, mais le pape refusait doucement.

Sans doute songeait-il au châtiment céleste qui attendait là-haut les trois moines invertis. Son regard sombre, le front que de nobles pensées faisaient grave, inquiétaient les convives. Puis Julie se faisant pressante, le pape pensa à voix haute, en une vague extase et une nostalgie amoureuse :

— Je pense à celui qui était au milieu...

∴

On fermait les portes de la salle. Sous le prétexte qu'il était nécessaire que les serviteurs, à leur tour, prissent leur repas, on leur interdit l'entrée de la salle et de toute une partie du palais.

On allait jouer au jeu de *Qui trouve prend.*

On appelait ce jeu d'un nom français par pudeur, parce que les cardinaux italiens qui l'avaient inventé ne voulaient pas assumer la responsabilité de ces initiatives voluptueuses. Tout en en acceptant le bénéfice, ils en rejetaient sur d'autres la paternité.

Voici en quoi consistait ce jeu, qui terminait d'ordinaire les orgies :

On faisait la nuit dans plusieurs salles attenantes. Les convives se dispersaient dans ces salles au gré de leurs fantaisies. Il était défendu d'y parler, sauf à des intervalles prévus d'un quart d'heure : on prévenait alors les joueurs et joueuses qu'on faisait une suspension d'armes et, pour quelques minutes, les lumières éclairaient les visages des convives.

Donc, répartis dans ces salles, les convives devaient s'y rencontrer au hasard des contacts et chacun devait s'efforcer de reconnaître le partenaire qu'il retrouvait ainsi dans l'obscurité. Il était également défendu aux femmes d'effleurer les visages des hommes, pour qu'au toucher de la barbe ou d'une cicatrice elles ne devinassent pas trop facilement. A l'exclusion du visage, tout le reste du corps était permis à leurs investigations. Les hommes avaient libre droit de contact et ils pouvaient de leurs mains errantes dans

les chevelures, sur les visages ou parmi les satins des madonnas, rechercher à loisir l'identité de leurs partenaires. Le chuchotement seul était permis, et dans une certaine mesure seulement : c'est ainsi que quiconque était reconnu à la voix était mis à l'amende et devait offrir à sa partenaire un joyau. Si, d'aventure, il cherchait, à la faveur de l'obscurité, à s'échapper des mains de sa partenaire, celle-ci devait s'agripper à lui jusqu'à ce que l'heure de la suspension d'armes sonnât.

Beaucoup sans doute devaient s'efforcer de fuir ainsi, parce que toutes ou presque toutes les femmes étaient obligées de retenir les hommes à elles par tous les moyens, et dans cet effort, souvent le couple tombait à terre. Parmi les velours et les satins, ils se débattaient alors, sans violences, ceux-ci s'efforçant à fuir, celles-là s'efforçant à les maintenir, et souvent ils intervertissaient les rôles, et ceux-là maintenaient celles-ci qui s'efforçaient de fuir.

On eût pu croire qu'un tel jeu ne pouvait aller sans beaucoup de bruit et de vacarme. Mais il n'en était rien.

Les heurts étaient sans violences, les bouches sérieuses, absorbées par des soins divers, car nous devons à la vérité d'écrire que si les dames ne pouvaient de leurs mains effleurer les visages des hommes pour les connaître, elles avaient toute latitude de le faire par leur visage ; et l'on contait que telles donnas, et ce n'étaient pas toujours des courtisanes, étaient expertes à deviner, du seul contact de leurs lèvres avec le visage qu'elles parcouraient, à qui ce visage appartenait.

Les premiers lassés d'avoir ainsi joué se retiraient en prières ou rejoignait les moines qui, dans la chapelle réservée, chantaient les offices.

Le pape était réputé pour apporter a ce jeu une fougue rare. Mais sa résistance n'était pas longue : aussi le retrouvait-on toujours chantant des psaumes au banc des prieurs avant la fin du jeu.

A la troisième suspension, César avait remarqué la sortie d'Alexandre. Il s'était alors assuré de la place qu'occupait Julie, la maîtresse du pape, et avait éteint les lumières en se jetant au-devant d'elle de telle sorte que, sans le vouloir, elle l'avait rencontré. Et parce que l'un fuyait l'autre, peut-être, ils étaient tombés sans violences, sur le parquet où ils demeurèrent.

Nous ne pourrions dire tout ce que révéla Julie à César, mais elle lui révéla entre autres choses que Lucrèce aimait beaucoup François, duc de Gandie, ce qui mit César dans une fureur épouvantable, mais fureur à peine comparable à celle qui allait l'enflammer lorsque Julie lui apprit cette autre nouvelle : François venait d'abandonner le jeu et devait en ce moment même s'apprêter à partir pour le couvent de San-Sisto. Si Julie avait pu voir les yeux de César, elle en eût été effrayée.

Julie, grisée par les vins, les fleurs, les caresses, venait de trahir inconsciemment la confiance que Lucrèce avait mise en elle comme aussi celle de François. Au réveil, elle devait pleurer de chaudes larmes.

Car Julie Farnèse aimait, elle aussi, François, duc de Gandie, et elle l'aimait d'une passion contenue et d'autant plus violente. Elle l'aimait pour sa beauté, son élégance, ses délicatesses.

Lucrèce aimait François, comme il l'aimait lui-même, avec fierté, mais sans que l'inceste ne vînt souiller leur fraternel amour. Elle l'aimait et l'admirait, mais sans qu'un instinct amoureux se mêlât à son sentiment.

C'était leur bonheur de se retrouver et de causer librement, lui penché sur sa jeunesse en fleur, elle le front et les yeux levés vers lui, son aîné, son conseiller affectueux.

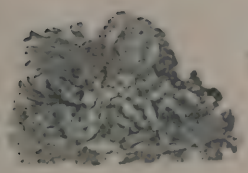
Et César croyait à toute autre chose, d'autant plus que Lucrèce et François apportaient un soin jaloux à laisser tout le monde dans l'ignorance de leurs entrevues.

Julie, à demi ivre, avait appris à César que Français fuyait vers San-Sisto, où devait l'attendre la nonne aux aguets derrière la petite porte de fer qui, sous le grand figuier, conduit à la citerne. Cette porte basse permettait, l'été, le passage aux paysans pieux qui venaient chercher de l'eau fraîche, et on ne l'ouvrait guère qu'à la fin de juillet et pendant le mois d'août. Lucrèce avait donc pu facilement s'en procurer la clef. Grâce à la nonne destinée à son service elle pouvait ainsi recevoir le duc de Gandie, à l'insu de tous, comme elle eût reçu un amoureux.

Derrière la porte du couvent de San-Sisto, sous le figuier, où elle travaillait à se perfectionner dans la langue latine, car elle n'était pas une érudite, Lucrèce attendait François, duc de Gandie. Elle était très inquiète. Superstitieuse, elle avait entendu une figue tomber tout près d'elle, à sa gauche, et il lui avait été impossible, malgré ses efforts, de la retrouver. Elle

avait cherché longtemps, mais en vain, et, tourmentée comme d'un mauvais présage, Lucrèce fronçait les sourcils...

Elle attendait François...



CHAPITRE IV

Les sicaires de César doutent s'ils ont tué Sforza, qui leur échappe. — Mort lamentable d'un moine — Le goupillon des Borgia. — César poursuit Sforza. — Le coursier de Gianino bat celui de César. — Les écuries des Borgia. — Ivresse de César Borgia. — Assassinat de François Borgia, duc de Gandie, gonfalonier du pape. — Stupeur à Rome et chez les Borgia. — Lucrèce Borgia au couvent. — Elle dénonce les crimes de sa famille. — Danger des confessions des Borgia. — Retour de Lucrèce Borgia au Vatican. — Elle accuse César de fratricide. — Lettre de Jean Sforza à Ludovic le More. — Les Borgia se méfient de leur propre poison. — Le ventre d'une mule vivante contrepoison du poison des Borgia.

Le soir où Micheletto avait poursuivi Jean Sforza et croyait l'avoir tué puis jeté dans le Tibre, il s'en était revenu, comme nous avons vu, joyeux, avec sa troupe chantante, vers le palais Santa-Maria in Portici, où Lucrèce subissait les violences de César.

Il avait sous les fenêtres mêmes de Lucrèce tendu au bout de son épée la tête qu'il disait être celle de Jean Sforza.

Lucrèce avait pensé mourir de chagrin et d'épouvante, car elle aimait Sforza, et elle l'eût toujours aimé si on n'avait ourdi entre eux des scélératesses qui les faisaient déchoir ignominieusement l'un aux yeux de l'autre.

Elle avait cru au meurtre de Sforza et on l'avait emportée inerte.

En réalité, tandis que Micheletto revenait à Rome, il réfléchit qu'il n'apportait aucune preuve à César du meurtre perpétré, et redoutant la colère du duc de Valentinois, il pensa qu'il aurait dû couper la tête de la victime... Une crainte lui vint : qui lui assurait, à lui, Micheletto, que c'était bien Sforza cette ombre qu'il avait pourfendue et qui avait à peine eu la force de se jeter dans le Tibre à ses pieds?

— Si ce n'était pas Sforza qu'ils avaient tué? se demandait Micheletto avec effroi.

Il connaissait César, il savait que, sous la colère, il l'eût facilement tué, et il avait peur.

C'est alors qu'il eut l'idée de lui rapporter la tête de la victime, et à réfléchir mieux il se convainquit que ce n'était point là Sforza.

— Il faut au moins que nous puissions lui prouver que nous avions bien tué quelqu'un, et les épées fraîchement essuyées du sang dans lequel elles ont trempé ne sont pas une preuve suffisante.

Comme lui, ses compagnons étaient convaincus que ce n'était point Sforza qu'ils avaient tué.

Micheletto décida qu'il fallait rapporter une tête de leur équipée, et décidèrent, comme bonne plaisanterie de rapporter à César la tête du premier homme qu'ils rencontreraient.

Or le premier homme qu'ils rencontrèrent, mais qu'ils ne virent point, parce qu'avec son cheval il s'était caché parmi les broussailles, hors de la route que surplombaient des olivées, les reconnut bien.

Il avait fait coucher son cheval à terre et lui comprimait les naseaux, tandis que, l'épée à la main, il s'apprêtait à vendre chèrement sa vie. Ils passèrent près de lui sans savoir que Jean Sforza échappait miraculeusement à la mort.

Mais, comme ils s'approchaient de Rome, une idée vint à Micheletto : ils frappèrent à la grille d'un couvent. Un moine vint qui ne leur ouvrit pas. Ils eurent beau décliner leurs qualités et le mandat qu'ils tenaient du cardinal de Valentinois, cela ne servit de rien.

Le moine, très décidé, refusa d'ouvrir.

La torche qu'il tenait à la main, éclairait admirablement sa figure derrière la grille, mais il ne voyait guère celle de ses interlocuteurs. A un moment, Micheletto, furieux, exaspéré, décida de jouer au moine un tour dont il se souviendrait longtemps, au paradis, peut-être...

Il s'avisa qu'il portait, pendu à l'arçon, par une chaînette en argent, le brandestoc (en italien *brindistocco*) de César. Le brandestoc est une façon de canne à épée, dans le genre des épées fourrées.

Micheletto dégaina donc son brandestoc et, visant à travers la grille de la porte la bouche du moine qui voulait se retirer, il le menaça de son arme, dans l'ombre, tandis qu'il disait, tendant une pièce d'argent :

— Prends ! Je ne veux pas que ta bouche dise le moindre mal de nous.

Le moine s'approcha, tendant les doigts à travers la grille. A ce moment, comme une flèche, la lame jaillit. Il y eut un glouglou de mots, de sang qui se répandit

sur la barbe et la robe du moine. La lame du brandestoc s'était enfoncés dans la bouche du moine, qu'elle traversait de part en part.

Déjà le moine délirait. Ses lèvres riaient, marmonnaient, joyeuses, en expulsant des caillots. De son nez le sang dégouttait doucement.

Micheletto et sa bande plaisantaient le moine.

Mais la torche, qui était tombée à terre, menaçait de s'éteindre.

Micheletto dit :

— Ne perdons pas trop de temps. Allons, vas-y proprement, toi !

Un soldat s'efforça, en coupant le cou du moine, de séparer la tête du tronc. Mais l'ossature était solide. Ils y parvinrent bientôt, alors que la pointe du brandestoc, fléchissait, menaçait de casser, et le corps s'affala derrière la porte et contre elle, comme un fagot qu'un homme laisse tomber à terre.

Cette besogne les avait amusés.

Ils remontèrent à cheval en riant.

Micheletto tenait la tête piquée à la pointe de son épée, et comme le sang gouttait encore, il en aspergeait ses compagnons qui juraient.

Micheletto riait :

— Le goupillon des Borgia !... *Asperges me hysopo et mundabor...*

C'est ainsi qu'ils arrivèrent sous les fenêtres de Lucrèce.

César n'était plus là.

La troupe attendit, puis s'éloignait, lorsque César survint, monté sur son cheval fougueux. Il traita

Micheletto et sa bande d'imbéciles, et en voyant la tête dit qu'il n'aimait pas les pitreries.

La tête du moine ne servit donc de rien, sinon à effrayer Lucrèce et à faire goûter au moine des béatitudes autres que les terrestres.

D'un geste, Micheletto envoya la tête rouler au seuil d'une maison. César rudoya la troupe, leur commandant de crever leurs chevaux, s'il le fallait, qu'ils en auraient d'autres au retour. Il imposa à Micheletto d'abandonner son cheval et de monter une bête de race qu'un valet maintenait à quelques pas de là.

Sitôt en selle, ils étaient partis à la poursuite de Sforza, du vrai Sforza, cette fois.

Ils l'aperçurent à l'aube, tandis qu'il gravissait au trot un chemin montant. Le vent porta-t-il le bruit du galop des chevaux de César et de Micheletto? On ne saurait dire, mais Sforza se retourna et aussitôt éperonna jusqu'au sang sa monture.

Le duel s'engageait.

Les cavaliers n'avaient pu suivre la course effrénée de César et de Micheletto. L'un après l'autre, ils avaient tous abandonné la poursuite pour soigner leurs bêtes à demi-mortes. Restaient donc seuls César et Micheletto, sur leurs bêtes affolées. César avait crié un juron de triomphe : Sforza était à eux.

César avait eu soin, en effet, d'empoisonner ses trois meilleurs chevaux, de façon qu'il ne pût s'enfuir. Sforza montait la bête d'un soldat ou d'un baron quelconque, et sa course serait vite terminée, présumait César.

César était réputé pour posséder, à Rome, avec Sforza et son frère François, les meilleurs chevaux.

Les bêtes de Sforza ayant été éliminées par les « boules » mortelles, Sforza était perdu. César et Micheletto s'assuraient déjà de leurs armes.

Mais bientôt ils virent avec stupeur Sforza non seulement maintenir la distance qui la séparait d'eux, mais encore l'augmenter. Ils perdaient du terrain de moment en moment et César dut avouer qu'ils allaient bientôt abandonner. Il ne revenait pas de sa stupeur : un cheval qui avait battu le sien...

Enfin ils avaient perdu Sforza de vue.

Ils mirent pied à terre : c'est Micheletto qui le premier prononça le nom de François.

D'abord César, stupide de rage, hésitait à croire. Pourtant François seul, complice de Lucrèce, pouvait avoir fourni à Sforza cette monture. Il s'en convainquit au point de refuser de demander des explications à François; mais décidément la haine creusait plus profond l'abîme qui les séparait.

∴

Sforza, proie ardemment convoitée, échappait aux Borgia, et c'étaient deux Borgia que l'on accusait d'avoir favorisé sa fuite. Qu'allait-il donc advenir? Deux factions rivales allaient-elles naître chez les Borgia? D'une part, Alexandre et César; de l'autre, Lucrèce et François; les conséquences en eussent évidemment été désastreuses. César n'oubliait qu'un point, c'est que lui seul jugeait ainsi la situation. Il jugea la situation désespérée et décida qu'il fallait, pour tout sauver, se résoudre à un sacrifice.

César était décidé à l'accomplir ; mais la confidence que lui avait faite Julie Farnèse le convainquait qu'il y avait urgence.

*
* *

François était venu à San-Pietro ad Vincula sur une de ses plus belles bêtes, cadeau de l'empereur Maximilien. Lorsqu'il appela le palefrenier et lui donna l'ordre de seller le cheval, le palefrenier lui répondit que la bête était malade. François palpa la bête, puis la fit saigner, après quoi, il la fit purger, et pour la soulager plus rapidement il ordonna de lui administrer des lavements de vin sucré et chaud, mais rien n'y fit, le cheval, s'il ne succombait pas, ne se relevait pas non plus et François ne partait pas.

L'heure avançait. Il se fit prêter un cheval et galopa vers san-Sisto sans s'être excusé, ni même avoir fourni un prétexte de son départ.

Mais à peine était-il parti que César s'inquiétait de savoir où pouvait bien être le duc de Gandie. Avec une affectation visible, il se désola que son frère se fût ainsi éloigné. Personne ne se tourmenta de connaître le pourquoi de sa disparition, on le soupçonna de quelque galante aventure et ce fut tout.

Mais son absence avait été remarquée et César l'avait soulignée en la regrettant.

Jamais on ne vit César aussi boute-en-train qu'il le fut ce jour-là. Pendant tout le temps que les convives demeurèrent, il accapara l'attention générale industrieusement, parfois même ingénieusement, et ce n'est que tard dans la nuit, lorsqu'un valet lui annonça que Micheletto venait d'arriver qu'on le vit changer.

Il pâlit, mal assuré, les genoux flottants, dès qu'il eut aperçu Micheletto; on ne reconnut plus en lui le César qu'il avait révélé de longues heures durant, ce soir, mais une loque : il bégayait, buvait et rebuvait ; on dut l'emporter dans un tel état d'ivresse qu'il était devenu un objet de dégoût, nauséeux, écœurant.

⁂

Le lendemain, Rome apprenait avec stupéfaction qu'on était sans nouvelles du duc de Gandie, puis, coup sur coup, qu'on craignait qu'il n'eût été assassiné, et enfin qu'il avait été égorgé, puis jeté au Tibre.

Il y eut une courte stupeur. Qui donc avait osé attenter aux Borgia ? Mais cette stupeur fut aussitôt suivie d'une autre, indignée : l'assassin ne pouvait être que...

Personne n'osa prononcer le nom qui tremblait sur toutes les lèvres.

Dès qu'elle apprit la nouvelle, Julie Farnèse fit seller son cheval, et, à la tête d'une bonne escorte, gagna le couvent de San-Sisto.

L'entrevue qu'elle eut avec Lucrèce fut émouvante. A peine Julie avait-elle dit les premiers mots que la fille de la Vannozza avait compris. Elle accabla d'abord Julie de reproches, l'accusant de complicité dans le meurtre, puis, se ravisant et parce que Julie s'arrachait les cheveux de désespoir et voulait entrer à jamais au couvent, Lucrèce la consola.

Julie avait avoué sa faute, son crime, disait-elle,

CESAR BORGIA

d'avoir renseigné César sur les relations de François et de Lucrèce, et d'avoir ainsi attisé la haine du Valentinois. Julie ménageait peu les épithètes qu'elle décochait à César, mais la situation n'en était pas modifiée pour cela : rien ne pouvait redonner la vie au cadavre tuméfié que les bateliers avaient retiré du Tibre.

Lucrèce ne parlait de rien moins que d'aller se jeter sur le cadavre de son frère et de crier là, devant tous, l'écœurement qu'elle avait des siens ; Lucrèce s'exaltait, se lamentait, tandis que Julie, affolée, sanglotait, éperdue, agenouillée sur les dalles froides. Le vestibule qui menait au parloir où Lucrèce avait reçu Julie se remplissait de pas menus qui glissaient sur les dalles comme un froissement discret ou un chuchotis. Espiègles, curieuses comme des enfants, les religieuses du couvent de San-Sisto, où Lucrèce avait été élevée, se pressaient à la porte pour écouter. Soudain Lucrèce les aperçut : furieuse, comme en folie, elle hurla avec des sanglots dans la gorge :

— Oui, venez voir la fille du pape. Elle est plus malheureuse que la dernière des filles que payent les palefreniers. Elle est fille de criminels, sœur de criminels, et parce qu'elle ne veut pas tremper les mains dans le sang, on veut plus que sa mort. Oui, César, mon frère, m'a violée, tandis que je couvrais la fuite de mon mari, qu'il voulait assassiner. Oui, ils ont voulu l'assassiner, vous entendez bien, et, parce qu'ils n'ont pas pu avoir Sforza, maintenant ils ont voulu François, duc de Gandie, mon frère. Inceste, fratricide, voilà César Borgia, et le dernier des charretiers a le droit de lui cracher à la figure... Et toi,

toi! pape ignominieux!... Toi! toi! mère qui prostitues ta fille...

Dans les couloirs, troupeau effaré, les religieuses avaient fui. Les injures que Lucrèce jetait aux siens étaient d'une violence révoltante et l'on savait bien ce que coûtaient les confidences des Borgia.

Ils s'oublient, se confessent, implorent grâce pour des crimes qu'ils avouent, mais le cauchemar évanoui, ils redoutent la trahison de ceux-là qui ont entendu et qui pourrait parler... Le poison, alors, agit.

On avait écouté Lucrèce tant qu'on avait cru à des doléances d'amoureuse, mais sitôt qu'elle voulut parler des siens, de leurs crimes, toutes les nonnes avaient fui, redoutant ses confidences comme un édit de mort. De même, le pape voulut un jour se confesser devant le Sacré Collège : en vain les cardinaux tentèrent-ils de fuir. Ils savaient le danger qu'ils couraient à détenir les secrets des crimes d'Alexandre. Ils savaient que, sitôt revenu à lui, le pape voudrait se débarrasser de ces confidents dangereux, et ils avaient voulu fuir comme avaient fui les nonnes.

∴

Lucrèce avait fait seller un cheval et prenait le chemin du Vatican. Elle voulait aller cracher son dégoût au pape devant tous, réclamer pour elle le poison des Borgia, ce poison qu'elle avait vu distribuer par César et Alexandre, administrateurs avisés, recenseurs de biens... Exaltée, elle criait tout cela,

révélant à qui voulait l'entendre des monstruosités, mais tous feignaient de porter ailleurs l'intérêt, attentifs à ne pas paraître écouter.

La petite troupe arriva au Vatican.

A peine Lucrèce se trouva-t-elle en face de César qu'elle éclata en reproches, en injures, en insultes si méprisantes qu'à diverses reprises César dégaina le bracquemart qu'il portait à la ceinture. Mais sa menace ne faisait qu'exaspérer Lucrèce, qui le défiait :

— Tu n'oses pas! Tu n'oseras jamais, lâche!

Et se jetant sur la dague de César, elle dégaina et tenta de se tuer ; mais César s'était saisi d'elle. Il lui parla doucement et, finalement, Lucrèce, dans une crise, au milieu des cardinaux accourus, tomba, sanglante et convulsée.

— J'ai peur qu'elle ne devienne folle, dit gravement César. Hier, Jean Sforza ; aujourd'hui, François : cela fait pour elle deux êtres disparus qu'elle aimait par-dessus tout.

On s'apitoya discrètement.

Lorsqu'elle revint à elle, seule avec Julie et César, elle éprouva une telle horreur du voisinage de son frère l'assassin qu'elle se dressa contre le grand lit bas, le chassant. César alors se défendit :

— Pourquoi l'aurais-je tué? Par intérêt? J'aurais été un malheureux et un imbécile. Ne serais-je pas seul désormais à soutenir tout l'héritage formidable des Borgia? Jamais je n'y suffirai. François vivant, nous formions une puissance. Lui disparu, c'en est fait des Borgia. Notre étoile durera peut-être quelques mois encore, tant qu'Alexandre VI sera le chef

de la maison. Lui mort, il ne nous restera qu'à fuir. Peut-être même nos ennemis ne nous le permettront-ils pas!

César disait là des choses vraisemblables et, sans s'en douter, prédisait lucidement l'avenir. Il réussit à ébranler Lucrece. Il continua :

— Reproche-moi d'avoir éloigné Jean Sforza, ton mari! Je reconnais là la vérité. Accuse-moi d'avoir voulu le tuer : j'accepte l'accusation. Mais ne le fallait-il pas, Lucrèce? Notre vie à nous tous l'exigeait. Réfléchis : Ludovic le More se déclare l'adversaire d'Alexandre; or Jean Sforza, son neveu, est à sa solde comme aussi à la solde d'Alexandre. Mari de Lucrèce Borgia et gendre d'Alexandre Borgia, il préfère aux Borgia son oncle Ludovic Le More, dont le but, en mariant Jean à Lucrèce, avait été de trouver ainsi dans le pape un associé et un complice de sa politique. Ton mari a accepté le pacte...

— Tu mens!

— Mieux, continua César; au moment même où Sforza devait choisir entre nous et Ludovic, il nous fait serment de fidélité d'attachement et, voyant que nous le croyons, il écrit à Ludovic une lettre prudente dans laquelle il lui offre son dévouement.

— Tu mens! te dis-je.

— Je mens? Eh bien, alors, Lucrèce, tu vas connaître quel serpent...

— Je te défends.

— Ouvre tes oreilles, ou plutôt lis toi-même.

Lucrèce lut :

« ... Hier, Sa Sainteté m'a dit en présence de Monsignore (le cardinal d'Ascanio) : *Voyons, seigneur*

« *Giovanni Sforza, qu'as-tu à me dire?* Je lui ré-
« pondis : *Saint-Père, tout le monde croit, à Rome,*
« *que vous êtes d'accord avec le roi de Naple, et il*
« *est l'ennemi du Milanais. S'il en était ainsi, je me*
« *trouverais dans une fâcheuse situation, car je*
« *suis en même temps à la solde de Sa Sainteté et*
« *de l'État susdit. Si les choses suivent ce cours, je*
« *ne vois pas comment je pourrais servir l'un sans*
« *quitter l'autre, et pourtant je ne voudrais me*
« *détacher d'aucun. Je prie Votre Sainteté de bien*
« *me vouloir mettre à même de ne pas devenir l'en-*
« *nemi de mon propre sang et de ne pas agir con-*
« *trairement aux devoirs auxquels je me suis*
« *astreint d'après ma capitulation envers Votre*
« *Sainteté et l'illustre État de Milan.* Il m'a répondu
« que je prenais beaucoup trop d'inquiétude à propos
« de ses affaires et que je devais recevoir ma solde
« de part et d'autre, conformément à mon traité. Sur
« quoi il donna l'ordre à Monsignore d'Ascanio
« d'écrire à Votre Excellence, de façon que vous en
« verrez davantage par les lettres de Sa Grandeur. Si
« j'avais su, Monseigneur, me trouver en semblable
« situation, j'aurais plutôt mangé la paille sur
« laquelle je couche que de me livrer pareillement.
« Je me jette dans vos bras, je prie Votre Excellence
« de ne pas m'abandonner, mais de tenir compte de
« la position dans laquelle je me trouve, de m'aider
« de votre bienveillance et de vos conseils, afin que
« je puisse rester fidèle serviteur de Votre Excel-
« lence. Conservez-moi la situation et le nid étroit
« que, grâce à Milan, mes ancêtres m'ont trans-
« mis.

« Celui dont la personne et les troupes seront tou-
« jours au service de Votre Excellence.

« Jean SFORZA.

« *Rome, avril 1494.* »

Une flamme illumina les regards de Lucrèce. César se méprit et crut qu'elle haïssait désormais son mari.

Lucrèce était fière et heureuse, au contraire, de cette lettre; elle lui prouvait la sincérité de son mari et la loyauté de sa conduite.

Sforza avait toujours avoué à Lucrèce combien les Borgia l'écœuraient, et il rêvait de gagner un jour Pesaro avec Lucrèce et, là, vivre en paix et sécurité. Cette lettre prouvait combien Sforza tenait, en effet, à la conservation de son fief de Pesaro, où il rêvait d'achever ses jours avec Lucrece. Que de fois avait-il déploré avec elle le projet que le pape nourrissait secrètement de supprimer tous les petits tyrans et vicaires des États de l'Église, redoutant de voir son fief de Pesaro entraîné dans la catastrophe!

Lucrèce avait rendu la lettre à César.

— Me crois-tu maintenant? demanda-t-il.

— Je ne crois rien. Je ne te demande qu'une chose, c'est de me prouver que tu es capable d'aimer ta sœur comme tu prétends avoir aimé ton frère. J'aime mon mari, César, tu entends. C'est moi qui l'ai aidé à fuir, lorsque tu es venu dans ma chambre... C'est moi qui ai fait prendre dans les écuries de François son meilleur cheval, qui l'attendait hors de la ville, car je savais ton projet et je me doutais bien que tu ferais empoisonner ses chevaux pour l'empêcher de fuir.

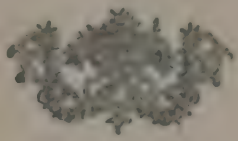
Oui, c'est moi qui ai fait tout cela par amour. Eh bien! aujourd'hui, je te demande une chose, et celle-là je la veux, tu entends : laisse-moi rejoindre mon mari, que le pape m'y autorise. Julie et ma mère m'y accompagneront. Veille, César à ce qu'il puisse en être ainsi, sinon, prie pour la dynastie des Borgia.

Lucrece n'ajouta pas un mot. Avec une dignité de reine offensée, elle tourna le dos à son frère, entraînant Julie, et quitta la chambre.

Mais on se garda désormais de boire de l'eau du puits, on se défia des provisions, une surveillance minutieuse fut exercée. Partout on redoutait que le poison des Borgia n'apparût soudain. On tenait prêts des contrepoisons énergiques. Une mule était à l'écurie, destinée au sacrifice. La rumeur voulait, en effet, qu'un duc de Ferrare eût été sauvé du poison en faisant ouvrir le ventre à une mule et en se plongeant nu dans la chair chaude encore agitée de soubresauts.

Ainsi veillait une mule dans les écuries de Lucrèce.

Et que l'on n'aille point imaginer que ces précautions étaient prises en cachette! Tout le domestique de la maison, au contraire, était prévenu et recevait ouvertement des instructions ainsi que les amis et les fournisseurs.



CHAPITRE V

Amour conjugal de Lucrèce pour Jean Sforza. — Rêve de grandeur des Borgia pour Lucrèce. — L'unité italienne, rêve des Borgia. — Lucrèce Borgia et la correspondance du Vatican. — La vieille maîtresse pontificale reléguée au quartier de Regola. — Le mari de Vannozza devient capitaine de Torre di Nona. — Lucrèce passe à Rome pour la maîtresse de son père. — Gasparo, le fiancé maître-chanteur. — Les femmes et les belles-lettres à la fin du XVe siècle italien. — La littérature introduite « fin in bordello ». — Origine du mot courtisane. — Épitaphe de la Belle Imperia. — Courtisanes érudites et pétrarquistes. — Luxe des courtisanes. — La virago. — Célimènes du XVe siècle. — Décamérons chez Lucrèce Borgia.

Quoi qu'on en ait dit et comme nous l'avons vu, Lucrèce avait pour Sforza plus que de l'affection : elle ressentait pour lui un profond attachement, et si plus tard on n'avait ourdi contre leur bonheur et leur foyer des calomnies habiles, jamais Lucrèce n'aurait éprouvé pour Gianinno Sforza la moindre haine.

Lucrèce avait connu le bonheur dans ce palais de Santa-Maria in Portici que le cardinal Battisto Zeno avait fait bâtir en 1483. On peut toujours le voir situé à gauche de l'escalier de la basilique de Saint-Pierre ès Liens.

Là, sous la surveillance experte de donna Adrienne Ursina, que le pape Alexandre avait attachée à son service en qualité de gouvernante et de dame d'honneur, Lucrèce apprenait le métier de souveraine. Les Borgia rêvaient de l'unité italienne sous leur domination et, pour Lucrèce, d'un mariage qui leur apportât une alliance puissante.

Les nombreux parents, les amis, les obligés, les flatteurs, en un mot les clients des Borgia lui constituaient une cour.

On savait que Lucrèce dépouillait le courrier du chef de l'Église et que par des annotations elle simplifiait ou plutôt abrégeait la besogne du pape. Cette toute jeune femme de dix-sept ans, parmi les soucis de sa singulière et haute situation mondaine, trouvait le temps de se perfectionner dans l'étude du latin.

Le pape s'était séparé de la Vannozza, qu'il avait délibérément écartée du Vatican et reléguée dans sa maison du quartier Regola. Depuis le pillage de sa maison par les Français et les violences dont son âge n'avait pu la préserver, Vannozza, à tort ou à raison, avait paru n'avoir plus toute sa raison. Sans doute était-ce pour le pape et ses enfants une raison agréable de l'éloigner.

La fortune sans cesse grandissante des Borgia ne supportait qu'avec gêne la présence de cette parente plébéienne.

Le pape accorda au mari de Vannozza une compensation : il le fit capitaine de Torre di Nona. Canale était aussi promu au rôle de geôlier secret du pape, et s'il se mettait ainsi à la dévotion des Borgia,

il y avait un grand intérêt, car le poste était lucratif.

Lucrèce devenait la grande favorite de Rome. Nous ne disons pas qu'elle était déja au Vatican la grande favorite, ce serait nous rendre complice d'une légende que nous ne rappelons que pour mémoire. Il était admis à Rome que Lucrèce était honorée, par Alexandre VI, son père, des faveurs les plus intimes. La présence assidue de Lucrèce au Vatican et la familiarité osée que le pape lui témoignait donnaient à cette rumeur, sinon du fondement, du moins quelque vraisemblance. Mais, à cette époque, les événements n'étaient pas aussi avancés.

Donc Lucrèce était reine, elle n'était pas encore papesse.

Cette puissance s'était développée peu à peu depuis son mariage avec Jean Sforza, qui avait eu lieu en dépit du fameux Gasparo, lequel avait tiré de sa situation de fiancé quelques honneurs et trois mille ducats en façon de dédommagement. Le chantage n'était pas ignoré à cette époque.

C'est Lucrèce qui aide la maison des Borgia à atteindre aux sommets qu'elle vise. C'est Lucrèce qui, tout d'abord inconsciemment, a le plus fait pour porter le nom des Borgia très loin et très haut dans la crainte et le mépris. Si elle paraît s'être prêtée à ce rôle, ou plutôt l'avoir subi, comme elle subissait les violences de César, avec une résignation écœurée, il vint un jour où Lucrèce se révolta. Cette révolte, elle l'avait manifestée en abandonnant les siens et en se réfugiant au couvent de San-Sisto, d'où César était bientôt venu la tirer, et elle avait repris son train

ordinaire, où se mêlaient les lettres aux superstitions, l'inceste à la politique, l'ambition et le dégoût de son milieu, la coquetterie et une raison presque virile.

∴

Il y avait à Rome, à cette époque, ce que nous appellerions aujourd'hui des salons littéraires.

Celui de Lucrèce était en train de devenir le plus brillant.

En Italie, à peu près abandonnées par leurs maris, les femmes se réunissaient, dissertaient sur la littérature, la philosophie et les arts. Beaucoup d'entre elles, qui se sont illustrées à Rome, cultivaient les lettres. On les voit exceller à faire des canzone, des sonnets, des improvisations, des épigrammes; quelques-unes de ces poétesses ne dédaignaient point la satire qui, interdite, arrivait à s'exprimer par le ministère de Marforio et de Pasquin, les statues railleuses.

A Venise, à Vérone, à Padoue, à Brescia, à Gênes, à Florence, à Sienne, à Bologne, à Modène, à Pavie, à Urbin, à Milan, à Naples, à Palerme, à Orviète, à Gaete, partout nous retrouvons des noms de femmes qui ont été célèbres dans les lettres et les arts.

On avait introduit la littérature *fin in bordello*.

« Sache, disait le mari de Vannozza à un messire d'Arenzo, sache que les ribaudes se sont mises à gratter la harpe, à bavarder du prochain et à chanter la gamme pour mieux assassiner les gens. Malheur à qui veut entendre comme elles savent bien chanter, bien causer, bien musiquer! »

On invente pour une belle personne que son esprit autant que sa beauté avait rendue célèbre dans Rome le mot poli de *cortesana*. Son épitaphe, qu'on lisait encore au XVIIIe siècle, dans l'église Saint-Grégoire, sur le mont Cœlius, était ainsi conçue : « *Imperia cortesana romana, quæ digna tanto nomine...* »

C'est la belle Impéria, l'Aspasie du siècle de Léon X, qui ne faisait pas seulement métier d'être belle, mais était aussi une érudite autorisée, une musicienne accomplie. Bandello, qui nous décrit le luxe parmi quoi elle vivait, nous parle de son luth, de ses cahiers de musique, de sa bibliothèque. Le mot de *puttana* était trop laid pour une personne aussi délicate et la courtoisie même qu'elle inspirait à tous fit naître ce nom de courtisane, galant et héroïque à la fois. On composait des dialogues platoniciens sur l'*infini* du pur amour. Ce siècle avait déjà ses précieuses qui pétrarquisaient, prétendant réformer le langage, voulant qu'on dît *balcone* et non *finestra*, *porta* et non *uscio*, etc. Les Célimènes du temps savaient par cœur tout Pétrarque et tout Boccace et d'infinis beaux vers de Virgile, d'Horace, d'Ovide et de mille autres auteurs.

Lorsque ces belles personnes aux noms singuliers et charmants sortaient dans Rome, ce n'était jamais sans un cortège de grands seigneurs, de marquis, de ducs, d'ambassadeurs, qu'accompagnait un train princier de pages, de femmes et de servantes.

Les écrivains reconnaissent aux femmes le pouvoir qu'elles ont sur les hommes et leur souhaitent l'ambition de les gouverner. Antoine Galateo écrivant à la jeune Bonna Sforza lui dit qu'elle est née pour

commander aux hommes : *ad imperandum viris nata es*. C'est à ces femmes-là qu'était destinée l'épithète de *virago*, qui n'était nullement une injure, mais au contraire un éloge et la consécration de leur influence. Jacque Bergame, dans son *De plurimis claris selectisque mulieribus*, n'applique l'épithète de virago qu'aux femmes qu'il a le plus célébrées. Catherine Sforza, la fameuse héroïne de Forli, est appelée par Marino Sanudo *virago crudelissima e di gran animo*. Rome admira cette héroïne au point de la charger de chaînes d'or, lorsqu'elle dut traverser Rome vaincue.

On peut distinguer deux femmes : la femme de salon, précieuse, coquette, dilettante, érudite, et la femme virago, femme de corps, mais de volonté, de jugement et d'ardeur masculins. Celle-ci peut être à la fois virago et érudite, mais il est rare que Célimène porte la cotte de mailles, puisque Célimènes il y avait déjà ; pourtant on cite des rencontres où de jeunes courtisanes furent reconnues sous le casque délacé par un coup d'épée.

Parmi les viragos les plus célèbres nous avons cité Catherine Sforza, qui défendit héroïquement sa ville contre César Borgia ; Maccalda Scaletta qui, vêtue d'une armure de chevalier, prend le commandement de Taormine après les Vêpres siciliennes. On pourrait encore citer les dames de Sienne, qui plus tard, pendant le siège que la ville dut soutenir contre le marquis de Marignan, se répartirent en trois « bandes » conduites par les dames Fonteguerra, Picolhuomini et Livia Fausta. Ces trois bandes constituaient un effectif de près de cinq mille « dames

gentilsfemmes ou bourgeoises », affirme Blaise de Montluc, témoin du siège. Elles travaillèrent à fortifier la ville avec des pelles, des pics, des hottes et des fascines.

∴

On avait appris à Lucrèce, pendant son enfance, à sourire des prétentions de ces coquettes littéraires et à ne voir dans leurs goûts littéraires et artistiques qu'une affectation et les accessoires d'une profession délicate. Elle avait vécu dans une atmosphère beaucoup trop simple, beaucoup trop familiale pour pouvoir envier ce prestige convoité par tant d'autres. Et d'autre part le sens très âpre des nécessités de l'existence l'éloignait des parades inutiles. Mais, utilitaire, elle jugea qu'il était indispensable de paraître éprise d'idées généreuses et se rallia insensiblement aux salons en ouvrant dans le palais de Santa-Maria in Portici une cour littéraire où l'on venait lire des vers, des extraits choisis d'œuvres remarquables et aussi des épigrammes, des satires, des sonnets. Comme les courtisanes étaient au premier rang parmi les « nobles dames » romaines, Lucrèce ne les écarta point, et elles lui en surent gré. Elles commencèrent à vanter à leurs amis la joliesse, l'esprit et la distinction de la fille de la Vannozza.

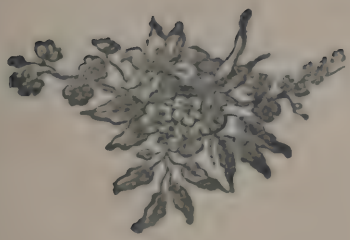
Cette réputation s'étendit assez vite, encouragée par tous les amis des Borgia et tous les courtisans. C'est à qui vanterait la grâce, l'élégance et l'érudition charmante de la fille du pape Alexandre VI. Quelques nobles dames romaines s'empressèrent

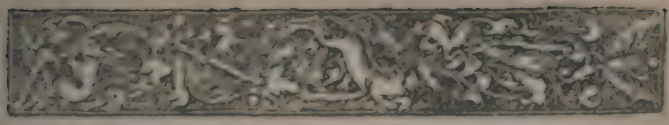
d'accourir aux réunions qui se donnaient au palais Santa-Maria in Portici; ce qui incita les autres à les imiter. La courtisane n'était pas plus méprisée dans ces compagnies que ne le sont aujourd'hui nos actrices. Celles-ci font profession de vivre en beauté, celles-là faisaient métier de vivre de leur beauté. Patriciennes et courtisanes se mêlaient donc chez Lucrèce. Elles portaient les mêmes longues robes de satin ou de moire, et sur ces robes des simarres de velours toutes garnies de boutons, très décolletées, la gorge et parfois la poitrine nues.

Sur les cous ruisselaient des colliers de perles, des joyaux d'or et de pierreries. Leurs bras étaient nus sous leurs vêtements de dessus, aux longues manches étroites, mais ouvertes. Les plus décolletées d'entre elles n'étaient pas les dames nobles, et les plus riches bijoux n'ornaient pas les épaules de ces patriciennes, qui connaissaient parfois le prix que ces bijoux avaient coûté à leur mari pour les offrir à leur maîtresse. Près d'elles, on voyait des ganymèdes aux formes lascives évoquer Sodome, tandis que plusieurs, parmi ces belles Romaines, faisaient en sorte qu'on n'oubliât point Gomorrhe.

A connaître mieux le monde, Lucrèce comprenait mieux le dégoût qu'en avaient les siens. François lui en avait toujours parlé avec un mépris souriant. « Il ne valait pas qu'on le connût », disait-il. Lucrèce commençait à s'en convaincre. Parfois, ces réunions terminées, elle jugeait avec sévérité ceux et celles qui lui faisaient une cour déférente; et, rageuse de deviner leurs prétentions, leurs ridicules, leurs appétits mesquins, elle en arrivait à leur préférer les dépra-

vés ou les scélérats. Elles ne portaient pas de fard seulement sur leurs figures maquillées, celles qui venaient chez elle pour y faire des grâces : tout en elles était fardé, et on ne pouvait arriver à leur découvrir une âme.





CHAPITRE VI

Fête nocturne au palais Santa-Maria. — Le ganymède aux oreilles lancées. — Les pelouses tapissées. — Les pages. — Les caresses poétiques. — La comédie mythologique. — Le fard dénonciateur. — Les bonnes cornes. — Don Eliseo Pignatelli. — La vengeance de Lucrèce. — Les pages-poisons du duc de Ferrare. — Le mal français.

Un jour, Lucrèce recevait au palais Santa-Maria tout ce que Rome comptait de nobles dames et de belles courtisanes.

Comme elles entraient dans la grande salle où se tenait la réunion, elles apercevaient un groupe entourant un jeune homme. Des paravents protégeaient celui-ci contre les regards des curieuses, mais ils le protégeaient mal, à dessein, pour mieux provoquer la curiosité des visiteuses. Toutes se penchaient et voyaient alors le plus joli ganymède qu'on pût rêver. Comme il ignorait, ou paraissait ignorer leur présence, il ne gardait aucune mesure dans le souci qu'il avait de se parer. Avec une toile fine, il repartissait sur ses joues et sa nuque le blanc et le rose. De grands miroirs le reflétaient. Tour à tour, il

patienta à rougir ses lèvres, ses gencives, pour rendre plus séduisant son sourire, ses oreilles... il lissa ses cils, les régularisant, dessinant une ligne nette au crayon et arrachant minutieusement avec une pince à épiler les poils qui dépassaient la ligne dessinée.

Il dénudait son buste et lui accordait également tous ses soins, puis mélangeait, savamment, les doses très exactement mesurées de civette, d'ambre, de musc et d'huile d'orange, dont il enduisait son corps et ses membres. Il baisait alors ses bras blancs et poncés avec des yeux mi-pâmés de la tentation de prolonger le baiser.

Agacées, excitées par ce spectacle, elles chuchotaient de leurs lèvres tremblantes des mots de désir, elles balbutiaient des câlineries d'invite, mais le jeune homme n'entendait pas, et l'une d'elles déclara bientôt qu'il avait les oreilles closes par de la cire rose, et toutes virent qu'elle avait raison. « Il ne devait pas entendre les compliments des puissantes séductrices », expliqua un page aussi jeune, aussi joli, aussi fardé. Lucrèce arriva. On descendit dans le jardin, sur la pelouse, qu'éclairait la lueur vacillante des lampes.

Des tapis étaient étendus, qui devaient préserver du contact frais de l'herbe et du sol. Aux places où les conduisaient de jeunes pages aux grâces souples, les dames devaient demeurer la soirée durant, sans parler, sauf aux moments où l'on suspendait la lecture. A genoux, près de chacune d'elles, se tenait un joli page aux cheveux bouclés, aux longs cils et aux lèvres trop rouges. Il portait un plateau d'argent

chargé de morceaux de tourte, de massepains de Sienne, de rafraîchissements divers et de confitures sèches ou liquides. Lorsque chacune eut pris place, ayant son page auprès d'elle, un jeune poète vint demander la permission d'éteindre toutes les lumières et comme le ciel fleuri d'étoiles laissait tomber sur la charmante compagnie une vague clarté, des toiles glissèrent sur leurs têtes, le long de lattis ménagés pour cela, et l'obscurité devint complète.

Dans la nuit, toutes songeaient encore au jeune page sourd qui se fardait. Le même parfum qui le parfumait montait vers elles. Il montait des vêtements et de la chair du jeune page, qui attendait qu'on lui demandât des confitures, des massepains, des rafraîchissements.

Une clochette tinta.

Le même poète annonça dans le noir que ces nobles dames allaient pouvoir apprécier des littérateurs et poètes inconnus, génies de demain... Il parla d'une voix chaude, harmonieuse, disant sur l'Art et la Beauté des choses très belles, mais un peu ennuyeuses : il associa les frêles âmes humaines qu'allait bercer le rythme des vers à la grande âme du bleu firmament. Mais comme plus d'une ne songeait guère à l'âme du firmament, plus d'une demanda au page, son joli voisin aux parfums et aux gestes frôleurs, des confitures, et comme il fallait parler bas, elle devait chercher la tête du page de ses mains incertaines, pour lui parler à l'oreille, et lui parler de très près, de si près que des lèvres s'effleurèrent, des mains s'égarèrent, qui se cherchaient et se fuyaient.

La belle et gaillarde brigade se souciait peu d'entendre les poètes déclamer leurs vers.

Cependant, longtemps les poètes déclamèrent des vers d'amour. Longtemps les pages et leurs voisines écouterent la voix d'Amour qui conseille. Bientôt les voix se turent. Lucrèce avait fait annoncer un intermède : on allait jouer une comédie aux scènes mythologiques, que venaient rompre et égayer des querelles de masques, gracieux ou grotesques, des mêlées de fous et de bossus se battant à coups de vessies de porc.

Lucrèce, un page la précédant une torche à la main, parcourut alors le jardin.

Les pages avaient repris leur attitude respectueuse, mais le page comme la dame avaient la figure maculée de rouge. Leurs lèvres avaient laissé sur leurs figures des empreintes dénonciatrices. Lucrèce, en passant, les conviait à venir dans le réfectoire, où des gâteaux et d'autres rafraîchissements étaient servis. Quand elles furent toutes dans la salle, les rires éclatèrent. Elles avaient toutes la figure tachée de rouge. On pouvait, au dessin des empreintes, mesurer la violence du baiser qui les avait ainsi marquées. Des lèvres s'étaient appuyées, scellées, d'autres s'étaient ouvertes pour des morsures, d'autres avaient traîné leur ivresse le long de la chair. Lucrèce, son miroir en argent à la main, riait plus fort que toutes, regardant les empreintes qui la marquaient elle aussi.

Bientôt le spectacle commença.

La pelouse n'était éclairée que par le reflet des torches qui flambaient dans le coin du jardin, où les acteurs jouaient. Pourtant une lumière douteuse,

équivoque, frôlait maintenant les spectatrices, silencieuses, allongées près des pages qui les enlaçaient, et ce soir-là aucune n'écouta la farce mythologique.

Il était tard lorsque la fête prit fin. Le sommeil bienheureux et Phantase, son fils, fermaient parfois leurs paupières lassées. Elles baisèrent leurs pages en signe d'adieu et Lucrèce en signe de remerciement.

Ces fêtes se renouvelèrent. L'art théâtral, la poésie, la musique et l'amour charnel en faisaient tous les frais, et l'on y vit quelquefois des rondes de nudités charmantes qui dansaient au loin et disparaissaient soudain comme des divinités voluptueuses et pudibondes.

La première fête de Lucrèce était réussie, et toutes les matrones avaient agréablement et délibérément opéré sans magie noire la métamorphose de leur mari en *becco cornuto*, c'est-à-dire en *bouc cornu*, selon une expression qui se retrouvera dans Molière.

Don Eliseo Pignatelli avait dit un jour de Lucrèce : « Elle promet d'être la digne fille de sa maquerelle de mère. » On avait rapporté à Lucrèce le mot et les sourires qui l'avaient accueilli. Une fureur soudaine s'était emparée d'elle, et elle était allée prier César d'expédier dans un monde meilleur ledit signor Pignatelli.

Voilà pourquoi, ce soir, Lucrèce regardait, l'œil froid, mauvais, s'éloigner le cortège des dames romaines et des courtisanes. Elle murmurait :

« Ah ! vous ne vouliez pas que vos femmes viennent

chez Lucrèce maquerelle, fille de la maquerelle Vannozza! Eh bien, elles y sont venues tout de même : seulement celle qui n'était maquerelle que dans votre imagination l'a été ce soir comme jamais maquerelle ne l'a été, et vous toutes, courtisanes et nobles signoras, vous avez été heureuses de la surprise ménagée par donna Lucrezia; vous le serez encore plus d'une fois, jusqu'à ce que ces beaux jeunes gens n'aient plus rien à vous donner sans vous avoir jamais rien refusé, même le mal français qui corrompt leur sang, sème sur leurs corps des plaques lépreuses et creuse dans leurs bouches des ulcères féconds. Vous les avez aspirés dans la nuit ces ulcères, belles dames frénétiques, vos maris les aspireront un jour, soyez-en sûres. Quant à vous, belle Alessandra, maîtresse de don Pignatelli, mon détracteur, vous ne pourrez jamais dire si c'est vous qui aurez donné le mal à votre amant ou si c'est votre amant qui vous l'aura donné, car le jeune page qui feignait de se pâmer dans vos bras ce soir feignait la même ivresse hier dans les bras de votre amant, don Pignatelli

« Nous tenons le jeune page du duc de Ferrare qui, dans son palais, fait contaminer plusieurs très jolis jeunes gens et veille soigneusement à ce qu'ils ne puissent apporter aucun soin à leur état. Lorsque ces fleurs vénéneuses sont arrivées à un état de maturité suffisant, elles sont parées et offertes, animées, voluptueuses et tentantes, minées du mal qui ne pardonne pas.

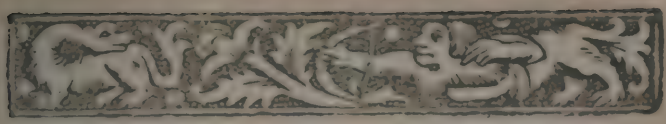
« N'est-ce pas qu'il était beau, plus beau que tous, celui que je vous ai choisi, madame Alessandra? n'est-ce pas, don Pignatelli, qui l'avez aimé? »

Voilà de quels souhaits tendres Lucrèce accompagnait, ce soir, ses hôtes qu'elle regardait s'éloigner, heureux de leur soirée voluptueuse et ignorants du poison qu'avait versé en eux la volupté.

Lucrèce était furieuse d'être considérée comme une petite fille, alors qu'on n'hésitait pas à souiller sa réputation comme on eût fait de celle de la dernière des courtisanes. Ce soir elle crispait ses jolis poings, qui n'avaient encore meurtri personne. Elle pensait que, décidément, pour être prise en considération il fallait qu'elle se signalât à l'attention par quelque forfait ou quelque trait d'audace. N'était-ce pas ainsi que César en était arrivé à être familier avec les cardinaux les plus orgueilleux? On ne lui ouvrait pas les portes : il les avait brisées. Elle se persuadait que tout la désignait au mépris : son origine, son attachement aux Borgia, son âge, sa gentillesse que l'on prenait pour de la soumission: elle se rebellait et voulait prouver qu'il fallait compter avec elle.

Elle croyait l'avoir prouvé ce soir. Elle allait le prouver plus d'une fois.

Elle ne projetait pas ses excès par goût, comme faisaient tant d'autres, mais par fierté, par ambition d'être puissante malgré tout.



CHAPITRE VII

Les évanouissements d'Alexandre VI. — Le taureau des Borgia. — La bisseyeuse. — Combinaison singulière de l'amour filial et de l'amour paternel. — Lucrèce Borgia exige de partir. — Elle veut des otages : sa mère Vannozza et Julie, concubine du pape.

Lucrèce ne s'était pas contentée de reprocher à César sa conduite, ni de lui faire part des rumeurs qui couraient à Rome au sujet de l'assassinat de François. Elle était allée trouver le pape et lui avait reproché à lui aussi ses faiblesses, ses lâchetés et ses crimes. Elle avait parlé à son père avec une violence telle que celui-ci était tombé en syncope; mais Lucrèce n'en avait pas été intimidée; elle connaissait ces attitudes d'Alexandre, qui en jouait à tout propos et hors de tout propos.

Les historiens nous ont légué le peu de confiance qu'inspiraient ces crises du pape. Il s'évanouissait presque à son gré, disait-on, et on l'accusait d'être le plus fameux « comédiante » du temps.

Au maître des cérémonies qui était accouru pour porter secours à Alexandre, Lucrèce signifia de ne

prendre garde en aucune façon à ce qui se passait. Et elle s'assit confortablement sur le siège qu'occupait ordinairement Alexandre, résolue, mais patiente.

Lorsque le pape revint à lui, il ne fut pas peu surpris de la revoir.

— Je crois que le Ciel m'a puni, dit-il, et que je n'ai mis au monde que des serpents et des vipères.

Elle répliqua :

— Plût au Ciel que tu eusses porté sur ton écusson des serpents au lieu du taureau dont tu es si fier. Ils t'eussent mieux servi.

Elle ricana...

— Un taureau!... Mais tout le monde met sur la bête la tête du pape Alexandre VI, et les Orsini vont partout répétant le mot de Ricciardo.

Alexandre se résignait.

— Dis-moi tout ce que tu voudras. Mais, par pitié, ne me repousse pas, Lucrezia. J'ai des torts, mais ne suis-je pas ton père? J'ai tout perdu. François mort, il ne me restait plus que toi; que ne me restes-tu?

— Et César, gonfalonier du pape son père, qui lui confère ce titre pour le remercier d'avoir assassiné son frère.

— Malheureuse!

— Ose dire que tout Rome ment en t'accusant de ne pas vouloir trouver le coupable!

Immobile, prostré, le visage écroulé sur sa poitrine, Alexandre pleurait.

Lucrèce se pencha sur lui :

— Ne pense pas m'émouvoir. Les larmes des Borgia sont une chose trop fréquente; hier encore, César pleurait toutes ses larmes en me jurant qu'il n'était

pour rien dans le crime, mais je savais, moi, mais je sais. Continue à fermer les yeux! Les cardinaux répéteront partout qu'ils te gardent au Vatican par pitié, comme on garde près du foyer le chien aveugle à qui l'on donnera un jour la boulette libératrice. Laisse dire aux autres que tu as peur de la Vannozza et de César, que tu redoutes dans tes mets le poison que tu leur appris à fabriquer. Crois-tu donc que personne ne connaisse le repaire de Saint-Pierre ès Liens? Es-tu déjà retombé en enfance? J'ai visité l'antre avec Gianinno. J'ai vu les tourtières, leurs poisons, le pétrin, la poudre et les petits sacs.

— Tais-toi, malheureuse! suppliait Alexandre.

— Sais-tu comment on appelle ma mère dans toute l'Italie? La fossoyeuse.

— Va-t'en! Va-t'en!

Alexandre leva le poing.

— Frappe donc!

Lucrèce tendit son beau visage pâle, fier et radieux de mépris, et le poing du vieillard s'abattit comme un boulet sur la face de sa fille, qui chancela comme une ivrognesse, et lorsqu'elle sortit de cet étourdissement elle vit en face d'elle le vieillard égrotant et bondit sur lui, féline, furieuse, le renversa, et de ses mains fermées lui martela la figure.

Mais bientôt le pape se releva, la saisit aux poignets, la maintint dans son emprise, et, paralysant ses mouvements, se pencha sur elle. Elle ne se débattait plus, et maintenant il la calmait avec des mots câlins et graves, lui baisant les yeux et la chevelure. Il la respirait comme on respire l'arome d'une fleur violente. A la fin, vaincue, elle s'abandonnait, lorsque

la porte de la pièce où ils se trouvaient et qui donnait sur le jardin secret s'ouvrit, livant passage à quelqu'un d'affairé, dont la stupeur fut indicible lorsqu'il aperçut un couple gisant à terre et qu'il reconnut Alexandre VI et sa fille. Il ôta son chapeau, mais soudain la réflexion lui venant qu'il était perdu si le pape le soupçonnait d'avoir vu, il recula brusquement et se retira rejetant la porte sur lui. Et par les allées du jardin un cardinal s'enfuit, effaré.

Ni Lucrèce, ni le pape, honteux de s'être laissé surprendre dans cette situation équivoque, n'avaient eu la présence d'esprit de se retourner pour voir qui entrait.

Lorsqu'ils entendirent la porte se refermer, il était trop tard : le visiteur avait disparu, emportant son secret.

Alexandre s'était déjà relevé pour voir qui était ainsi entré à l'improviste; il descendit les trois degrés de marbre et scruta les coins et recoins du jardin, mais ne trouva personne. Lorsqu'il rentra, Lucrèce s'était relevée, elle aussi.

Ils ne purent soutenir leurs regards. Lucrèce semblait dire qu'elle était prête à n'importe quoi pour obtenir le pardon de sa folie parricide. Alexandre disait clairement par son regard triste et son sourire qu'il pardonnait, que tout était oublié, et il réussissait mal à déguiser sa gêne. Or il advint ceci : Lucrèce comprit la gêne de son père; Alexandre comprit l'acceptation résignée de Lucrèce. Une joie mauvaise les envahit de voir que cette heure, qui aurait pu leur être fatale, se réduisait actuellement à une sorte de marché tacite. Et d'avoir tant redouté, il leur parut que cette solution était très acceptable.

Ainsi conçue, leur complicité ne les effrayait plus. Ils se réjouissaient tous deux que le Ciel ou l'Enfer ne leur eussent pas imposé de sanction plus sévère.

Lucrèce, ressaisie, réparait le désordre de ses atours. Il y avait dans ce spectacle quelque chose d'irritant, qui fit se détourner le pape de sa fille. Il évoqua d'autres scènes avec des courtisanes.

La comparaison s'imposa : il ne la chassa point, mais il redouta que Lucrèce la devinât.

La gêne d'Alexandre croissait. Il voulait embrasser sa chère petite Lucrèce, mais entre cette Lucrèce qu'il avait toujours aimée comme son enfant et celle qu'il avait devant lui, une autre Lucrèce surgissait, aux lèvres rouges tentantes, aux dents éblouissantes, aux yeux de velours et d'ombre, au parfum enveloppant, perfide, au corps souple dont il connaissait maintenant les grâces nouvelles et qui inquiétaient maintenant son désir.

Le silence tomba soudain entre eux aggravait leur confusion. Lucrèce, peu accoutumée à voir un véritable père en lui, ne se tourmentait pas autrement de cette complicité nouvelle. Lui ne s'en effrayait pas tant comme d'un acte répréhensible que comme d'un forfait qui le ferait déchoir aux yeux de son enfant. Car, malgré tout, il eût tout sacrifié à Lucrèce, ses affections et ses vices, comme aussi ses ambitions et son orgueil.

Lucrèce n'avait pas raconté au pape les péripéties de l'évasion de Sforza, son mari. Elle ne s'était pas vantée d'avoir subi d'incestueuses violences; elle se gardait bien d'évoquer le pape apparu à la foule irrité, hérissant la plèbe exaspérée par ces soupçons

d'inceste. Elle ne lui révélait point que cette apparition avait été le fait d'un fidèle valet de Jean Sforza, revêtu des vêtements qui avaient induit en erreur la populace déchaînée.

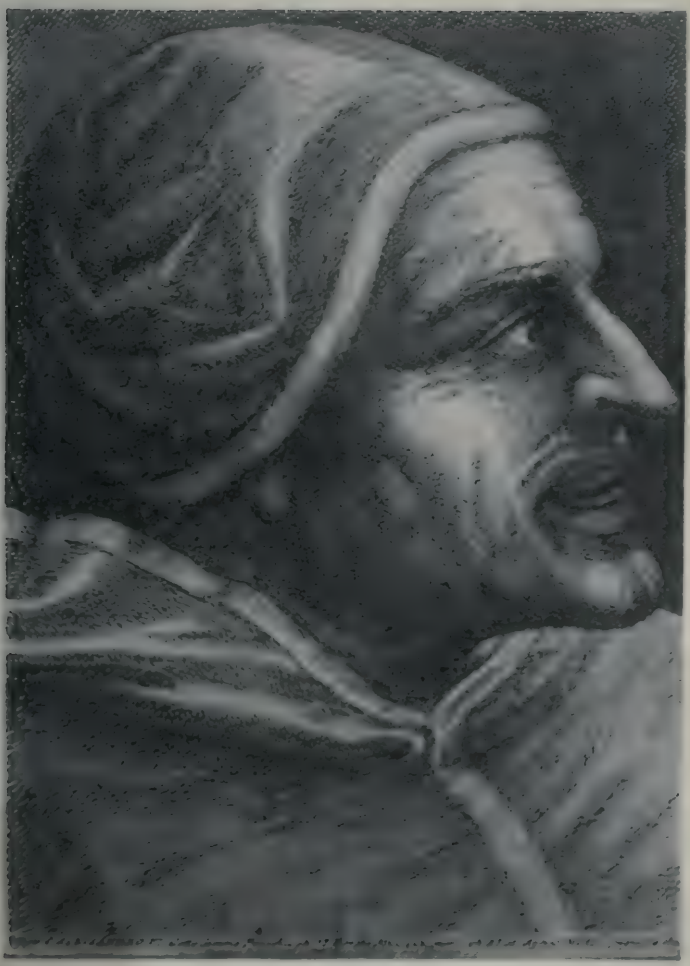
Aussi fut-elle à l'aise pour demander au pape ce qu'elle n'eût jamais osé demander en d'autres circonstances.

Alexandre écoutait Lucrèce, atterré, résigné.

Elle demandait d'une voix douce mais résolue, elle exigeait que le pape la laissât rejoindre Jean Sforza, son mari. Puis comme le pape s'effrayait de renier ainsi sa politique d'hier, puisque c'était revenir aux amis d'hier qu'il avait répudiés, elle le prévint que cela ne lui suffisait pas. Elle connaissait César, disant-elle, et elle le savait parfaitement capable de tuer sa sœur comme il avait tué son frère : elle exigeait donc, comme garantie contre les tentatives de César, qu'on lui laissât emmener en otage la complice de César, sa propre mère, la Vannozza. En outre, pour mieux la défendre contre la faiblesse du pape, prisonnier de César, qui le dominait et en jouait à sa guise, elle exigeait encore qu'Alexandre lui laissât emmener en otage sa propre maîtresse, Julie Farnèse, dont elle ferait sa dame de compagnie jusqu'au jour où la paix serait complète avec les Sforza et sa propre sécurité assurée.

C'était d'une belle audace. Alexandre VI avait parfaitement compris. La simplicité tragique de tout ce qui se passait le déroutait, le privait de pensée et de jugement.

Que dire de cette famille, sa famille?... La fille se défendant contre le crime possible de son père en demandant en otage la maîtresse de son père. La sœur



ALEXANDRE VI BORGIA

D'après un Portrait du TITIEN

se protégeant contre les tentatives de son frère, en emmenant comme otage la mère de l'un et de l'autre, complice de ce dernier, avec qui elle aurait soin de partager la nourriture qu'on lui destinait.

Alexandre ne joignit pas les mains, il ne s'agenouilla point, demandant à Dieu de pardonner d'aussi épouvantables pensées que celles qui traversaient le cerveau de sa fille. Il jugea lucidement que sa fille avait raison et, convaincu que c'était peut-être là le seul recours contre les perfidies de César et le seul moyen d'éviter, au nom des Borgia, quelque éclaboussure sanglante, il accepta.

Émue, reconnaissante, elle voulait l'embrasser. Ces concessions que le vieillard lui faisait la touchaient, elle le reconnaissait bon jusqu'à la faiblesse pour les siens comme il l'était pour ses vices, et elle vint lui donner un baiser de pitié.

Il feignit de ne pas voir le geste de Lucrèce, il lui prit simplement les mains, qu'il porta en tremblant à ses lèvres balbutiantes, et il les baisa tendrement, les yeux clos, tandis que filtraient à travers ses paupières des larmes tièdes, rédemptrices.

Elle désira l'embrasser, mais elle se contint : une vague répulsion se mêla à la pitié qui la portait vers lui. Dans le sentiment qui la liait désormais à lui, elle reconnaissait qu'il n'y avait plus rien de filial, mais une pitié triste.

Lucrèce s'avoua que si le pauvre homme qu'elle avait là devant les yeux implorait d'elle quelque sacrifice, elle y consentirait, prête à toutes les consolations humaines, assurée qu'elle était que le vieillard du Vatican n'en pouvait guère désormais attendre d'autre.

CHAPITRE VIII

Giacomo, le pêcheur du Tibre. — La prison de Torre di Nona. — Le geôlier du pape, mari de sa vieille maîtresse. — Le poison des Borgia. La cantarella, n'agit que dans un délai de quelques jours. — Le prisonnier mystérieux. — Bagarres. — Le pape et le pêcheur. — Cent cadavres jetés au Tibre en une nuit. — Comment fut perpétré l'assassinat du duc de Candie. — Le dormeur éveillé. — Le fratricide. — La langue clouée sur la table. — La « boggiale ». — Les cardinaux Ascanio Sforza, Monreale et Michiele. — Le pape se confesse. — L'hostie dans la custode d'or. — Le pape fait la paix avec son fils. — Lettre du sultan Bajazet au pape, lui demandant la mort du sultan Gème, son frère. — Distique satirique sur la simonie pontificale.

Le pape donna l'ordre d'aller chercher le pêcheur Giacomo dans la prison de Torre di Nona. Il prescrivit que Canale lui-même viendrait accompagner le batelier, et sous bonne escorte.

Canale, on s'en souvient, n'était autre que le mari de la Vannozza, promu par Sa Sainteté au grade de geôlier capitaine de la Torre di Nona. Alexandre avait besoin là d'un homme à sa dévotion, et l'histoire veut que Canale ait comblé les désirs du pape. Jamais on ne vit prisonniers mourir si nombreux dans

les sombres geôles; ne mouraient guère, en outre, que les ennemis du pape, comme si la Providence intervenait. Or, lorsque la Providence n'intervenait pas, la légende veut que Canale ait rempli ses fonctions intérimaires à la satisfaction évidente du pape, puisque celui-ci l'appelait, avec un sourire et une reconnaissance due, la Providence du diable. La foule, plus simpliste, voulait que Canale ne fût que la Providence des Borgia, et les annalistes du temps reconnaissent ingénument que l'un et l'autre, le peuple comme Alexandre, disaient vrai.

Inclinons-nous et laissons à Canale ce double prestige providentiel.

Peut-être a-t-on exagéré quelque peu la part que le capitaine geôlier prit aux divers crimes borgiesques : Micheletto, semble-t-il, devait suffire à la besogne que lui distribuait libéralement César.

On l'a pourtant fait participer à la plupart des forfaits qui ensanglantèrent la renommée des Borgia. On l'a mêlé au meurtre du cardinal Orsini, du cardinal de Modène, du cardinal de Monréal, du cardinal d'Aragon, et de tant d'autres.

C'est sur la foi de cette légende que tous redoutaient autant que la mort d'être emprisonnés à Torre di Nona. On sait que le poison des Borgia, la cantarelle, n'agissait que dans un délai de quelques jours; or il se trouva que quelques personnes arrêtées et emprisonnées pendant très peu de temps, une journée ou deux, à Torre di Nona, moraient quelques jours après. Simple coïncidence, peut-être, mais une autre coïncidence singulière, c'est que chacun de ces prisonniers relaxés dans ces conditions

mortelles favorisait en trépassant les intérêts des Borgia.

Nous avons bien en témoignage contre cette légende les dépositions de médecins du temps... Mais quelle créance pouvons-nous accorder à ces affirmations, si nous invoquons le souvenir de ce médecin dont nous parle un historien autorisé et qui attendait ses clients riches au coin de la rue pour les assassiner, comme eût fait le dernier des sicaires de César?

Du reste, ces médecins, comme ces prélats, comme ces capitaines, ne furent ni pires ni meilleurs que les autres hommes de leur temps. Ils vivaient et agissaient en harmonie avec les mœurs de l'époque.

Le pape donna donc des ordres pour que le capitaine geôlier Canale lui amenât sans délai le prisonnier de marque qu'il savait, et sous l'escorte stipulée par écrit.

L'ordre était mystérieux : qui donc méritait ces égards? Quel crime se préparait, ou quel forfait avait été perpétré qui exigeait ce déploiement de précautions?

Lorsque le prisonnier arriva enchaîné, masqué et complètement enveloppé d'une robe de moine qui le dissimulait complètement à la foule qui accourait sur son passage et suivait le singulier cortège, toutes les suppositions s'élevèrent. Les uns prétendaient que c'était Jean Sforza, d'autres, François, duc de Gandie, d'autres encore soupçonnèrent le prisonnier au masque d'être l'amant de Julie Farnèse. Car Rome venait d'apprendre avec stupéfaction le départ de

Julie Farnèse, qui devait accompagner Lucrèce à Pesaro. Tout le monde avait cru à la disgrâce des jeunes femmes, que le pape exilait. Il n'était bruit que de cet exode de la famille des Borgia, et les commentaires les plus invraisemblables passionnaient Rome tout entière.

Aussi les curieux se pressaient-ils sur les pas du cortège singulier. A deux reprises, Canale, à la tête de dix gens d'armes, chargea la foule pour l'empêcher de suivre plus avant. Mais inutilement, la foule, piétinée ou bousculée, se livra passage quand même et ce fut un désarroi indescriptible parmi le piaffement des chevaux, qu'effrayaient les clameurs des blessés et les hurlements des furieux.

Canale, cédant à une autre préoccupation, celle qu'on lui enlevât son prisonnier, laissa les suiveurs se rallier librement sur son passage. Il se contenta de protéger les derrières de sa petite troupe contre toute attaque possible. Quelques échauffourées se produisirent en route. On cria des injures contre les Borgia. A Canale, qui bravait les huées et menaçait les perturbateurs les plus violents, quelqu'un jeta :

« Maquereau ! »

L'homme s'affaissa sans un cri. Le sabre de Canale lui avait fendu le côté droit du visage et s'était enfoncé dans le cou. Les injures cessèrent. On évita le cadavre et le sang qui s'étalait. On allait commencer la poursuite.

Canale fit ruer son cheval, que les femmes empêchaient d'avancer. Deux d'entre elles, heurtées, en pleine poitrine, par le sabot lancé, s'affaisèrent, rendant le sang par la bouche et les oreilles.

D'un vieux mur ruineux la foule tira des pierres qu'elle lança sur le groupe de soldats. Les chevaux, effrayés, tentaient de désarçonner les cavaliers.

Alors Canale sauta bravement à bas de son cheval, et allant droit à l'homme au masque, d'un coup de sabre il coupa les orteils du pied droit du prisonnier, pour l'empêcher de fuir, si d'aventure il en avait eu l'idée. Simple précaution ! L'homme s'était abattu, rugissant de douleur, et se tordait à terre, agitant frénétiquement son pied blessé, moignon sanglant.

Le soulevant alors de ses bras robustes, Canale le hissa sur son cheval, sauta sur sa selle et les pieds assurés dans les étriers il commanda le galop.

La foule se rua à leur poursuite. Canale maintenait son prisonnier jeté sur la selle, les bras ballants, évanoui, tandis que de son pied le sang coulait à grosses gouttes.

Ils arrivèrent bientôt au Vatican. Le prisonnier, entouré de dix hommes armés et précédé de Canale, fut porté dans cet état et en grande diligence au pape.

Canale expliqua la poursuite de la foule et assura au pape qu'il avait été obligé de blesser le prisonnier pour l'empêcher de fuir, au cas où les assaillants auraient eu le dessus.

On étendit le blessé sur les dalles. Les médecins appelés appliquèrent un onguent sur la plaie et l'y maintinrent par des pansements.

Le pape donna quelques recommandations et des ordres. On devait le laisser seul avec le blessé.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit toute la vérité ? demanda Alexandre.

— Que Sa Sainteté me pardonne : je n'ai pas dit toute la vérité sans doute, mais tout ce que j'ai dit, du moins, n'était que la vérité.

— Parle, aujourd'hui. L'heure est venue pour toi, crois-moi, de dire toute la vérité et non pas seulement ce que tu veux en dire.

Le batelier alors avoua.

La nuit tombait. Des ombres rôdaient le long du fleuve. Fatigué, il s'était couché de bonne heure au pied d'un massif d'arbrisseaux dont il avait fait son gîte. Comme matelas, quelques feuilles de maïs; comme oreiller, un gros morceau de pain qui devait lui faire encore toute la semaine. Il dormait, lorsque des gens marchèrent près de lui, si près de lui, qu'ils foulèrent aux pieds les feuilles sèches de maïs.

Le froissement surprit les rôdeurs qui, baissant alors les yeux, découvrirent le corps du batelier dormant. Le batelier aussi les avait vus, mais, effrayé, feignit de dormir, par prudence, de crainte que, sa présence les gênant, ils ne l'envoyassent dans le fleuve une pierre au cou comme les gens de leur sorte faisaient si souvent.

— Comme ils faisaient si souvent, répétait rêveur Alexandre... es-tu sûr?

— Ah! Sainte Vierge! que de nuits je les ai vus penchés sur l'eau qui guettaient si celui qu'ils venaient de jeter ne remontait pas. Une nuit ils ont jeté au Tibre cent cadavres que j'ai comptés un à un.

Et il expliquait au pape qu'ils nouaient dans un simple morceau de toile une grosse pierre et qu'ils attachaient ensuite ce faix au cou de la victime pour la maintenir au fond de l'eau.

Mais le pape l'interrompait anxieux :

— Lui, comment l'ont-ils tué ?

— Ils avaient tous peur... Surtout ils craignaient d'être reconnus par lui... Celui qu'ils appelaient Micheletto avait même défendu de parler... Ils avaient dit cela avant de m'avoir aperçu et ne se méfiaient donc pas de moi. Lorsque l'un d'entre eux faillit me marcher dessus, il était trop tard pour qu'il pût se soucier de moi. J'étais plus mort que vif, mais je voyais bien qu'eux aussi avaient peur, car un cheval portant un cavalier venait d'arriver à toute allure et sitôt celui-ci descendu de cheval, tous s'étaient précipités les uns à terre, les autres dans les broussailles, et l'un d'entre eux, qui paraissait le chef et que je n'avais pas encore vu, leur donnait des ordres du haut de l'arbre où il était...

Puis tout se tut. Le silence dura cinq minutes au moins, un nouveau cavalier arrivait, mais son cheval dut flairer le danger sans doute, car son maître le rassura, lui parlant et le rassurant par petites tapes sur l'encolure ; mais il n'avait pas fini de parler que j'entendis le bruit d'une chute suivi d'un juron, des hommes coururent, j'entendis des froissements d'épées.

Du haut de l'arbre, la voix cria :

— Il est bien mort ?... Micheletto, assure-t'en...

— Je lui pique encore une fois le cœur, mais ça fait le cinquième coup qu'il reçoit là...

— Attendez !

L'homme qui s'était caché dans les branches descendit, se mêla à eux, donna des ordres. Les soldats soulevèrent le corps, qui leur glissait des mains telle-

ment il était inondé de sang, et le portèrent au bord du fleuve. Là, ils lui attachèrent la pierre au cou et le laissèrent tomber à l'eau, après avoir balancé le corps pour pouvoir le jeter plus loin. Ensuite ils s'en allèrent.

— N'as-tu pas reconnu la voix de l'homme qui était sur l'arbre ?

— Non.

— Écoute. Le cardinal va venir, tu resteras caché et tu me diras si tu reconnais bien sa voix. Maintenant, dis-moi tout le reste, tout ce que tu sais.

— J'allais m'endormir, car ces spectacles se renouvellent souvent ; mais il y a rarement autant de monde qu'il y en avait ce soir-là... il ne se passe guère de nuits sans qu'il y ait quelque dispute, quelque bataille ou simplement quelque homme qui vienne en jeter un autre...

« J'allais donc me rendormir, la conscience tranquille et l'âme en repos, lorsque je me rappelai qu'un des soldats m'avait vu, qu'ils étaient capables de revenir pour me faire suivre le même chemin qu'à leur victime.

« J'eus peur et me levai. Je m'éloignais du coin où je venais dormir tous les soirs lorsque j'entendis un galop de chevaux. Vite je grimpai dans l'arbre où était monté l'homme tout à l'heure.

« Les chevaux se rapprochaient.

« Ils arrivèrent. Les hommes mirent pied à terre. Ils avaient leurs armes à la main et cherchaient. Je compris vite que c'était à moi qu'ils en voulaient.

« Je tremblais si fort que je faisais trembler la branche contre laquelle je m'appuyais. Ils cherchaient toujours.

« Ils ne me trouvèrent pas. Ils partirent en plaisantant. Eux partis, je respirai enfin, mais je ne voulus plus descendre de l'arbre, tellement j'avais peur qu'ils ne revinssent.

« Le matin ne se levait pas encore, mais la nuit pâlissait lorsque, de nouveau, des cavaliers arrivèrent. Ils étaient deux, cette fois. L'un d'entre eux était Micheletto, l'autre était... Que Sa Sainteté me pardonne...

— Tu es sûr ?...

— Il demanda à Micheletto : « Tu es bien sûr qu'il est mort, qu'il n'en reviendra pas ?... Je puis douter de toi après le coup de Sforza... »

« Micheletto lui jura qu'ils l'avaient tous regardé à la lueur de la torche, qu'ils l'avaient tous reconnu. Il voulut voir l'endroit exact où il avait été jeté. Ils restèrent un quart d'heure, puis s'éloignèrent...

« Je ne les ai plus revus.

— Pourquoi as-tu fui ensuite ? Pourquoi ne t'a-t-on plus retrouvé, si tu n'avais rien à te reprocher ?

— J'ai eu peur que les soldats qui m'avaient vu ne revinssent... J'ai eu peur que l'on pensât que j'avais été témoin du drame, et alors ils m'auraient certainement tué.

Mais le pape n'écoutait plus. Il avait tressailli. Il écoutait une voix qui gourmandait quelqu'un dans le jardin. Bientôt un pas gravit les marches.

La main gauche sur son épée, la droite sur son poignard, le pape hésita. Il dit au batelier :

— Ne bouge pas, retiens ton souffle : tu joues ta vie...

Et le pape entra dans la pièce voisine, où César, venant du jardin, entrait en même temps que lui.

∴

— Toujours pas de nouvelles?

— Non.

— C'est incroyable qu'on ait osé attenter à un Borgia. Si jamais celui-là ou ceux-là nous tombent sous la main...

— Il nous tombera peut-être un jour sous la main...

— Qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi ces hésitations, cette gravité mystérieuse? Avez-vous appris quelque chose de nouveau? Parlez! Ne voyez-vous pas dans quel état je suis?...

— Oui, je vois, César, dans quel état je te mets... Pourquoi chancelles-tu? Car, Dieu garde le Seigneur Dieu! tu chancelles... Assieds-toi, tu es livide.

— Qu'avez-vous donc appris?

— Je crois que demain l'assassin du duc de Gandie sera arrêté, ses complices aussi... Cela t'étonnerait-il, César?

— Pourquoi cela pourrait-il m'étonner?

— Parce que tu pâlis en m'écoutant.

— Tu me mets à la torture en ne me révélant pas le nom de ces odieux assassins...

— César, que ferais-tu aux assassins et complices si tu les tenais? Dis-le-moi, cela m'intéresse fort.

— Je ne sais pas, mais...

— Je me suis juré d'infliger aux coupables le supplice que tu me conseillerais de leur faire subir. Conseille-moi, César.

— Je ne sais pas ce que vous avez ce soir, mais votre sourire est loin de me plaire et vos manières sont bien près de m'agacer. Voulez-vous parler à cœur ouvert? ou sinon permettez-moi de me retirer, car mes moments sont comptés. Et je ne comprends pas vos allusions ni ce sourire qui veut être ironique.

— Des allusions? Crains-tu donc que je puisse faire des allusions à quelque chose en te blessant? Mais comment se fait-il que tu ne sois pas à San Pietro ad Vincula, auprès de ta mère?

— C'est juste, et j'allais partir en oubliant l'objet de ma visite.

— Est-il vrai que Lucrèce doive rejoindre son mari? C'est une fable, n'est-ce pas? Vous n'allez pas vous livrer ainsi à la risée de Rome et de l'Italie tout entière?

— Tu m'interroges?... ou me blâmes déjà! A quoi dois-je répondre?

— Comment! Gianinno sait et tout Rome sait que nous avons voulu le tuer et que, s'il n'est pas mort, c'est qu'il nous a échappé, et nous allons lui renvoyer Lucrèce!

— Lucrèce partira pour Pesano, quand elle le voudra, sous la garde de soldats de confiance envoyés par Gianinno Sforza. Elle emmènera avec elle une suite assez nombreuse et mes gens lui feront cortège. En outre, comme Gianinno Sforza peut redouter quelque chose de ma part, je confie à Lucrèce, en otage, Julie, oui, Julie Farnèse, mon amie...

— Mais quel vent de folie...

— J'oublie de dire quelque chose qui te concerne

aussi. Comme Giannino peut avoir également quelque chose à craindre de toi, ainsi que Lucrèce, je confie aux bons soins réunis de Giannino et de Lucrèce ta mère...

— Jamais! vous entendez!

— Par Dieu saint, par celui qui sonne de la trompette sur le castel Saint-Ange, il en sera comme je voudrai, ou malheur à qui se mettra sur le chemin du pape.

Le pontife avait dégainé le poignard qu'il portait à la ceinture et d'un coup nerveux l'avait fiché dans une table. La lame vibrait encore.

Stupéfait, la main à la poitrine en témoignage de respect, César s'était incliné, silencieux. Il venait de retrouver devant lui la noble fierté des Borgia.

— Demain, dit le pape, tu viendras me montrer toi-même l'endroit où l'on assure que le corps de François a été enseveli. On affirme que la nuit du meurtre on t'a trouvé penché sur l'eau qui venait d'engloutir le cadavre de François. Nous l'en retirerons demain et je veux que tu sois le premier à le reconnaître.

— Je vous obéirai ainsi que vous me demanderez de le faire.

— Et tu l'embrasseras... Et tu lui demanderas pardon à genoux...

César se couvrit, signifiant au pape que l'entretien était terminé, et compléta cette impertinence par ces mots :

— Je crois que la mort de François a donné à votre cerveau un ébranlement tel que vous devriez le ménager...

— Comprends de quoi je t'accuse, César, dit le pape : je t'accuse d'avoir fait assassiner ton frère, duc de Gandie, par ton sicaire Micheletto, le soir même de la fête de San Pietro ad Vincula, et d'être venu la nuit, après la fête, t'assurer avec Micheletto que François était bien mort.

— Est-ce tout ?

— Tu avais peur que les bateliers ne t'eussent vu, aussi as-tu voulu les faire assassiner. Quelques-uns ont péri, mais d'autres vivent et qui t'ont vu et qui peuvent raconter le drame ou dénoncer les assassins.

Le pape cria :

— Giacomo ! Réponds sur ta vie ! Quelle est la voix que tu viens d'entendre avec la mienne ?

— Celle du cavalier qui demandait au capitaine Micheletto si le duc de Gandie était bien mort. Je le jure par ma mère et par l'antiquité du fleuve, corps de moi et des papes Lin et Clin !

— Jures-tu aussi que c'est Micheletto qui a assassiné le duc de Gandie ?

— Je le jure par les sept Allégresses, par la mort d'Abel et celle d'Étienne, le protomartyr.

— Entends-tu, Caïn, ô fratricide ?

Et le pape ouvrant grandes les portes et les fenêtres cria :

— Venez tous voir le cardinal César Borgia, assassin de son frère qu'il a fait jeter au Tibre...

Il s'arrêta brusquement, une main serrait sa gorge comme dans un étau ; le pape s'évanouit.

Sans plus s'occuper de lui, César s'était précipité dans la salle d'où était venue la voix. Il y trouva le pêcheur ensanglanté.

— Laisse-moi te payer pour ta belle besogne. Voilà un ducat pour te récompenser de la nuit passée à nous épier. Avale-le de peur que tu ne le perdes... et maintenant donne-moi ta langue ; allons, vite, je l'achète et je paye. Vite, te dis-je, quelqu'un gravit l'escalier, vite, charogne...

Le batelier trembla, secoué par la peur, comme un arbre qu'on gaule.

César s'était approché de la porte, épiant les bruits. On venait.

Alors, il se hâta, prit au pape son poignard et se précipitant sur le pêcheur, il lui arracha la langue, qu'il cloua au milieu de la grande table, à l'endroit même où le pape avait, tout à l'heure, enfoncé lui-même la lame.

Prenant alors le pape par la main, il le traina sur les dalles à travers deux grandes salles. Parfois le corps choquait au passage quelque meuble ou les portes. Ils arrivèrent ainsi dans la « bugiale », qui était la pièce où se réunissaient les cardinaux pour rire et plaisanter.

Là, du pied, il tassa le corps contre le mur, disposa deux chaises pour le dissimuler aux regards des gens qui traversaient la salle, et s'en fut tranquillement.

Lorsque les cardinaux et les serviteurs pénétrèrent dans cette partie des appartements du Vatican, ils aperçurent, fiché dans la grande table, le poignard du pape, qui fixait au bois une langue fraîchement coupée.

Le cardinal Ascanio Sforza dit simplement :

— Encore une qui ne savait pas se tenir...

Le cardinal de Monréal, neveu d'Alexandre VI, dit :

— Nous avons un nouveau cuisinier, Ésope le bossu !

Le cardinal Méchiel réfléchit à haute voix, songeur :

— Tâchons qu'on ne juge pas un jour notre langue aussi embarrassante que dut l'être celle-là.

Tous trois ne se doutaient guère qu'un jour viendrait où quelqu'un apprécierait leur meurtre avec le même détachement, la même indifférence qu'ils apportaient à apprécier le meurtre de celui dont ils voyaient la langue clouée là...

Tous trois périrent de mort violente donnée par les Borgia.

Mais en apercevant le cadavre du batelier, ils ne cachèrent point leur déception. Ils pensaient tous que l'assassiné devait être une victime de marque et s'étonnaient qu'on eût prêté le cadre grandiose du Vatican à une aussi insignifiante besogne.

Mais le capitaine geôlier Canale entrait lui aussi, revenant d'exécuter un ordre du pape. Il vit la langue clouée sur la table et le cadavre du pêcheur que César avait achevé d'un coup de poignard au cœur.

Tous croyaient que le pape avait exécuté lui-même le pauvre batelier. Mais Canale n'y songea même pas. Il redouta un autre crime plus terrifiant.

Il ne put contenir la crainte qui surgissait en lui et, sanglotant, s'arrachant les cheveux, se disant perdu, jurant qu'il allait se tuer, il expliqua aux cardinaux stupéfaits que ce ne pouvait être Alexandre

qui avait tué le bachelier, et que seul quelqu'un qui pouvait avoir intérêt à faire disparaître le bachelier avait pu le tuer.

Les cardinaux crurent comprendre. Ils s'avisèrent alors que l'homme si précieusement masqué n'était autre que le bachelier, ce que Canale confirma en les suppliant de rechercher Sa Sainteté. Il ne leur cachait pas qu'il craignait que le pape n'eût été assassiné.

Le drame s'amplifiait. Ils virent sur les dalles des traces et se convainquirent qu'on avait traîné un cadavre.

Ils imaginèrent le bouleversement de Rome en apprenant cette nouvelle. C'était la destinée de l'Italie tout entière que cette mort allait bouleverser.

Ils suivirent les traces, tout émus à cette pensée.

Il arrivèrent ainsi dans la bugiale. Là, ils perdirent les traces que le corps avait laissées. Mais tandis qu'ils causaient avec Canale, un râle arriva jusqu'à eux...

Un autre râle, puis d'autres râles encore leur parvinrent... Ils découvrirent alors, derrière les chasses, le corps étendu d'Alexandre, qui reprenait ses sens.

Canale se jeta à terre. Il défit les vêtements du pape, lui souleva les bras, qu'il frictionna pour rétablir la circulation du sang.

Le pape le reconnut et demanda qu'on le laissât seul avec Canale. Les cardinaux se retirèrent. Mais bientôt le pape les rappelait. Livide, exsangue, les paupières gonflées, noyées dans de grands cernes verdâtres, parmi des larmes et des sanglots, il leur révéla le crime de César.

Il conta comment le batelier avait vu les assassins,

et César et Micheletto ; il les supplia qu'on l'aidât à retrouver le cadavre de son fils aîné, son cher François. Il leur jura que ce soir César serait emprisonné et que s'il apprenait que, vraiment, c'était sur l'ordre de César qu'on avait assassiné le duc de Gandie, il ferait périr César de la même mort.

Les cardinaux se taisaient, interdits.

Alexandre les suppliait. Il implorait d'eux des consolations, des mots affectueux, des paroles douces, mais ils se taisaient.

Alors il crut qu'ils se méfiaient de lui. Pour mieux leur prouver combien il était sincère, il se confia à eux, il avoua ses crimes, il révéla les dessous des forfaits qui l'avaient fait redouter. Il leur montra une custode d'or qui ne le quittait jamais, même dans les orgies, qui l'assistait dans ses débauches avec Julie Farnèse, comme elle l'avait assisté dans toutes ses débauches avec la Vannozza. Cette boîte d'or contenait une hostie consacrée. C'est cette hostie, disait-il, qui le préservait du mal et l'assurait même contre la vengeance de Dieu. Il leur avoua que si jamais il venait à se défaire de cette hostie pour quelque prétexte que ce fût et pour quelque délai que ce fût, il était sûr qu'il mourrait aussitôt de mort violente.

Il leur disait qu'il se mettait entre leurs mains, mais qu'il le faisait volontiers, qu'il se livrait à eux qui devaient lui constituer une famille maintenant qu'il n'en avait plus, car il reniait César à jamais, et Lucrèce, disait-il, était perdue à jamais pour lui. Il leur faisait serment d'amitié fidèle et dévouée. Il les supplait de se pencher sur lui et de lui prodiguer des consolations, qu'il en avait besoin, qu'il mourrait

d'en être privé ; il pleurait, il sanglotait et tombait à genoux, implorant leur pardon, l'oubli des offenses qu'il avait pu leur faire, qu'il s'offrait à réparer.

La tête entre ses mains, Alexandre pleurait.

Lorsqu'il se releva, il chercha autour de lui. Aucun des cardinaux n'était là. Avait-il rêvé ? N'étaient-ce pas le cardinal de Monréal, le cardinal Méchiel ? Seul, pourtant, près de lui demeurait Canale, le mari de Vannozza, son fidèle geôlier.

Il apprit alors par lui qu'il avait longtemps pleuré, longtemps parlé, que d'autres cardinaux étaient arrivés, mais que tous s'étaient enfuis, ne voulant pas entendre sa confession, et ne se cachant pas de dire entre eux que demain Alexandre regretterait ses aveux et qu'il ne songerait plus alors qu'à une chose : faire disparaître ceux qui les avaient écoutés.

Alexandre se sentit bien seul décidément. Il dut se convaincre qu'il n'était de pacte possible qu'avec les siens, que tous les autres ne voyaient en lui qu'un ennemi et qu'ils ne manqueraient pas de l'accabler à sa première chute. Il fut donc contraint à rester fidèle aux siens, persuadé qu'il était que hors les siens, désormais, il ne serait point pour lui de salut.

Quelques instants après, Canale partait avec ordre de lui ramener César.

Lorsque celui-ci revint, il jugea au premier coup d'œil et aux premiers mots du pape quelle situation exacte lui était faite. Il en déduisit que pour que le pape lui revînt avec cette humilité après ce qui s'était passé, c'est qu'il ne pouvait se passer de lui, c'est qu'il le reconnaissait son maître. Et César parla en maître.

Alexandre le suppliait de dire la vérité, l'assurait qu'il lui pardonnerait et étoufferait le scandale pour éviter la flétrissure aux Borgia malgré son amour pour François, qui maintenant devait être au ciel. Il reconnut qu'il ne servait plus à rien de penser au duc de Gandie, sinon de prier pour son âme, et que maintenant sa tâche était de réunir autour de lui, le plus étroitement possible, ceux qui lui restaient : Lucrèce, César, Vannozza et Julie.

César répondit que si Alexandre avait parlé de la sorte dès le début de leur entretien, rien ne serait arrivé.

Il avoua, avec une grande simplicité et beaucoup de naturel, qu'il avait tué François et l'avait fait jeter au Tibre. Il ne l'avait pas tué par jalousie comme on avait voulu le dire, mais par dévouement aux siens, par amour des siens dont François s'écartait chaque jour davantage. François n'avait-il pas publiquement désavoué l'empoisonnement de Gème, le sultan, dont il était l'ami, et qu'il rêvait peut-être de remettre un jour sur le trône aux lieu et place de Bajazet, à l'insu d'Alexandre? N'avait-il pas ravi, de concert avec Lucrèce, la lettre par laquelle Bajazet demandait au pape de laisser mourir son frère Gème?

Le pape s'en étonna. Il ne connaissait pas cette lettre, que César lui remit, l'ayant dérobée à François. Le pape lut sans surprise cette missive rédigée en latin et qui disait exactement :

« — Le sultan Bajazet Cham, fils de..., etc., au très « excellent père et seigneur de tous les chrétiens, le « pape Alexandre sixième, par la grâce de Dieu très « digne Souverain Pontife. Après avoir rendu à Votre

« Grandeur les saluts qu'elle mérite et qui lui « sont dus, nous lui déclarons humblement et d'un « cœur sincère comme quoi nous avons appris par « George Buzard, serviteur et nonce de Votre Puissance, « votre convalescence, ainsi que tout ce qu'il nous a « rapporté de la part de Votre Grandeur, ce qui nous « a beaucoup réjoui et nous a donné une grande « consolation. Il nous a dit entre autres choses que « le roi de France est résolu d'enlever Gème, notre « frère, d'entre les mains de Votre Puissance, ce qui « serait fort contraire à notre volonté et fort préjudi- « ciable à Votre Grandeur aussi bien qu'à tous vos « chrétiens. Aussi nous avons commencé à appli- « quer nos esprits avec ledit George Buzard, votre « nonce, pour le bien de la vie et l'honneur de Votre « Puissance ; *il serait même* encore bon pour ma « satisfaction que vous fissiez mourir ledit Gème, mon « frère, qui est sujet à la mort et retenu entre les « mains de Votre Grandeur (en quoi vous lui procu- « reriez une meilleure vie, un avantage et repas à Votre « Puissance), ce serait pour moi une chose agréable ; « que si Votre Grandeur veut nous complaire en cela, « comme l'espérons de sa prudence, elle doit, pour le « plus grand bien de Sa Puissance et notre plus « grande satisfaction, faire mourir Gème, le tirer des « misères de ce monde et donner une autre vie plus « heureuse à son âme de la meilleure façon qu'il plaira « à Votre Grandeur ; après quoi, si elle nous envoie « son corps en quelque lieu que ce soit au delà de « notre mer, nous, sultan Bajazet, susnommé, pro- « mettons d'envoyer là où Votre Grandeur voudra « trois cent mille ducats, *dont Votre Puissance*

« *pourra acheter quelques domaines à ses enfants*, « et que nous les faisons consigner entre les mains « de celui que Votre Grandeur ordonnera auparavant « que ledit corps nous soit livré et que les vôtres « l'aient donné aux miens. Je promets encore à Votre « Puissance que, pendant ma vie, il y aura une grande « et véritable amitié entre nous et Votre Grandeur « sans aucune dissimulation, et nous ferons même « encore tout ce qui nous sera possible pour vous « obliger et vous plaire. Nous engageons outre cela « notre parole à Votre Puissance pour sa plus grande « satisfaction qu'aucun des chrétiens, de quelque « qualité et condition qu'ils pussent être, soit sur « terre ou sur mer, hormis qu'ils nous fissent quel- « ques torts à nous ou à nos sujets, ne recevront « aucun empêchement ou dommage de moi, ni de « mes serviteurs, ni d'aucun de mes sujets, et pour « combler encore d'une plus grande satisfaction Votre « Grandeur, j'ai juré, dans le dessein de vous obliger « à croire sans aucune appréhension tout ce que « nous venons de dire et j'ai promis en présence de « George, votre nonce, par le vrai Dieu que nous « adorons et sur vos Évangiles mêmes, d'observer de « point en point ce qui est ci-dessus à Votre Puis- « sance sans manquer à la moindre chose, ni tromper « en quoi que ce soit ; mais afin de rendre encore « Votre Grandeur plus assurée et empêcher que son « esprit ne reste dans le doute en lui offrant toute « sorte de sûreté, moi, susdit sultan Bajazet Cham, « jure par le vrai Dieu qui a créé le ciel et la terre « et tout ce qui est en eux, en qui nous croyons et « que nous adorons, que faisant exécuter ce que je

« demande ci-dessus, je m'engage par ledit jurement « de garder toutes les choses qui sont marquées ci-« devant sans rien omettre, ni contrevenir en quoi « que ce soit à Votre Grandeur. Donné à Constanti-« nople, dans la cour de notre Autorité sultanique, le « 18 de septembre, l'an de la naissance de Jésus le « Prophète 1494. »

Tandis qu'Alexandre méditait sur cette lettre, César continuait :

— François était le meilleur ami de Gème. As-tu oublié les cavalcades qu'ils faisaient de compagnie et les débauches qu'ils menaient tous deux joyeusement dans de joyeuses maisons? Il était donc naturel qu'il nous sacrifiât à ses amis. Oublies-tu quelle amitié il avait pour Gianinno Sforza? Ne sais-tu pas que c'est par François que Lucrèce et Sforza ont été prévenus de nos desseins? Ne sais-tu pas que c'est au meilleur cheval de François que Sforza doit d'être en vie aujourd'hui? J'avais empoisonné toutes ses bêtes pour le cas où l'attentat ne réussirait pas, dans le but de lui couper toute retraite, toute fuite possible. Et lorsque nous l'avons poursuivi, Micheletto et moi, nos chevaux ont été crevés de fatigue avant les siens. Or il n'y avait à Rome que les coursiers de Sforza et ceux de François qui pussent battre les miens. Puisque j'avais détruit ceux de Sforza, restaient ceux de François.

Le pape hésitait à croire...

— Mon pauvre François bien-aimé !

Alexandre se lamentait sur la mort de son préféré...

— Crois-tu, ajouta César de sa voix la plus douce, que je n'ai pas souffert de voir que celui qui était

le moins dévoué à sa famille était ton préféré, malgré ses vices, sa frivolité, sa paresse ? Oui, parce qu'il était beau, parce qu'il était ton vivant portrait, il n'y avait que lui qui existât. Je n'avais de toi que les égards que sollicitait ma mère de ta pitié. Et encore cette pitié n'allait-elle pas sans prudence, car tu craignais sans cesse ma révolte. La craindre n'était-ce pas la prévoir ? Tu l'as prévue. Pourquoi m'en veux-tu d'avoir exécuté un projet que tu concevais toi-même ? L'heure est venue. Elle ne t'a frappé que parce qu'elle est venue un peu plus tôt que tu ne pensais. Je regrette sincèrement, sur mon âme, d'avoir tué François. Et pourtant je sens que, à la première révolte à laquelle tu m'aurais poussé, un jour ou l'autre, demain ou dans un an, j'aurais agi de même. N'en rejette donc pas la faute sur moi seul. Et s'il y a plusieurs coupables, sache assurer ta part de responsabilité. J'ai assez parlé. Veux-tu que nous fassions la paix ? Pleure-le pendant quelques jours : après quoi, tu comprendras qu'il ne te reste plus que moi sur cette terre, comme il ne me reste plus que toi. Dis-toi que si tu meurs, tous se jetteront sur moi comme chiens à la curée et me dépèceront proprement ; mais, si je meurs, tu perds ton bras droit... On jure par moi et les cornes du Diable : le Diable, c'est toi ; le Taureau, c'est moi. Méfie-toi que quelqu'un, un jour, ne veuille couper au taureau ses cornes. Sans défense, tu prierais Dieu qu'il me fasse ressusciter... et il serait un peu tard... Laisse partir Lucrèce et Julie et ma mère, puisque tu l'as promis. Mais songe à autre chose qu'aux femmes pendant qu'elles ne seront pas là. Ne crois-tu pas que les cardinaux qui ont entendu

la confession sont trop pauvres?... Que dis-tu de ce distique que déclame partout le cardinal Asciano :

Vendit Alexander claves, altaria, Christum :
Vendere jure potest, emerat Ille prius.

Tu ne détruiras jamais l'opinion que les Romains ont de toi. Ils veulent que tu aies vendu les clefs, les autels et le Christ, et que tu aies pu le faire avec droit, puisque tu les avais d'abord achetés. Prohtes-en. Ne les déçois point. Nous parlerons ensuite de Gème, de l'endroit où est sa sépulture ; nous le déterrerons et, bien embaumé, enfariné d'arsenic, nous enverrons à Bajazet un cadavre de trois cent mille ducats. Je crains que les cardinaux Ascanio, Monréal et Méchiel n'aient la langue qui leur démange ; il est temps que nous songions à les guérir. Je m'en vais, et je t'enverrai Julie pour te distraire.

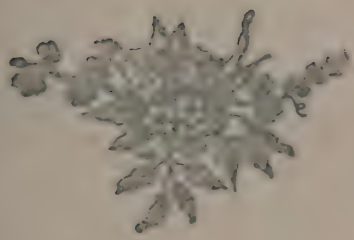
Enfants, parents pourvoyaient aux besoins sexuels des leurs, s'ingéniaient même à les prévoir.

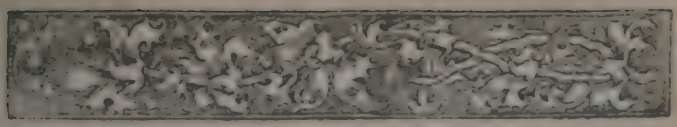
A peine César était-il parti que le pape faisait appeler Canale et lui recommandait de regagner Torre di Nona sans parler à personne de ce qui s'était passé.

Canale se jeta à genoux en pleurant de joie et de gratitude. Comme le pape ne comprenait pas cette explosion soudaine d'allégresse, Canale exprima la frayeur qu'il avait eue de posséder, sans l'avoir cherché, le terrible secret. Puisque le pape lui demandait la discrétion, c'est qu'il comptait encore sur son dévouement, c'est qu'il n'était donc pas encore condamné à boire le poison.

Alexandre le releva avec un bon sourire paterne et lui donna sa bénédiction.

Canale sortit ; le pape réfléchit que celui-là était doublement dangereux qui était un imbécile. Le sort de Canale fut ainsi décidé et il mourut bientôt empoisonné.





CHAPITRE IX

La famille en Italie à la fin du xve siècle. — La femme du capitaine Morino Pisani. — Mépris des courtisanes pour les galants. — Les roueries des hommes. — César Borgia se venge de la maîtresse du cardinal Ascanio. — La fécondation artificielle. — Le bûcher des moines et la fosse aux serpents. — L'armoire aux rats où l'on enferme deux amants.

Il fut difficile à Alexandre de faire comprendre aux Farnèse pourquoi il exilait sa maîtresse Julie, mais il le fit avec tant de diplomatie, il les combla de telles faveurs, que ceux-ci finirent par accepter sans déplaisir l'exode de Lucrèce et de sa suite.

Comme on avait fait courir le bruit que Julie Farnèse avait été séduite par un amant et que le pape les avait surpris en situation délicate, les Farnèse étaient allés demander confirmation de cette rumeur au Saint-Père, en lui promettant que si telle était la vérité, ils savaient ce qu'il leur restait à faire.

Si nous nous en tenons aux exemples que l'Histoire nous a laissés, nous comprenons combien les menaces des Farnèse étaient sérieuses. Dans la société italienne de la Renaissance et du moyen âge, la famille est

tout : le ménage peu de chose. C'est aux frères ou aux parents de l'épouse que le mari confie le soin de punir celle-ci de l'outrage qu'elle lui a fait. Un jour, un capitaine, Marino Pisani, invite les parents de sa femme à dîner. Il les choie longuement. Au moment de quitter la table et la maison ainsi qu'il avait coutume de faire tous les soirs pour quelques heures, il ouvre un coffre et leur montre l'amant qui attend à chaque soir son départ pour rejoindre la femme adultère. Il dit simplement à la famille de sa femme :

« Vous connaissez la faute et comprendrez que je ne saurais plus garder en mon logis la femme qui m'a trahi, emmenez-la donc et faites-en l'usage que vous voudrez. Je ne saurais verser une larme sur elle. »

Les parents de la jeune femme l'emmenèrent et, sans autre forme de procès, la tuèrent. Chacun dit : « C'était justice. »

∴

Il ne faut donc pas trop s'étonner de voir les familles s'immiscer dans l'intimité des cardinaux et de leurs maîtresses.

Du reste, les femmes sont à l'entière disposition des hommes, elles sont des façons d'esclaves. Elles le sont au lit comme dans leurs appartements, comme dans la rue. Leurs maris les méprisent et n'ont d'égards que pour les courtisanes, qui, selon une expression vulgaire, « leur tiennent la dragée haute ».

Les hommes sont donc généralement haïs par leurs femmes, qu'ils méprisent et qui les détestent, et par leurs maîtresses qui les méprisent et les exploitent.

Si nous en croyons les satiriques de l'époque, voici

comment les hommes en usent avec les courtisanes :

« Ces hommes, dit l'un d'eux, qui font des merveilles grâce à leurs talents, et de tout petits personnages qu'ils étaient nés deviennent des illustres et des illustrissimes, des révérends et des révérendissimes, les homme sont si coquins qu'ils ne rougissent pas de voler aux courtisanes, dans leurs chambres, des livres, des miroirs, des peignes, des serviettes, des savons, des rubans. »

Plus loin, il compare la courtisane à une tortue qui porte sur son dos tout ce qu'elle possède. Elle se plaint que les hommes, après avoir abîmé à ces femmes « l'escalier et la margelle de leur puits et de leur citerne », les parent d'un diamant faux et d'une chaîne en laiton.

Il rapporte les propos que les hommes tiennent sur les femmes après les avoir aimées ; ils s'y montrent évidemment assez vils.

« J'étais, il y a deux jours, à tâter d'une telle. Oh ! la garce, la dégoûtante saleté ! Elle a sa croupe plus rugueuse qu'une oie, l'haleine d'un cadavre, les pieds puant la sueur, une valise au lieu de corps, un marécage par devant et un gouffre par derrière ! » Ou encore : « Quelle rosse ! Quelle vache ! Quelle truie galeuse ! Elle veut avoir tout le paquet pour le rend et se trémousse en dessous à vous stupéfier ; puis après l'avoir retiré, elle vous le lèche, vous le cajole, vous le nettoie d'une façon à laquelle on n'a jamais songé. »

∴

Les femmes détestent les hommes, mais ceux-ci souvent le leur rendent bien. César Borgia, ayant à se venger du cardinal Ascanio, fit enlever sa maîtresse et la conduisit à San-Pietro ad Vincula. Là, il la fit étendre sur des planches hérissées de clous et la destina sans façon à l'usage qu'il voulait. Il se vanta plus tard de ne jamais avoir éprouvé de volupté plus vive. La malheureuse, pénétrée dans toute sa chair par les pointes, s'était évanouie. César convia alors tous les gens de sa maison à venir l'imiter. Ce fut ce que l'on appelait un trente et un.

A tour de rôle et au gré de leurs plus folles fantaisies, ils la violentèrent. Puis on amena les chiens, et les domestiques rassasiés s'efforcèrent d'assouvir les bêtes.

La maîtresse du cardinal Ascanio avait dit de Lucrèce qu'elle n'était qu'une chienne. César voulut qu'on pût se vanter de l'être tout autant. Elle succomba du reste à ses blessures, qu'ignora le cardinal Ascanio et que révéla longtemps après un serviteur ivre de San-Pietro ad Vincula, qui fut empalé pour prix de sa révélation.

∴

On appelait César *le Justicier*, et il justifia plus d'une fois ce titre. Il s'éprit une fois d'une fille de Ponte-Sisto, jeune et qui débutait dans la profession dont elle vivait. Il l'aima sans pouvoir la féconder. Il apprit que la jeune fille recevait chez elle un jeune

PROMENADE GALANTE

amant. Il attendit longtemps sa vengeance. Un matin, il proposa à la jeune femme une promenade à San-Pietro ad Vincula et l'emmena avec lui.

D'autre part, il avait fait proposer au jeune homme une somme d'argent assez forte pour être l'amant d'une nuit d'une jeune femme mariée à un vieux baron, laquelle voulait un enfant.

Le jeune homme crut à la fable qu'on lui conta et accepta. On lui mit un masque aveugle sur le visage, parce qu'il ne devait pas regarder le visage de la dame en question. Et il arriva ainsi en même temps que son amante à San-Pietro ad Vincula.

De son côté, César avait dit à sa maîtresse qu'il voulait savoir si sa stérilité ne provenait pas de la violence de leur amour et lui demanda de se prêter devant lui à un jeu galant avec un jeune homme qu'il choisirait. Mais elle devait porter un masque aveugle pendant la tentative de fécondation. Un médecin devait être là, afin que la réussite fût certaine.

Le moment venu, les deux amants, bien parfumés, se retrouvèrent dans les bras l'un de l'autre.

Avant les quelques préludes, le médecin, metteur en scène, appareilla le couple comme le bouvier conduit le taureau à la vache. César de sa propre main tenait un creuset rempli de plomb fondu. Le médecin disposa les chairs de telle sorte que César put à son tour opérer convenablement. Les amants croyaient à des pratiques du médicastre et s'y prêtaient avec une complaisance ingénue. Soudain un crépitement de chairs brûlées, deux cris atroces...

Abattus l'un sur l'autre, la prostituée et son galant étaient unis à tout jamais.

On appela la domesticité, les paysans, les ouvriers, et tandis que César souriait, heureux, à la malheureuse qui râlait, le médecin expliquait la scène, la commentait, complétait les réflexions du populaire par des explications scientifiques aussi savoureuses qu'inattendues.

Tout Rome connut l'histoire. César fit faire aux amants de belles funérailles.

Mais arrivé au cimetière, le cortège des filles et de la plèbe qui accompagnait le cercueil vit avec épouvante qu'on retirait de la bière le corps des amoureux avec une fourche à fumier, pour le jeter dans une fosse pleine de purin, d'entrailles et d'ordures infâmes, chats en décomposition, poissons pourris, chairs envahies par la vermine. La puanteur, le spectacle étaient tels que beaucoup de femmes s'évanouirent. Nombreuses furent celles qui en restèrent malades toute leur vie.

∴

Une autre maîtresse de César, qui l'avait trahi ou qui n'avait peut-être pas voulu se plier au caprice de son seigneur, s'enfuit de Rome. César la poursuivit avec une petite troupe de soldats. Elle voulait gagner Naples, où elle se croyait, elle et sa suite, plus en sûreté qu'à Rome; mais en route ses serviteurs la prévinrent qu'ils étaient suivis. Elle se réfugia avec les siens dans un couvent qu'ils rencontrèrent, se gardant bien de révéler la qualité et le nom du poursuivant. Elle dit simplement au prieur du couvent que des bandits de grand chemin voulaient la dépouil-

ler. Les moines fermèrent donc les portes et se barricadèrent.

Mais César donna l'assaut au couvent, se promettant de châtier d'importance les insolents qui avaient osé lui résister. Quand ceux-ci apprirent enfin quel était le poursuivant, la terreur les prit, ils se virent perdus et renoncèrent à la résistance. Ils savaient la mort préférable au châtiment qu'inventerait César Borgia.

Ils édifièrent un immense bûcher avec leurs livres, les chaises, les stalles, répandirent sur le bûcher de l'huile et de la poix, et hissés sur le monceau auquel ils mirent le feu, ils s'embrassèrent tous dans une suprême étreinte. Du foyer jaillissaient les flammes. César et ses gens survinrent lorsque le bûcher commençait à flamber de toutes parts. Quelques moines avaient déjà péri asphyxiés ou brûlés ; il s'empara de ceux que la mort ne lui avait pas encore ravis et que d'atroces brûlures dévoraient.

Il feignit de croire, à les voir ainsi s'embrasser, qu'ils s'abandonnaient à des étreintes impures.

Il ordonna de préparer des pieux qu'il fit épointer. Puis, tandis que les soldats chantaient et riaient, ils empalèrent les moines à demi morts et râlants.

Quant à celle qui lui avait menti, il la fit jeter dans un grand trou creusé dans le sol. Dans cette fosse, il jeta également cent serpents de toutes tailles, mais dont la morsure ne pouvait être mortelle. Sur ces serpents sibilants, qui rampaient, se levaient, s'emmêlaient, furieux, une torche tombait parfois, jetant le désarroi et la furie parmi ces bêtes exaspérées, qui fuyaient irritées, rencontraient

le corps de la courtisane, l'enlaçaient, la mordaient aussi.

Elle mourut après de longues heures d'une épouvante atroce, parmi les couleuvres froides et gluantes. César suivait sur la figure de la malheureuse toutes les phases de cette agonie terrifiée avec joie et délectation.

⁂

Pourquoi ne citerions-nous pas également la vengeance qu'il tira d'Alessandra Paroli ? Il l'avait enfermée avec son amant dans une armoire à linge. Cette armoire était divisée en deux parties par une séparation en bois treillagé. Dans l'un des compartiments se tenait l'amant, auquel on donna comme compagnons de captivité quatre gros rats.

Ces bêtes ne pouvaient arriver jusqu'à elle avant d'avoir rongé le treillage en bois qui pouvait leur livrer passage.

Tous deux, lui et elle, avaient les poignets liés par des menottes de fer. Elle assista à ce combat : son amant, les mains liées, se défendant contre les morsures des rats affamés qui lui rongèrent bientôt le ventre. Il roula à terre, saisi au cou, au bas-ventre par les rongeurs, que la faim jetait sur lui comme sur une proie.

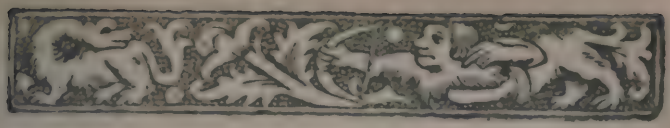
Alessandra vit l'homme s'effondrer enfin, le ventre ouvert, cisaillé de petites hachures, par où le sang ruisselait. Les bêtes s'en prirent alors à sa figure, lui dévorèrent les lèvres, pénétrant dans la bouche ; leurs dents avides rencontrant cette barrière d'autres dents, ils essayèrent de pénétrer par les joues ouvertes.

Mais d'autres rats arrivaient plus voraces, et dans la cage même d'Alessandra un rat venu elle ne savait d'où pénétra...

Elle mourut à son tour, après avoir vu mourir son amant.

∴

On voit que César ne laissait à personne le soin de le venger.



CHAPITRE X

Les bas-fonds de la Rome des Borgia. — Piazza Ritonda. — Campo di Fiore. — Le quartier de la Juiverie. — La taverne « A la Truie ». — La Vespa. — L'histoire de la Vespa. — La prostituée édifiante. — La cranste du mal français. — La Vierge sous les traits de Julie Farnèse. — Conseils de la Vespa à sa fille, future courtisane. — La Clientèle du capitaine Torre et Savella. — Les soirées des ruffianes du Ponte-Sisto. — Les « stregas » ou sorcières. — Chiromancie. — La main de la chiromancienne. — La prédiction. — Les virginités imperissables.

César aimait aller rôder le soir dans les tavernes, où il rencontrait les putains querelleuses et bavardes.

Malgré son pourpoint de brocart, son manteau brodé d'or massif et ses culottes de toile d'argent, il n'attirait guère plus l'attention que les riches marchands levantins ou génois venus là s'amuser avec des filles.

Dès la Piazza Ritonda, elles l'appelaient de pschitt ! pschitt ! soit en traversant la rue en courant, soit aux aguets à leurs fenêtres : celles-ci étaient les putains de jalousie et les putains d'empanada. On appelait putains d'empanada celles qui protégeaient leurs fenêtres de paravents en toile.

Souvent il marchait sans répondre : il ne se souciait pas plus d'elles que du temple du Panthéon, de l'aiguille de pierre qui renferme les cendres de Romulus et de Rémus, la colonne sculptée où ses pas le conduisaient. Il arrivait ainsi quelquefois jusqu'à la place Navone, où le mercredi se tenait le marché.

C'était sa distraction, souvent, de venir à ce Campo di Fiore, le centre de la ville, où les paysans ou les novices (nouveaux venus) viennent se faire voler habilement par des charlatans, arracheurs de dents, vendeurs de remèdes ou de médecines infaillibles contre le mal français.

Il arrivait ainsi à la Juiverie. Là se trouvaient la synagogue des Catalans, plus bas celle des femmes, plus loin la synagogue des Allemands, et enfin celle des Français. Il y avait aussi la synagogue des Romains et Italiens, mais ceux-ci avaient la réputation, et non pas seulement parmi les juifs, d'être les gens les plus bêtes qui fussent au monde.

César n'aimait pas beaucoup les juifs, qui ne l'aimaient pas davantage et qui le reconnaissaient vite malgré son loup. Il ne s'y aventurait donc que rarement, malgré son désir de faire bavarder ces juifs crasseux et très riches qui, du fond de leur échoppe, ramassés sur leurs jambes repliées comme une araignée au fond de son trou, guettaient les passants.

César, ce soir, voulut entrer dans la taverne « A la Truie », où venait presque tous les jours la Vespa. La Vespa était une courtisane du Ponte-Sisto, qui avait joui jadis de quelque réputation. Elle avait été parmi les courtisanes une des plus belles, mais une des plus dangereuses. Elle avait toujours professé

pour les hommes le plus violent mépris et se vantait de n'avoir jamais été aimée par quelqu'un qu'elle n'eût tué de ses caresses. « La professionnelle la plus experte », disait-on d'elle. Ses paris avaient été célèbres. Elle avait fait un jour celui de tuer, en les épuisant, trois de ses amis. Elle avait fait vœu qu'ils mourraient tous trois dans l'année, et il en fut ainsi. L'un était un juif espagnol pourtant malin comme le diable, l'autre un chanoine, majordome de César, et le troisième un camérier secret. On les avait enterrés tous trois dans la même année. Seul le camérier secret avait résisté plus longtemps, mais il mourut après une atroce agonie, dans des souffrances telles que de toutes les rues avoisinantes on l'entendit crier.

La Vespa avait vu mourir le camérier. Elle n'avait pas eu besoin des reproches qu'on lui fit de toutes parts, ni des sérénades aux casseroles battues les unes contre les autres qu'on venait faire sous ses fenêtres pour regretter son acte. Elle dut quitter la maison contre laquelle les ruffians et les putains venaient jeter des melons pourris et des courges remplies de matières fécales.

Elle s'était repentie en faisant une manière de confession publique et en déclarant un soir, devant le ban et l'arrière-ban des putains, ruffians et maquerelles, qu'elle était prête à sacrifier sa vie en expiation, et qu'elle venait de faire don par-devant recors, juristes et huissiers, ici présents, de toute sa fortune aux putains malheureuses invalides ou affligées du mal français.

Comme elle avait donné sa fortune elle était prête

à donner sa vie. Elle ne tenait pas plus à l'une qu'à l'autre.

Pourtant si on voulait conserver à sa petite fille sa mère, elle s'engageait à se contenter désormais du logement ordinaire des petites putains en signe d'humiliation. Ce logement comportait généralement une salle et une chambre. Le loyer était de dix ducats de carlins par an, qui valent sept ducats et demi d'or : payé de trois mois en trois mois comme de coutume, cela faisait par trois mois vingt-trois carlins.

Mais encore ne demandait-elle cela que dans l'intérêt de sa fille : elle avouait tenir autant à sa fille qu'à sa vie ou qu'à sa fortune. Les hommes lui avaient fait trop de mal, elle avait trop souffert d'eux et par eux, elle ne voulait rien leur devoir, et si elle se confessait ce soir comme elle faisait, c'était vers ses consœurs les petites putains qu'elle venait, elle, putain glorieuse, demander le pardon.

Habile, elle avait un mot pour les putains florentines à la gracieuse démarche, pour les putains bolonaises aux figures fines et à la voix douce, pour les putains siennoises à la taille merveilleuse et pour ses sœurs les putains romaines de beauté renommée.

On lui avait pardonné. On lui avait accordé de conserver sa fortune, mais elle avait refusé, était descendue au rang des petites putains, qui la vénéraient comme une façon de sainte, malgré ses forfaits et sa haine inextinguible des hommes, des mâles.

César l'aimait et avait vainement cherché à apprendre pourquoi elle en était venue à détester aussi cordialement ses contemporains.

César aimait la Vespa et la Vespa aimait César, parce qu'elle le jugeait criminel et dépravé, non pas tant par inclination que par écœurement de tous et de tout. Si la Vespa se trompait, elle ne se trompait pas entièrement, le fond du caractère de César étant un mépris inassouvi de « Dieu, de la famille et de tous êtres humains ». Il aimait les chiens plus que les gens, disait-il, et les préférait hargneux, menaçants. D'amis, il n'en avait plus eu depuis le temps où il étudiait à Pise, où il avait perdu son premier et dernier ami. C'est là qu'était venue le surprendre la nouvelle de la mutation du cardinal Rodrigue Borgia, son père, en pape Alexandre VI. Il avait alors, sur l'ordre d'Alexandre, interrompu ses études et abandonné son ami, qu'il n'avait plus revu.

Depuis, il n'avait rencontré, par le monde, que des courtisans et, parmi les siens, que des débauchés ou des imbéciles.

Dans la taverne où entra César, la Vespa était assise, le coude sur la table; devant elle, un pichet d'étain et deux gobelets d'argent, un pour elle et un pour sa fille, assise près d'elle sur le même banc de bois sculpté.

Comme beaucoup de gens à cette époque, elle portait toujours avec elle les deux gobelets dans lesquels elle devait boire, car elle disait redouter comme une calamité le mal français.

Depuis qu'elle avait renoncé aux vanités de son monde, elle s'était rejetée dans la vie médiocre par dégoût des hommes; la Vespa disait préférer la médiocrité qu'elle avait choisie délibérément au luxe de jadis. Elle vivait parmi les humbles, les aidant,

aimant les révoltés à son image, les écœurés, hommes et femmes. C'est ainsi qu'elle aimait César.

On disait d'elle, sans ironie, que c'était une sainte putain.

Tout l'argent qu'elle retirait de ses coucheries, elle le consacrait à de bonnes œuvres ou même à des œuvres pieuses. Tel autel de la Vierge était couvert d'un surtout en tissu de soie, brodé de dentelles que quelques nuits avaient payé. Pour telles caresses qu'exigeaient ses amis d'aventure, la Vespa demandait un vase ou un chandelier d'argent pour telle ou telle église.

Elle faisait tout cela avec une inconscience tranquille et une impudeur édifiante. Aussi César avait-il pu lui conseiller d'acheter toutes les dentelles, tous les chandeliers, tous les vases à fleurs qui pareraient l'autel de la chapelle de Saint-Ange, où l'on projetait de mettre le portrait d'une Vierge parmi un envol d'anges ailés, portrait qui n'était autre que Julie Farnèse, la maîtresse officielle du pape Alexandre VI. Les grands de l'époque signalaient la présence de Julie Farnèse à la « noce de Lucrèce » par cette mention discrète parmi l'énumération des convives : « La belle Julie Farnèse, la concubine du pape. »

César souriait à cette évocation : dans la chapelle érigée par une courtisane à la Vierge, la Vierge était représentée sous les traits d'une autre courtisane et l'autel paré d'objets offerts par une troisième courtisane. Quelle chapelle eût mieux convenu aux courtisanes romaines que cette chapelle consacrée par elles ?

⁂

— Par ma vie! bois deux doigts de ce vin de Grenache, petite. Cela t'ouvrira les yeux, dit la Vespa à sa fille.

— Corps de moi! dit-elle à César, si je n'avais ma fille, je crois que j'en finirais tout de suite avec cette saloperie d'existence.

Mais la Vespa s'interrompait. Tandis que sa fille jouait avec la grosse chaîne d'or que César portait au cou, un capitaine de gens d'armes faisait des signes d'appel à l'enfant, qui ne voulait pas comprendre. La Vespa s'en aperçut et bondit :

— Chef de sbires d'arrosage, va donc maquereller ailleurs. Ruffian! Glu à putains!

L'homme se rebiffait. Des femmes criaient, défendaient la Vespa. L'homme avait pris la Vespa par son collier et tira à lui si violemment que la chaîne se rompit.

César se dressa, menaçant.

— Tais-toi, caboche pleine d'eau, ou je te crève! lui dit le capitaine, qui fut bientôt à terre. Dédaigneux, César lui laissait son poignard dans la poitrine.

— Mène ça au baquet à tripes, dit la Vespa, pâle, la gorge éraflée.

— Sers-nous à manger, révérendissime, dit ironiquement César à l'hôtelier. Il n'y a rien comme ça pour vous mettre en appétit. Assieds-toi près de ta mère, gentille mignonne.

Tandis qu'un valet emportait le cadavre, quelqu'un

retira le poignard et reconnut sur la poignée le chiffre des Borgia. On se passa le poignard à travers les tables : personne ne songeait que l'homme masqué qui dînait avec la Vespa pouvait être César Borgia en personne.

L'hôtelier énumérait ce qu'il pouvait donner à manger : des andouillettes assaisonnées de coriandre, de la capilotade, de la porqueta, des aubergines, des poires.

— Tu t'entends mieux à recevoir des bafoques qu'à servir de bons mets, plein de tripes ; écoute-moi, je ferai le menu. Garde pour tes porcs tes boudins, tes boulettes de hachis et tes aubergines aux piments. Donne-nous du melon avec de la malvoisie de Candie, de la truite aux câpres d'Égypte. As-tu de bonnes perdrix pas trop fraîches ou un faisan? prépare-les-nous à la sauce de noix pilées. Et un poulet aussi tendre que cette enfant, bien assaisonné de coriandre et de piments. Et sers-nous tout ce que tu as de meilleur comme vins. N'oublie pas, avec le poulet, la moelle de bœuf, sans la mêler de cervelle, si tu tiens à ta peau.

L'hôtelier s'éloigna, fier d'avoir à servir un tel repas.

La taverne était pleine de filles. Toutes les putains du Belvédère, toute la clientèle du capitaine de Torre Savella, à qui les filles devaient payer un fort tribut pour pouvoir exercer sans danger leur profession, étaient venues là, ce soir de fête, parées comme des châsses avec leurs robes, coiffes, ceintures, mules et colliers des grands jours. Parmi elles, on en voyait d'autres qui affectaient de venir là sans façon et qui

dissimulaient leur fortune pour ne pas tenter le couteau de quelque ruffian : elles portaient aux pieds des pantoufles en soie ou en velours usé, comme si elles descendaient droit de chez elles dans le voisinage, alors qu'elles avaient été portées jusqu'à la Plazza Ritonda, d'où elles venaient ensuite à pied.

Quelques-unes feignaient d'être pauvres pour ne pas exciter de convoitises, d'autres simulaient un certain luxe pour ne pas provoquer de pitié. Celles-ci, qui affichaient tous leurs bijoux, nourrissaient leurs chambrières de figues sèches, de noix piqués de vers avec un plat de bouillie de fèves ou une écuelle de pois chiches.

Après le repas, la nuit venue, les femmes demandaient aux hommes de donner un coup de pied au cul de l'hôtelier, ils restaient tous entre eux à bavarder familièrement comme dans une maison amie.

Ce n'était pas encore l'heure où arrivaient les sorcières qui, elles, survenaient au mitan de la nuit. On buvait du vin de Grenache ou de la malvoisie de Candie et on mangeait des dattes, des confitures, des amandes douces, des raisins et des pâtisseries.

La Vespa, ce soir, parlait d'abondance. L'insulte qu'elle avait subie provoquait sa verve. Elle maudissait, ce soir, les hommes et exhortait sa fille à partager sa haine. Elle soutenait qu'il n'y a qu'une putain qui pût, vraiment, n'aimer pas les hommes. Elle préparait sa fille à les juger, à les mépriser, à les haïr. Elle donnait des conseils ingénieux et déconcertants à cette enfant, qu'elle dressait au métier de courtisane.

César l'écoutait, s'amusait de l'entendre. Il savait

qu'elle ne l'aimait que maternellement, comme un fils qu'elle aurait souhaité et de qui elle eût été fière.

Elle rêvait de rendre sa fille digne de César, comme César rêvait aussi de rendre Lucrèce digne de lui. Aussi n'épargnait-elle pas à sa fille les conseils, les admonestations affectueuses ; lorsqu'elle parlait des putains, elle se citait quelquefois comme exemple, tantôt comme modèle à suivre, tantôt comme modèle à éviter, rendant plus vivantes ses admonestations.

Lorsqu'elle catéchisait sa fille, elle ne se gênait point de César, qui complétait parfois ses instructions.

Elle disait ce soir à l'enfant et elle parlait pour tout le monde :

« Aujourd'hui, le nombre des putains est si grand que celle qui ne fait pas de miracle en l'art de savoir se conduire ne peut réussir. Il ne suffit pas d'être un friand morceau, d'avoir de beaux yeux, de blondes tresses : l'adresse ou la chance, seules, tirent d'affaire. Si tu m'écoutes bien, je te jure par les patenôtres que je mâchonne toute la journée, je te jure qu'avant peu je te mets en perce. Je suis certaine de te voir monter plus haut que n'importe quelle favorite du pape.

« Écoute-moi bien comme le marmot écoute le maître d'école ou comme les fidèles écoutent le prêche. Dis-toi d'abord ceci et médite-le : Si les putains avaient autant de qualités qu'elles ont de vices, les gens à qui tant de trahisons de part et d'autre ont fini par ouvrir les yeux, après les avoir

supportées six ou sept ans peut-être, les enverraient à la potence et trouveraient plus de plaisir à les voir tirer la langue qu'ils n'ont eu de plaisir à se voir dépouillés par elles.

« S'il y en a tant qui meurent de faim, et de lèpre et de chancres, sans parler du mal français, c'est encore qu'elles n'ont jamais eu, une heure, en tête le souci de leurs affaires.

— Comprends bien, dit César, et fiche-toi bien dans la tête ces épîtres et ces évangiles. Le métier de putain n'est pas un métier de sotte, et ta mère, qui le sait bien, ne se dépêche pas en ce qui te concerne, elle sait bien pourquoi.

— Oui certes, dit la mère, corps de moi, il faut savoir autre chose que relever ses jupes et dire : *ça, j'y suis,* à moins qu'on ne veuille faire banqueroute le jour même où l'on ouvre boutique. Pour en venir à la moelle, beaucoup voudront être les premiers servis, dès qu'ils te sauront entamée. Moi, je ressemblerai à un confesseur qui réconcilie une foule, tant j'aurai de « pschitt ! » « pschitt ! » dans les oreilles que me feront les entremetteurs. Tu seras toujours retenue d'avance par une douzaine, si bien qu'il faudrait que chaque semaine soit aussi longue qu'un mois si nous donnions un jour à chaque client qui se présente. Me vois-tu en train de répondre au valet qui viendra te demander pour son maître ?

« Je l'insulterai, je le traiterai de saligaud, de viande à chiens, je dirai que tu n'as consenti encore qu'une seule fois, et encore qu'on t'a prise par force ; je dirai au valet que son barbon de maître a beau avoir de l'argent, qu'il n'en a pas encore assez pour se

payer de belles fleurs comme toi. Toi, à ce moment, tu traverseras en courant la maison, les cheveux dénoués sur ton épaule, pour que le valet en soit ébloui.

— Oui, dit César, les valets sont aux maîtres, souvent, ce que la maquerelle est à la putain, ils ont le sens de l'affaire l'un et l'autre mieux que personne.

— Oui, certes, tu ne saurais croire combien de benêts se passionnent rien que pour entendre les chambrières vanter leurs patronnes, ou les valets vanter les belles filles.

« La première fois où tu rencontreras celui auquel tu es destinée, force-toi à rougir par quelque moyen que ce soit. La Perugina, qui ne savait plus rougir et qui savait combien cela est précieux, faisait effort pour pisser ou autre chose, et comme elle ne réussissait pas, le rouge lui montait au visage. Le rouge que la pudeur met aux joues des femmes est plus tentant pour le vice que n'importe quel fard.

« Celui qui veut de toi commencera à te dire : *J'ai toujours rêvé de rencontrer un jour une femme comme vous :* ou bien : *Il me semble que je vous connaisse depuis dix ans, tellement je vous aime ;* ou bien : *Votre mère a bien raison de vous adorer ; les autres fabriquent des filles, elle, des anges.* Réponds par des soupirs, prends des airs qui semblent dire : *Comme il parle bien !* ou encore : *Comme il m'aime !* et songe pendant ce temps qu'il faut qu'il t'achète ceci ou cela, ou autre chose.

« Dès ce moment, feins de le regarder toujours à la dérobée, comme si tu n'osais même pas l'admirer tel-

lement tu l'aimes. Il commencera à croire que tu es malade de lui et il le croira d'autant plus que tes regards, en le persécutant, l'en persuaderont. Il t'emmènera alors dans quelque coin où, parmi les choses gracieuses, il t'entraînera à quelques folâtreries auxquelles il faut que tu tâches de répondre, et sans que pourtant cela sente trop le bordel. S'il te plaît de rire, ne va pas élever putanesquement la voix, ris de telle sorte qu'aucun de tes traits ne t'enlaidisse. Ne jure ni par les dieux ni par les saints, et laisse-toi arracher plutôt une dent qu'un vilain mot. Toute fille qui fait chaque jour nouvelles épousailles doit s'habiller plutôt d'agrements que de velours.

— D'autant plus, interrompit César en plaisantant, que généralement ce ne sont pas tes vêtements qui te pareront dans le lit.

Toute la compagnie riait.

— A table, tiens-toi bien ; il faut que tu saches te tenir aussi bien à table qu'au lit. Ne remplis jamais, ici et là, ton verre jusqu'au bord, dépasses-en à peine la moitié et ne bois jamais tout. Ne mâche pas en ruminant fastidieusement et salaudement, garde-toi de t'attirer le renom de goulue et de soularde.

« Si quelqu'un t'offre d'un mets à table, accepte-le avec une reverence, tout en jetant un coup d'œil à ton amant avec un geste qui lui demande la permission sans la lui demander.

— Donne-lui surtout des conseils pour la nuit, c'est là ce qui importe davantage pour les hommes, dit César.

— Oui, dit la Vespa, garde-toi d'arriver dans la chambre avec precipitation, tellement l'envie de pis-

ser te démange, et lorsque tu pisseras, garde-toi d'être aperçue ou entendue pisser. Que l'urine ne tombe pas avec le bruit que fait le lait quand on trait la vache.

La Vespa continuait ainsi, à la grande joie de ses amies qui l'écoutaient sans trop savoir si elle était sincère ou si elle plaisantait.

Celles-ci se penchaient sur un échiquier, celles-là sur un damier. Elles portaient des robes couvertes de broderies ou ornées de passementeries qui mettaient en relief les velours et les satins. D'autres riaient, parlaient de courses de taureaux, de jeux de quintaine, de joutes à la bague. De grosses Lombardes au visage plâtré de fards riaient fort en retournant les dés. D'autres jetaient des cartes avec rage. D'autres enfin, plus sérieuses, s'éventaient en écoutant la Vespa, ou s'encourageaient à avoir confiance dans l'avenir : elle citait l'exemple d'une courtisane, fille du bas peuple, aujourd'hui haute dame romaine.

La Vespa, les coudes appuyés sur un coussin en velours tanné, festonné d'or, que l'hôtelier avait coutume de lui apporter pour qu'elle ne blessât point ses coudes anguleux et nus, dit à sa fille :

— Belle affaire ! elles crèvent d'envie à voir une putain arriver à la fortune, mais elles ne regardent pas ce qu'elles ont dû souffrir ou supporter avant d'y parvenir. Pourvu qu'elles paient leur loyer, leur impôt au capitaine de Torre Savella, pourvu qu'elles portent en évidence de beaux suçons que leur fait le mari ou la chambrière pour exciter les autres, elles croient avoir fait des merveilles et éblouir tout le monde.

« Regarde-les, alignées le long des tables avec leurs

suçons étalés, leurs lèvres rouges, leurs dents d'argent ou d'ivoire, elles jouent tranquillement et ne s'inquiètent guère de leur fortune. Elles ont la figure vernissée comme un masque de Modène et croient qu'ainsi tous les hommes tomberont amoureux d'elles et leur offriront leurs braguettes. Tas de gobe-lasagnes! Ah! enfin! voilà les stregas! »

Les stregas ou sorcières entraient. Elles vivaient de la crédulité des courtisanes. La Vespa disait que c'étaient les maquerelles qui les avaient inventées : à elles deux elles se partageaient le gain des courtisanes.

Depuis que les stregas étaient entrées, on ne parlait plus que stryges, fantômes, démons, esprits, sibylles, harpies, diableries. Elles parcouraient les tables avec leurs herbes séchées, leurs poussières d'os, des yeux de chat-huant, des dents de mort, des nombrils d'enfants, des peaux de serpents et des « croûtes de mal français ».

Parmi tous ces débris, les doigts crochus des stregas se promenaient, et les femmes attendaient anxieuses que la sorcière prononçât les phrases ambiguës.

Les putains accueillaient les prédictions avec des rires ou des éclats de colère. Quelques courtisanes désignaient de l'éventail une strega qui ne vendait que des aphrodisiaques à base de coriandre verte, de poussières d'ongles.

Un valet au justaucorps de satin et aux chausses bordées de cuivre servait de changeur et surveillait les agissements de ces vieilles rusées. Plus d'une fois, des disputes, des bagarres éclataient, parce que ces sorcières avaient essayé de voler quelque cliente.

César avait arrêté la plus habile strega et lui dannait sa main. La vieille regarda attentivement les lignes et avant d'avoir dit un mot se retirait effarée, cherchant à fuir, mais César la maintenait par le bras :

— Assieds-toi, si tu ne veux pas que je te lave la figure avec tes tripes, vieille maquerelle.

La sorcière obéit, tremblante. Elle découvrit la qualité de son interlocuteur, lui prédit qu'il allait sous peu partir pour la France, d'où il reviendrait avec le roi des Français; elle lui assura une très brillante fortune, mais elle n'osa plus continuer sa révélation, tellement ce qu'elle lisait dans les lignes de la main l'effrayait. César lui ordonna de parler. Elle s'y refusa et voulut fuir. César, furieux, dut lui courir après et la traîner à sa table. Sitôt assise, et à peine elle regarda la main de César qu'elle voulut fuir encore une fois; César rattrapa l'écharpe crasseuse dont elle couvrait sa tête, puis comme elle se débattait, la main appuyée à la table, César fixa, colère, la main de la sorcière à la table d'un coup de poignard. Elle hurla un cri d'effroi plus que de douleur, n'osant remuer cette main clouée dont elle ne pouvait détacher les yeux.

— Il y a dix ducats d'or pour toi si tu parles, ancienne de chancres. Si tu ne parles pas, ce n'est plus ta main, c'est ta gorge que je cloue sur la table.

Ce disant, César fit mine de se saisir d'elle et d'exécuter sa promesse.

Alors la vieille parla.

Il devait être empoisonné, mais il en réchapperait avec des soins. Il devait éviter cette mort-là et mourrait plus tard d'un coup de javelot.

— C'est tout? répliqua simplement César. C'est cela qui t'effrayait? Prends ces dix ducats d'or que je t'ai promis et dix autres pour t'acheter des remèdes et des gants pour ta blessure.

Toutes les stregas, pour la plupart juives mauresques, bohémiennes et grecques, s'étaient enfuies. Les joueurs de flûtes de cyprès s'étaient tus.

Quelques femmes qui n'avaient rien vu et ne s'étaient pas inquiétées du cri de la strega, continuaient à voix haute leurs conversations.

L'une disait :

— ...Comme si j'étais sainte Nafissa, qui permettait à tout le monde de la chevaucher par charité...

Une autre :

— J'ai remplacé mes dents d'argent par des dents en os de cerf. Je puis les garder en mangeant.

Une autre :

— Avec de l'alun et de la noix de galle, elle me l'a rendu semblable à une bourse serrée avec des cordons.

— Quoi? demandait quelqu'un.

Tous éclataient de rire.

Une autre disait :

— Je sais un livre de recettes pour la toilette. On y lit comme on fait les épilatoires avec la térébenthine, la poix de Grèce, la chaux et la cire vierge.

— Est-ce qu'on y lisait aussi quand vous devez prendre la décoction de bois? questionna quelqu'un.

La décoction du bois des Indes orientales ou bois de gayac passait pour guérir le mal français. Les putains riaient.

Une autre demanda qui savait préparer les vessies au sang de pigeon ou au sang de lapin pour duper

les riches amateurs de virginités. Une jeune Lombarde, fraîche et rose, qui mangeait des cormes, se vanta d'avoir perdu la sienne deux cent trente-trois fois. « En une seule journée, disait-elle, j'ai dû servir deux virginités. » Deux riches marchands génois l'avaient vue et l'avaient demandée à sa ruffiane, qui leur donna rendez-vous séparement ; elle la leur confia à tous deux successivement. Quand ils se rejoignirent, la nuit venue, ils contèrent tous deux l'histoire à leurs amis, qui en firent des gorges chaudes.

Il en résulta pour la coquine deux mois de lit, non pas d'avoir trop ri, mais d'avoir rencontré, au coin de l'église San Salvador, un des deux Génois qui lui enfonça un poignard dans le ventre.

César sortit doucement en songeant mélancoliquement aux prédictions de la sorcière.

CHAPITRE XI

Madonna Adriana Orsini, la ruffiane du Vatican. — Lettre de Boccaccio, évêque de Modène, au duc Hercule de Ferrare. — Relâchement des mœurs conventuelles. — Rendez-vous d'amoureux dans les églises. — Sacristain messager d'amour. — La Fête au château d'Ostie. — Le cortège de Lucrèce Borgia. — Le jeu des chandelles. — Le collier de Julie Farnèse. — Princesses pontificales.

Lucrèce s'apprêtait à quitter Rome. Elle emmenait avec elle, outre Julie Farnèse et monna Vannozza, sa gouvernante, Adrienne, qui avait vécu en liaison étroite avec Alexandre VI du temps qu'il était le cardinal Rodriguez. Elle avait été pour lui non seulement une parente, mais la confidente de ses faiblesses ; elle servit ses intrigues et se prêta à tous les desseins du pape. On l'appelait, à Rome, la ruffiane du Vatican, c'est-à-dire la procureuse, l'entremetteuse.

Madonna Adriana Ursina avait élevé Lucrèce dans le palais Orsini, situé sur le Monte Giodarno. On l'a contesté, mais une lettre que l'ambassadeur de Ferrare auprès de la cour de Rome, Bocaccio, évêque de Modène, écrivit au duc Hercule en fait foi.

On a reproché à Alexandre de n'avoir pas voulu confier sa fille aux couvents de nonnes, mais on ne

peut guère le désapprouver si l'on connaît la licence qui régnait dans ces couvents. Les camériers du pape et des cardinaux y avaient leurs grandes et petites entrées aux vu et su de tout le monde, et des orgies s'y déroulaient qui ne le cédaient en rien à celles célébrées chez les plus notoires courtisanes.

Ce relâchement des mœurs conventuelles était tellement connu que l'on était les couvents que l'on croyait propres à sauvegarder l'enfance des jeunes filles romaines. Les nonnes passaient, en effet, pour être des initiatrices singulières : des enfants mouraient chez elles, que n'avaient épuisées ni leurs études, ni leur ferveur religieuse, mais des intimités redoutables.

Trois couvents étaient réputés sérieux : celui de San Silvestro in Capite, où les Colonna firent élever plusieurs de leurs filles, ou Santa Maria Nuove et San Sesto, où fut élevée Lucrèce et où elle devait plus tard trouver un refuge, après la tentative de meurtre sur Jean Sforza, son mari. Du reste, il ne faut pas exagérer l'importance que la religion avait à cette époque. Hommes et femmes entraient au couvent parce qu'ils trouvaient là un milieu convenable où ils pouvaient vivre en commun. Dès lors, les faiblesses humaines ne pouvaient être exclues de ces couvents. La religion n'était qu'une forme de l'éducation et n'avait guère de valeur morale.

Les églises Santo-Agostino, La Pace, San-Salvatori étaient communément un lieu de rendez-vous pour les amoureux qui s'y retrouvaient, cherchaient dans les bancs ou parfois même sous les vases de fleurs des autels leur correspondance.

Le sacristain favorisait ces rencontres, faisait le guet et considérait cet élément de recettes comme le plus important de ses émoluments.

A l'occasion de son départ, Lucrèce fit envoyer des fleurs à toutes les églises de Rome. Les chanoines firent brûler des cierges pour appeler la bénédiction du Ciel sur les voyageurs. Au Vatican, Alexandre VI résolut de donner une grande fête ; il songea d'abord à la célébrer chez Vannozza. Alexandre VI voulait surtout, par cette démonstration, publier la concorde qui régnait chez les Borgia.

C'est le château d'Ostie que l'on choisit pour cette célébration.

César imposa à Vannozza de quitter le deuil de François. Dans l'affairement du départ et parmi la préoccupation des événements qui s'étaient précipités, tous oubliaient le cadavre gonflé d'eau, aux yeux rongés, aux chairs entamées, sanguinolent et verdâtre, que l'on avait retiré du Tibre : celui du duc de Gandie. On l'avait enterré mystérieusement, comme on eût fait pour un pestiféré ou un excommunié.

On partit donc pour Ostie en grande pompe. La foule était accourue assister au défilé du cortège. Venaient en tête trois cents cavaliers, que suivaient les litières aux rideaux fermés. Deux cents cavaliers arrivaient ensuite.

Après eux venaient des mules chargées de vêtements, de provisions, de vins rares, de vaisselle précieuse, et de nombreux chariots. Cinq cents fantassins fermaient la marche.

Dans les litières fermées avaient pris place les amis intimes des Borgia, quelques cardinaux amis et

dévoués, tels que Giorgonte et Peruggia, créatures d'Alexandre VI. S'étaient joints à eux quelques courtisans, spectateurs habituels de ces fêtes et de ces débauches papales. Parmi les femmes, on remarquait Lucrece, Vannozza, Julie Farnèse et quelques nobles dames romaines fort jolies et de très renommées courtisanes.

Il y eut le lendemain de leur arrivée un banquet. On avait dressé la table dans la grande salle du château d'Ostie, toute tendue de tapisseries d'Arras. Aux murs étaient appendus les tableaux licencieux du Pinturichio, qui les avait d'ailleurs accompagnés à Ostie.

Sous les fenêtres, des joueurs de flûte, de luth, de harpe, de rebec ou de viole se firent entendre pendant tout le repas.

Lorsque le dîner prit fin, les convives, excités par les mets épicés, assaisonnés de coriandre, les vins de Capri, le vieux Falerne, le Lacryma-Christi, le Moscatello d'Asti, s'abandonnaient à des propos lestes. Les yeux brillaient.

Les vins de Sicile et de Grèce, les clairs vins de France ajoutèrent à l'ivresse des convives. L'heure était voluptueuse. Sous les tables, les jambes des pages, des cardinaux, des femmes s'enlaçaient.

César, metteur en scène ordinaire, sur un geste d'Alexandre fit éteindre les lumières. On allait jouer au *jeu des chandelles*.

Tandis qu'on éteignait les lumières, les convives s'enlaçaient librement, se baisaient à pleine bouche. Les hommes buvaient dans la bouche des femmes, coupe offerte, les vins précieux. Les mains allégeaient

les chairs des satins ou des velours qui les vêtaient. Les doigts fébriles dénouaient les chevelures qu'ils répandaient sur les épaules et les seins nus. Les corps glissaient sur les tapis, s'enlaçaient, lorsque le jeu commença.

Il était défendu de parler.

Il s'agissai de tenir à la bouche une chandelle allumée et de la maintenir allumée malgré les efforts que tous faisaient pour l'éteindre. Et l'on devait marcher « à quatre pattes ». Les corps souples des femmes ondulaient sous leurs costumes de satin et de velours. Les lumières révélaient par éclats les blancheurs des chairs. Puis quelques courtisanes remplacèrent dans leurs bouches les chandelles par des sucreries, que les hommes essayaient de leur prendre à la bouche même. Bientôt, toutes lumières éteintes, on poursuivit le jeu dans l'obscurité : il arriva que les étreintes se nouèrent dans la nuit complice.

César, parmi les corps emmêlés, avait enlevé à Julie Farnèse son collier, le seul signe auquel on pouvait la reconnaître, mais il n'avait pas abandonné le corps de Lucrèce qu'il enserrait étroitement. Il mit le collier au cou de Lucrèce et provoquant un remous dans la mêlée des corps enlacés souleva dans son étreinte le corps voluptueux de Julie que maintenait Alexandre.

Après une courte surprise, Alexandre retrouvait Julie Farnèse qu'il reconnut à son collier.

Bien des couples s'étaient apaisés. Alexandre lui-même, las, s'abandonnait, lorsqu'une lumière s'agita près de lui, éclairant le pape, les courtisanes et les jeunes pages qui gisaient là, assouvis et à demi nus,

parmi les satins, les velours, les chevelures éployées et les chairs sur lesquelles retombaient les têtes alourdies.

Meurtri, Alexandre contempla la maîtresse voluptueuse à qui il devait son heureuse lassitude et qui, là, près de lui, les yeux clos, épuisée, dormait. Il tressaillit, mais déjà la lumière s'était éteinte...

Alexandre n'eut pas le désir de fuir, ni d'éloigner le corps de la jeune femme. De son bras alourdi, il ramena contre lui la tête de celle qu'il avait cru être Julie Farnèse.

Ses lèvres se penchèrent sur le visage de la dormeuse, s'alentirent parmi les boucles soyeuses et parfumées de sa chevelure, sur ses lèvres épuisées, sur ses épaules.

Parmi les senteurs aphrodisiaques qui s'exhalaient éparses, Alexandre VI oubliant Julie Farnèse pour Lucrèce Borgia.

CHAPITRE XII

La puissance de César. — Le tarif des indulgences et le tarif des cardinaux. — L'empoisonnement de l'archevêque Floride. — César se démet de ses fonctions ecclésiastiques.

Depuis que la fête donnée par Vanozza dans son vignoble de San-Pietro in Vincula, en l'honneur de François, duc de Gandie, qui venait d'être fait par son père duc de Bénévent, comte de Terracine et Ponte-Curvo, et en l'honneur aussi de César, qui avait été choisi comme légat apostolique pour couronner Frédéric, roi de Naples ; depuis cette fête que le pape avait voulu être une fête de réconciliation entre les deux frères et qui se termina si tragiquement, le pape ne s'était donné aucun divertissement, et la partie de chasse à la forteresse d'Ostie fermait le deuil de François, qu'Alexandre avait porté avec ostentation.

Les historiens sont unanimes à reconnaître la douleur que ressentit le pape à la mort de son fils aîné. Depuis le mercredi jusqu'au samedi, il ne prit aucune nourriture. Il refusa même les aliments que lui apportait sa confidente et sa complice de toutes les heures, Adrienne. Ce n'était donc pas seulement par peur d'être empoisonné par son fils César.

Lorsqu'on lui ramena le corps de François percé de neuf coups de couteau, dont « le principal était dans la gorge », et qui avait encore tous ses vêtements, son manteau, ses gants à sa ceinture « et même son argent de poche », Alexandre le fit porter à l'église Notre-Dame du Peuple. Le peuple, qui n'en voulait à François que d'être le fils des Borgia, lui fit un cortège imposant. Alexandre avait voulu les funérailles les plus somptueuses qu'on ait jamais vues.

Le pape était tombé dans une telle prostration qu'on craignit pour sa vie. Il avoua qu'il voulait se laisser mourir de faim. C'est alors que César, en personne, tenta de convertir le pape à d'autres idées. De cet entretien il était résulté que César obtint sur Alexandre « une toute-puissance » qui le consacra le véritable maître de Rome.

Son voyage à Naples pour le couronnement du roi fut une façon de triomphe.

Dès le retour de César à Rome, les meurtres et les assassinats recommencèrent. Celui qui fit le plus de bruit fut celui de Mgr Floride, archevêque de Cosence. Cet assassinat ne fut pas seulement remarqué comme un acte isolé, mais comme un moyen politique des Borgia. Alexandre faisait argent de tout. Les « dispenses », « les indulgences », les brefs se vendaient couramment.

Les tarifs étaient aussi connus que le *Tarif des courtisanes*, et comme les putains de Rome payaient un impôt au pape par l'intermédiaire du capitaine de Torre Savella, on peut supposer que les deux tarifs avaient la même origine et avaient pu être élaborés au Vatican.

On se souvient du distique que plusieurs payèrent de leur vie parce qu'ils furent soupçonnés d'en être les auteurs :

Vendit Alexander claves, altaria, Christum :
Vendere jure potest, emerat ille prius.
Alexandre vendit les clefs, les autels, le Christ :
Il peut les vendre, les ayant lui-même achetés.

César fit emprisonner l'archevêque Floride, que l'on accusa d'avoir envoyé « cent onze mille brefs tous faux » qui accordaient des grâces « extraordinaires » et même qui ne pouvaient pas être accordées, alors que lui seul, César, à l'instigation d'Alexandre, les avait vendues. Parmi ces dispenses, une qui concernait le Portugal avait fait scandale : c'est celle qui motivait l'arrestation de l'archevêque Floride.

On voulut contraindre celui-ci à avouer. Il refusa. On lui permit alors de recevoir en prison don Jean Marades, camérier secret du pape, et quelques amis qui venaient le distraire en galante compagnie et jouer avec lui aux dés, aux dames, au trictrac et aux échecs. Sous l'influence des vins chaleureux et des caresses des courtisanes, le malheureux évêque, perfidement conseillé, avoua une faute qu'il n'avait pas commise. On le dépouilla de tous ses biens, qui étaient considérables, et que le pape confisqua au profit de César.

Mais comme on ne pouvait le faire assassiner sans soulever à Rome un trop grand scandale, on tenta de l'empoisonner. Or l'archevêque, qui se méfiait, exigeait que le geôlier qui lui apportait ses aliments partageât ses repas avec lui.

On commença par enduire la pièce où on le ren-

fermait d'un poison violent qui devait l'asphyxier. L'archevêque persista à ne pas mourir. On recouvrit un couteau à fruits, sur une face, d'un poison foudroyant. Ce couteau, en coupant une poire, devait empoisonner une moitié de fruit. Ce projet ne réussit encore pas. On mit dans son mouchoir une poudre qui devait le rendre aveugle, de façon à permettre qu'on l'obligeât à absorber la nourriture « préparée *ad hoc* ». L'archevêque déjoua encore ce projet. De guerre lasse, et parce que sa fortune était déjà distribuée, on se résigna à le laisser mourir de faim et de soif.

Chaque cardinal dont les Borgia convoitaient la fortune était accusé de quelque forfait imaginaire et dépouillé de ses biens avant d'être envoyé en prison, où il mourait discrètement. Parfois, on conviait la victime à une fête. Pendant que le cardinal absorbait avec la plus grande confiance le poison et agonisait, le pape envoyait des hommes de confiance s'assurer des trésors que le cardinal avait chez lui et les emportait, non sans terroriser les serviteurs stupéfaits.

C'est ainsi que sera dépouillé le cardinal de Turin. L'envoyé chargé d'emporter les objets précieux et l'argent que le cardinal de Turin avait chez lui fut le cardinal de Capoue. Or, peu de temps après, celui-ci, qui avait reçu le prix de sa vilenie, subit le même sort.

Leur fortune assurée, Alexandre songea à l'ambition des siens.

César commença par se démettre de ses fonctions ecclésiastiques, afin de pouvoir se marier, et partit pour la France, afin de « consolider les liens qui unissaient au roi de France l'Église et le pape ».

CHAPITRE XIII

César Borgia en France. — Faste du duc de Valentinois. — Lucrèce gouvernante perpétuelle de Spoléte. — Catherine Sforza vaincue traverse Rome chargée de chaînes d'or. — Empoisonnement du neveu de César Borgia. — Amours tragiques de César et de la femme de don Carvigliou. — Le Valentinois donne à la mère du cardinal Orsini le cœur de son fils entre deux mille ducats. — La corbeille de perles. — Les courtisanes dorées. — Strangulation d'Alphonse d'Aragon, nouveau mari de Lucrèce. — Décapitation de l'oncle d'Alphonse. — Rapt de la fille d'Elisabeth de Gonzague d'Urbin.

César arriva en France. Il y fut reçu en grande pompe. On vanta à la cour du « Roy très chrétien » le faste de César, qui était venu avec une suite éblouissante aux pourpoints semés de pierreries et aux manteaux bordés de lames d'or. Les chevaux eux-mêmes étaient ferrés d'or. Cela produisit une forte impression. Un historien écrivit à ce sujet qu'il « n'était jamais tombé dans la pensée des hommes de faire fouler aux pieds des chevaux cet or dont on honore les têtes des Rois ».

∴

Tandis que César était en France, comblé d'honneurs et fait duc de Valentinois, Lucrèce, de son côté,

n'avait pas été oubliée par le pape, qui l'avait faite gouvernante perpétuelle de Spolète. Don Joseph d'Aragon, son second mari, l'avait abandonnée. Elle gagna donc son gouvernement avec une pompe et un apparat inconnus jusqu'alors. Dans son cortège figuraient un grand nombre de chariots où étaient ses meubles couverts de riches et somptueux tapis. Lucrèce était à cheval.

Mais un mulet portait un lit « tendu, où il ne manquait rien : avec des matelas, une couverte cramoisie toute couverte de fleurs, deux oreillers et un beau ciel de lit que les hommes devaient soutenir lorsque ladite dame voudrait aller mieux à son aise, étant lasse d'être à cheval ». Un autre mulet portait une selle aussi confortable qu'une « chaire ». Deux cents chevaux suivaient, montés par des courtisans, prélats et dames romaines. Venaient également de beaux pages fardés, aux cheveux ondulés, les favoris de Lucrèce, les doigts lourds de bagues, les bras cerclés de bracelets, avec d'éblouissants colliers. Les accompagnaient des courtisanes de marque destinées à égayer les réunions et fêtes.

∴

César et Lucrèce méritèrent que désormais on ne pût parler de pompe sans que le *faste borgien* s'imposât à l'imagination.

César, à son retour de France, guerroya en Italie, éprouvant tour à tour des succès et des revers : vainqueur à Imola et tenu en respect à Forli, où Catherine Sforza lutta longtemps contre lui avant d'être obligée de se rendre et d'être envoyée en prison à

Rome, où elle traversa la ville chargée de chaînes d'or.

C'est à cette époque que César fit assassiner son neveu, le cardinal Borgia, à qui il ne pardonnait pas l'affection que celui-ci avait eue pour le duc de Gandie.

Le cardinal Borgia, qui gagnait Rome avec une modeste suite, fut convié à dîner par le duc de Valentinois. Or, pendant le repas, on vint appeler le cardinal pour lui dire que son cheval se mourait. Tandis qu'il se retournait et donnait des ordres, on substitua à son gobelet un autre gobelet identique que Micheletto, qui dînait à leur table, glissa insidieusement devant le cardinal Borgia. Le verre contenait le poison.

Le duc de Valentinois conseilla de se hâter, de terminer le repas et, dans la hâte, le cardinal absorba la boisson servie par Micheletto, l'*âme damnée* de César.

⁂

César était tombé amoureux d'une jolie femme mariée à don Cerviglion, capitaine de la garde des gens d'armes de Sa Sainteté. Une nuit que celui-ci était allé souper et se divertir chez don Elisée Pignatelli, chevalier de Saint-Jean, César pénétra chez sa femme, que la Vespa avait pressentie à diverses reprises et qui s'était refusée à céder aux instances du duc de Valentinois. Celui-ci se résolut à la prendre de force. Il assiégea donc la maison, tandis que Micheletto guettait le retour du mari. Mais la jeune femme s'était barricadée, croyant avoir affaire à des rôdeurs. Voyant son plan déjoué, César trouva une solution

plus simple. Il attendit, avec Micheletto, don Cerviglion et, lorsque celui-ci parut, ils le tuèrent. César revêtit alors les vêtements « encore chauds » de la victime et, dans ces vêtements sanglants, se fit porter chez la jeune femme qui, reconnaissant le costume de son mari à la lueur des torches, ouvrit au simulateur. Elle reconnut aussitôt César et se défendit contre les tentatives de l'amoureux le poignard à la main. Micheletto plongea les torches dans l'eau et, dans la nuit, aida César dans ses desseins.

Or les gens qui accompagnaient Cerviglion avaient prévenu ceux de Pignatelli et les deux troupes rivales en venaient aux armes, attaquant les sbires de César qui s'étaient enfermés dans le vestibule. Micheletto alluma une torche. A la lumière, la femme de Pignatelli reconnut sur son vainqueur les vêtements véritables de son mari souillés de sang. Elle poussa un cri et s'évanouit sous la surprise.

Bientôt Micheletto poussa César à la fenêtre. Sous la lueur des torches et dans l'éloignement, les soldats crurent reconnaître, sain et sauf, Pignatelli lui-même.

César put donc rentrer et terminer tranquillement sa nuit. Il revint auprès de la jeune femme, qui n'avait pas repris connaissance. Lorsque, à l'aube, Micheletto vint le réveiller, César, épuisé, dormait sur le corps de la jeune femme, qui ne se réveilla point.

∴

Le duc de Valentinois ne laisse pas oublier César Borgia. Ses victimes ne se comptent pas. Tour

à tour, le cardinal Orsini, le cardinal de Modène, le cardinal Méchiel, le cardinal de Monréale, le cardinal d'Aragon meurent empoisonnés ou assassinés au coin d'une rue. Non contents de tuer, les Borgia font chanter les parents des victimes, témoin la mère du cardinal Orsini : le cardinal avait déjà absorbé la cantarelle, lorsque César envoya un messager à sa mère lui offrant de sauver son fils en échange de deux mille ducats.

Voici le détail de cette affaire :

Alexandre avait fait emprisonner le cardinal au Vatican même, par égard pour sa haute naissance, en réalité de peur qu'on ne réussît à le lui enlever. Chaque nuit, il couchait dans une chambre différente ; puis on le logea dans l'appartement qui est sur la chapelle pontificale, et enfin dans le château même, près de lui. Alexandre toléra qu'on lui apportât sa nourriture et ses effets, ce que faisait un certain Antoine de Pistoye.

César soupçonnait le cardinal Orsini d'avoir beaucoup d'argent caché. Il promit à la maîtresse du cardinal de lui rendre son amant si elle consentait à lui accorder les satisfactions intimes qu'il attendait d'elle. Dupe, elle consentit, mais César obtint d'elle, qui croyait en être quitte à si bon compte, des renseignements sur la fortune des Orsini.

C'est ainsi qu'il apprit que la mère d'Orsini tenait en réserve deux mille écus et une perle « dont la grosseur et la beauté étaient extraordinaires et telle qu'aucun souverain au monde n'en avait ».

On offrit alors à la malheureuse mère du cardinal de lui rendre son fils si elle consentait à donner au

pape les deux mille écus qu'elle avait et la fameuse perle.

La mère accepta et donna les deux mille écus. Quant à la perle, la maîtresse du cardinal, qui lui était très dévouée, tenta de l'avaler de crainte qu'on ne l'en dépouillât avant qu'elle ne fût arrivée auprès de Sa Sainteté.

Elle ne put y parvenir, car la perle était grosse. Mais elle eut recours à un autre moyen, et, déguisée en homme, se rendit au palais.

On se saisit d'elle, on la dépouilla de ses vêtements que l'on déchira pour mieux s'assurer que la perle n'y était point cachée. Étalée nue, on lui ouvrit la bouche, puis on scruta soigneusement un réduit plus secret. Elle s'y prêta sans révolte, feignant d'être rassurée, assurant qu'on ne pouvait trouver sur elle la perle, qui n'y était pas. Son assurance dérouta ces examinateurs si peu pudiques.

Revêtue d'autres vêtements, elle parvint donc jusqu'au pape, à qui elle remit, devant César, les camériers et des amis dévoués à la famille Orsini, la fameuse perle.

« Les examinateurs, dit ingénument un historien du temps, avaient bien songé à surveiller les portes d'entrée, mais ils avaient négligé celle de sortie. »

Alexandre eut ainsi la perle avec les deux mille ducats et, respectueux de la parole donnée, rendit la liberté au cardinal Orsini, que la cantarelle tua au bout de quelques jours.

∴

Les Borgia sont plus redoutés que jamais. Le duc de Valentinois est appelé, par le peuple, le tyran. Il se rend en grande pompe chez les courtisanes et y demeure, tandis qu'à la porte veillent des compagnons fidèles et dévoués.

Lorsque l'on voyait la troupe de César à la porte d'une maison, on savait à quelles occupations se livrait le tyran. Il y allait parfois vêtu, par dérision, comme pour les grandes cérémonies, habillé d'une veste de riche brocart qui lui tombait jusqu'aux genoux, et portait un toquet de velours cramoisi, tout parsemé d'hermines, avec un cordon en broderie garni aux quatre côtés de quatre gros boutons de perles d'un grand prix. Une colombe tout en perles représentant le Saint-Esprit, et dont les rayons étaient également en perles, tremblait au sommet du toquet.

Pendant que le Saint-Esprit s'attardait ainsi chez les courtisanes, les soldats interdisaient le passage de la rue à qui que ce fût.

∴

Sur ces entrefaites mourut « Monsieur Gaëtan » : que l'on empoisonna pour le dépouiller.

Parce que ses parents accoururent à son chevet, César eut peur qu'on ne constatât les effets du poison. Il le fit enterrer dans l'église de Saint-Barthélemy alors qu'il agonisait encore. Sous la grande dalle

refermée sur le caveau, on entendit longtemps la lamentation du malheureux. Lorsque sa mère et ses sœurs arrivèrent, elles firent retirer le cadavre du caveau. Celui-ci, exposé au grand jour, révéla par des taches violâtres et des boursouflures la présence du poison.

∴

C'est à ce moment également que meurt Alphonse d'Aragon, le mari de Lucrèce. Lorsque Jean Sforza ne fut plus jugé assez bon pour Lucrèce, on décréta sa mort. De même aujourd'hui, Alphonse d'Aragon ne suffisait plus aux ambitions des Borgia, qui rêvaient pour Lucrèce d'une autre alliance.

Alphonse d'Aragon fut prévenu des desseins de César, mais il eut la faiblesse de se laisser séduire par ses flatteries.

César fit arrêter quelques courtisanes à qui l'on reprocha d'avoir participé à divers crimes. On les condamna à mourir sur la potence ; pourtant il devait être fait grâce à celles d'entre elles qui figureraient la statue de la Volupté dans les arènes à l'occasion d'une course aux taureaux.

Elles acceptèrent, préférant à la mort certaine tous les risques. Elles parurent dans l'arène immobiles sur un piédestal, recouvertes entièrement d'un vernis doré. Les seigneurs eux-mêmes descendirent dans l'arène pour tuer les taureaux criblés de flèches. Deux de ces statues d'or, éclatantes, qui avaient peut-être tremblé de peur, furent éventrées et piétinées par les bêtes furieuses. Les trois autres femmes en sortirent indemnes : on les promena triomphantes sur

les chars qui portaient les taureaux tués, à travers Rome, mais dès la nuit elles entrèrent en agonie et malgré tous les efforts que firent leurs parents pour ôter ce vernis, elles succombèrent dans d'atroces souffrances.

Tandis qu'elles mouraient, Alphonse d'Aragon, qui les avait applaudies, était attaqué par les gens du duc de Valentinois, sur les marches mêmes du degré de Saint-Pierre, où ils le laissèrent pour mort et s'enfuirent par la porte Portèse.

Transporté dans son palais de Tour-Neuve sur le grand jardin, il fut confié à des médecins étrangers au parti des Borgia.

César feignit de soupçonner l'oncle d'Alphonse comme l'auteur de l'attentat et lui fit couper la tête, bien que ce fût lui, au contraire, qui l'avait sauvé et recueilli.

Non content, et redoutant qu'Alphonse pût guérir de ses blessures, il pénétra de vive force à quelques jours de là dans son appartement de Tour-Neuve et sous le prétexte de s'entretenir en secret avec le blessé, le duc de Valentinois chassa de la chambre tous les assistants, femmes et médecins.

Lors que Alexandre sortit, précédé de Micheletto, les gens et les amis d'Alphonse se précipitèrent dans sa chambre. Il était couché comme s'il reposait ; on reconnut aux marques qu'il portait au cou l'œuvre du lacet de Micheletto : Alphonse d'Aragon avait été étranglé.

Éperdue, Lucrèce ne voulut rien entendre et s'exila à Nepi, malgré les exhortations ou les remontrances de César et du pape.

*
* *

César, après divers échecs guerriers, partagea son temps, la mauvaise saison venue, entre Césane, Imola et Forli, où ses crimes et ses débauches ajoutèrent à sa redoutable célébrité.

C'est à ce moment qu'il connut le rapt de la fille d'Élisabeth Gonzague, duchesse d'Urbin, laquelle, fiancée à Jean-Baptiste Cacacciole, capitaine général de l'infanterie de la République de Venise, rejoignait ce dernier par la voie de la Romagne sous l'escorte de deux cents cavaliers.

César la rencontra. Il fut troublé par la beauté de la jeune fille et la désira ardemment. Il sortit donc de Césane avec un important effectif de cavalerie et se mit à la poursuite de la petite troupe. Il tua ou dispersa l'escorte et ramena la jeune fille à Césane.

Il ne put venir à bout de la résistance de la jeune fille. Il essaya des narcotiques, mais elle se méfiait et refusa toute nourriture, résolue à se laisser mourir de faim.

Sur les conseils de Micheletto, il la livra nue à des pages nus et à des courtisanes également nues. Il leur prescrivit de lui donner le spectacle des pires orgies, ce qu'ils firent tous. Comme elle n'était pas encore vaincue, ils l'attachèrent les bras en croix contre le mur et s'ingénièrent alors à corrompre la jeune fille.

Ce n'est qu'ainsi que César put arriver victorieusement à ses fins. Il ne se vanta pas de cette victoire. Mais lorsque Cacacciole, le fiancé, réclama la jeune femme, on ne lui révéla point comment sa fiancée était morte.

CHAPITRE XIV

Sac d'un couvent. — Lettre imprimée adressée à Silvius Savello, sur les simonies et les débauches pontificales. — Les taureaux et les sacles. — La courtisane et les cinq soldats. — Les chiens du Vatican. — La jument et les étalons.

Lorsque César eut dévasté tout le pays qui s'étend en deçà et au delà de Vulturne jusqu'à Averse et eut pris d'assaut Capoue, tous, soldats ou paysans, furent passés au fil de l'épée. Quant aux moines et aux religieuses, il leur réserva une autre mort.

Entré de force dans un couvent de femmes, dit un historien, « il les observa toutes avec tout le soin et « l'exactitude dont son appétit brutal était capable, « et en fit réserver quarante pour servir à ses désirs « charnels, laissant le reste à la brutalité de ses sol- « dats. »

Comme les religieuses avaient soutenu le courage des défenseurs de la ville et encouragé la résistance, il les condamna à mourir de la main de ses soldats si l'on peut employer cet euphémisme. Les soldats ne devaient les abandonner que mortes. Quant aux

moines, il les fit pendre par les parties nobles. Des joueurs de flûte accompagnèrent les lamentations des malheureux.

∴

On a peine à croire à tant de débauches et d'atrocités. Il faut renoncer à les citer toutes, et encore plus à les décrire. Nous formerons pourtant un extrait d'une lettre *imprimée* adressée à Silvius Savello, qui était alors auprès de l'empereur. Cette lettre tomba entre les mains du cardinal de Molène, qui la communiqua au pape et au duc de Valentinois.

« Au très magnifique seigneur Silvius de Sabelli, « en très grande estime et fort honoré auprès du « sérénissime roi des Romains.

« Magnifique Seigneur, salut...

. . . . . .

« Il te faut découvrir aux véritables médecins la « plaie publique de la peste de Rome, et les malheurs « que cette bête infâme a causés à la ruine de la foi « chrétienne...

. . . . . .

« De sorte qu'il semble que le temps de la venue de « l'Antéchrist, marqué par les prophètes, est venu « et qu'il n'en naîtra jamais un autre qui soit ou « qu'on puisse s'imaginer être plus ouvertement l'en- « nemi de Jésus-Christ.

« Les bénéfices et dignités ecclésiastiques sont ven- « dus publiquement...

« On va au Palais pour acheter, au prix de l'or, « les mystère de la foi ; on voit là le ministre des « crimes, le vendeur des Bénéfices, ce cardinal Molène.

« Il n'y a point de crime ni de vice qui ne se commette « maintenant à Rome publiquement et dans la mai- « son du pape même ; jusque-là on peut dire qu'on « surpasse les Scythes pour ce qui est du larcin, les « Carthaginois en perfidie, les Caïus et les Néron en « cruauté et en barbarie, car il serait impossible de « raconter les homicides, les violements, les incestes « qui ont été commis et jusqu'au Vatican. Il n'y a « personne dans la ville, de quelque condition qui « soit, qui ne craigne pour soi et les siens.

. . . . . .

« Combien d'adultères, de violements, combien « d'incestes, combien d'impuretés des enfants et des « filles, combien de femme de mauvaise vie, *ou pour « mieux dire de putains*, voit-on courir dans le « Palais de Saint-Pierre, combien d'assemblées impu- « diques dont l'insolence et l'effronterie *vont à un tel « point que les bordels et les lieux plus infâmes sont « partout plus modestes et plus retenus.*

« On a vu le premier jour de novembre, qui est la « fête de tous les SS., que cinquante putains de la « ville ont été invitées au Palais de Saint-Pierre, les « cérémonies étant faites, et qu'elles y ont donné un « spectacle extrêmement honteux et vilain et même « tout à fait détestable.

. . . . . .

« Le Bon Pape, lequel s'adonne à ces plaisirs sans « songer à autre chose qu'à ses plaisirs vénériens et à « amasser pierreries et ornements pour faire paraître « sa fille qu'il a eue par ses voies criminelles... et « établir la fortune de ses enfants incestueux.

« Quant à son fils César le fratricide, des soldats

« armés le gardent *au milieu de plusieurs troupeaux* « *de putains à la mode des Turcs.*

« Que les Princes viennent donc au secours de « Rome et de la Chrétienté, qu'ils arrachent de son « sein cette peste commune.

. . . . . .

« Nous t'écrivons toutes ces choses, Sylvi, qui ne « sont que trop véritables...

. . . . . .

« A Dieu, souviens-toi de nous en faisant cela, et « sache que tu es Romain. A Dieu, encore une fois. « Donné à Tarente, dans le camp royal, ce 25, jour de « novembre. »

Cela n'est plus de l'anecdote ou un commentaire d'historien indigné, c'est le libellé d'une lettre publique, imprimée et adressée par des contemporains renseignés sur les mœurs du Vatican à Silvius Savello.

Dans cettre lettre, on ne fait qu'effleurer certains scandales que tout Rome avait connus : celui de la jument, par exemple.

Le pape Alexandre VI, se promenant avec ses enfants et sa suite, rencontra un troupeau de taureaux et de vaches. Or les taureaux se ruaient sur une vache et se blessaient grièvement à coups de cornes dans l'ardeur de « leurs desseins ».

Le pape Alexandre s'en amusa et, comparant ce spectacle à celui que lui donnait quelquefois les hommes et les femmes, il fit mander au palais une belle courtisane qu'il livra à cinq soldats en leur disant qu'un seul d'entre eux, le plus fort, aurait le droit de prendre la femme, et autant qu'il le voudrait.

Dès que ceux-ci entrèrent, ils en vinrent aussitôt aux mains, excités par les caresses et les ruses de la courtisane. Comme ils n'avaient pas d'armes, le combat dura longtemps : les hommes se déchirèrent avec les ongles, s'entre-mordirent et n'arrivaient qu'assez difficilement à s'entre-tuer. L'un deux amusa beaucoup Alexandre : étant le plus faible, il ne visait que les yeux de ses adversaires. Son pouce pénétrant dans l'orbite, il en faisait, d'un brusque mouvement de rotation, jaillir l'œil, qui pendait ensuite sur la joue, sanguinolent. Ce fut lui qui fut déclaré le vainqueur, mais il titubait sous les coups reçus, à demi mort. Mais, comme on l'applaudissait, il vit au haut de la salle une fenêtre grillagée derrière laquelle étaient les spectateurs. Les autres soldats n'étaient pas morts, mais hors de combat : ils comprirent qu'ils n'avaient qu'amusé le pape et ses amis.

Un cri de rage et de haine monta comme un blasphème vers la fenêtre, tandis qu'un autre cri, terrible celui-là, jaillit de la gorge de la courtisane. Le soldat vainqueur, et qui chancelait, eut la force de se ruer sur elle et, de deux coups de pouce, lui avait arraché les yeux, qu'il détacha de ses dents et avala.

Puis, comme elle hurlait lamentablement, il chercha, à coups de dents, à mettre son cœur à nu pour le dévorer ; mais le pape fit lâcher sur lui les chiens, qui les déchiquetèrent l'un et l'autre.

Ces chiens jouaient un grand rôle au Vatican : ils étaient dressés à dévorer les hommes, et quiconque se fût risqué la nuit dans la maison des Borgia eût été impitoyablement dévoré. Ils étaient tellement redoutables que, pour les faire rentrer dans le chenil

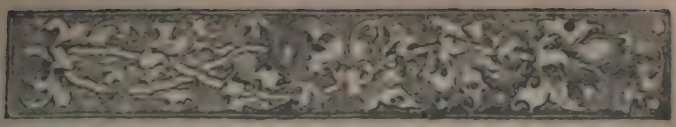
qui leur était réservé, l'homme chargé de cette mission était cuirassé et sérieusement armé, comme aurait pu l'être un dompteur de fauves.

C'est après le spectacle du combat des cinq soldats qui se disputèrent la courtisane qu'Alexandre et ses fils émirent l'avis que les hommes étaient encore plus féroces que les bêtes dès que la luxure rentrait en jeu. César soutenait que les uns et les autres se valaient, que c'était une loi naturelle pour les uns comme pour les autres. Il cita l'exemple des chats, des chiens, des oiseaux de proie, et il assura qu'à la guerre ils s'amusaient quelquefois, pour se distraire — en réalité parce qu'ils ne trouvaient guère d'autre spectacle licencieux qui pût provoquer le débordement de leurs débauches — à faire s'entre-dévorer ainsi les chevaux. Et comme de belles patriciennes s'étonnaient, il alla choisir lui-même une jument qu'il jugea en état de provoquer les ardeurs d'étalons également choisis par lui, et alors, sous les yeux du pape et de ses amies, se déroula le spectacle qu'un historien décrit ainsi :

« On exposa en public une jument, en présence du pape, de ses enfants et de ses confidents, afin que les étalons animés d'une ardeur vénérienne devinssent furieux les uns contre les autres, comme si... »

L'histoire veut que les étalons s'entre-dévorèrent comme avaient fait les hommes.

Lorsque ces atrocités ou ces débauches prenaient fin, Alexandre murmurait quelques paroles entre ses lèvres charnues, faisait « plusieurs fois le signe de la croix sur soi avec sa croix ».



CHAPITRE XV

La fête de saint Pierre. — Le Consistoire. — Le pape dîne chez le cardinal Adriano Corneto. — Oubli de la custode d'or. — La « cantarella » agit parfois sans délai. — Le pape meurt. — César Borgia échappe au poison. — Prodigieuse putréfaction du pape Alexandre VI. — Fin de la carrière de César Borgia. — *Cinitis meretrix.*

C'est au lendemain de la fête de saint Pierre qu'Alexandre publia dans le Consistoire accoutumé le dessein qu'il avait d'élever au cardinalat neuf prélats les plus riches de la cour : Jean Castellar, Valentinois, archevêque de Trani; François Remolino, ambassadeur du roi d'Aragon; François Soderini, évêque de Volterre; Melchior Copis, Allemand, évêque de Brissine; Nicolas Fiesco, évêque de Fréjus; François de Sparte, évêque de Leone; Adrian Castellense, évêque de Corneto, clerc de la Chambre, trésorier général et secrétaire des Brefs; François Floris, évêque d'Elve, patriarche de Constantinople et premier secrétaire du pape; Jacques Casenenve, protonotaire et camérier secret de Sa Sainteté.

Tous ces futurs cardinaux, choisis parmi les plus

riches, étaient destinés, croyait-on, à une mort certaine, mais chacun croyait toujours prendre des précautions mieux que les autres n'avaient fait. Les précautions étaient acceptées par le pape. Ainsi à table, le pain, les fruits étaient offerts à tous, avant de revenir au pape, qui choisissait alors parmi ceux que les hôtes lui laissaient. Il en était de même des mets, des vins. Mais il était plus difficile d'exercer sur les vins cette surveillance, parce que les valets servaient eux-mêmes la boisson.

C'est un peu par méfiance que tous demandèrent à ce que le dîner que leur offrait le pape eût lieu dans la maison de plaisance du cardinal de Corneto.

Or celui-ci avait été choisi avec quelques-uns de ses futurs collègues par Alexandre et César comme devant absorber le poison. C'était donc à l'occasion de la fête de saint Pierre que le pape voulut donner à ces riches prélats le chapeau cardinalice.

Alexandre eût pu se souvenir que quelques années avant, à l'occasion de la même fête de saint Pierre, il avait donné à Rome une grande joie. Le feu prit à la plus haute cheminée du Vatican, alors qu'Alexandre se trouvait avec le cardinal de Capoue et Mgr Poto, son camérier secret, au Vatican même. Sous la violence du vent, le feu avait pris de l'extension, gagnant les pièces où se trouvait le pape. Le toit rompu s'écroula, entraînant deux grosses poutres. Sous le poids des poutres et des pierres, le plafond de la pièce s'affaissa, ensevelissant le pape. Le cardinal et le camérier, dégagés, s'étaient précipités aux fenêtres, criant aux gardes de la porte du palais que le pape était mort. Près de lui mouraient Laurens de

Mariano Chigi, gentilhomme siennois, et deux autres qui étaient tombés avec les ruines de la chambre supérieure où ils étaient.

On l'avait cru mort, parce que l'ayant appelé à plusieurs reprises on n'avait point obtenu de réponse. On le retrouvait bientôt blessé assez grièvement, mais non pas mortellement. On sut bientôt que la nouvelle était fausse qui avait laissé croire que le pape était mort.

Il rendit publiquement « ses actions de grâces à Dieu et à la Vierge ». Il se rendit en grande pompe à l'église de Notre-Dame du Peuple, cette église que le pape aimait, sans doute parce qu'il y avait une « chapelle » à gauche du maître-autel où, sous la figure d'une sainte, le peuple venait vénérer la Vannozza.

Le pape était porté en chaise par deux camériers, deux écuyers et deux palefreniers, dont on changea vingt-quatre fois pendant le trajet. Les cardinaux venaient ensuite, deux à deux, après la croix.

Le pape monta au grand autel et y offrit un grand et riche calice, où il y avait trois cents écus d'or, que le cardinal de Sienne « mit sur l'autel, à la vue de tout le monde ».

C'était donc au lendemain de la fête de saint Pierre que le pape arriva chez le cardinal Adrian de Corneto. Le « bouteiller » était acheté par le duc de Valentinois, qui lui avait remis une somme importante pour servir au souper quelques flacons dans lesquels César avait jeté le poison. Lorsque le pape arriva, accablé par la chaleur, il s'aperçut qu'il avait oublié chez lui une petite boîte en or dont il ne se séparait jamais. Cette boîte contenait le Très Saint Sacre-

ment de l'autel. Un astrologue avait prédit à Alexandre qu'il ne mourrait jamais tant qu'il porterait sur lui ce Saint Sacrement. Or, ce jour-là, Alexandre l'avait oublié dans sa chambre : il ordonna à « Monsieur Caraffa », qui devint plus tard pape sous le nom de Paul IV, de l'aller chercher aussitôt.

Tandis que Caraffa obéissait, le pape, énervé, agacé par la chaleur et par cet incident, demanda qu'on lui servît à boire avant de se mettre à table pour souper. Un camérier s'empressa. Mais il arriva que le « bouteiller » ou sommelier était absent au moment ou le camérier se présenta. Le camérier se fit servir par le sous-bouteiller. Celui-ci, ignorant, versa dans le flacon du vin préparé par le duc de Valentinois. Le pape, distrait, but le vin, ainsi d'ailleurs que le cardinal de Valentinois, qui venait d'arriver.

On se mit à table. Le cardinal Caraffa arrivait, apportant la boîte en or avec le Saint Sacrement. Il était trop tard. Le pape s'affaissait. Le cardinal Valentinois lui-même se convulsait à terre, tandis que le cardinal Adrian de Corneto et tous les prélats, debout, les regardaient mourir en murmurant des *pater* qu'ils terminaient chaque fois en se mettant à genoux, les mains étendues en signe de bénédiction ou de rémission sur les deux corps, et en disant :

« ***Requiescat in pace.*** »

Le cardinal Adrian de Corneto avait interrogé le « bouteiller » qui, bientôt, trahit le dessein du duc de Valentinois.

La dose du poison fut-elle trop violente? La chaleur aggrava-t-elle l'effet du poison? Toujours est-il qu'Alexandre entra en agonie.

On essaya de lui faire rendre la « cantarella », on le saigna, rien n'y fit. Il mourut le huitième jour, sans avoir reçu les sacrements de l'Église, sans avoir nommé ni César ni Lucrèce.

A peine le pape était-il mort que le cadavre entrait en putréfaction; il devint noir, avec de grosses plaques verdâtres, et enflé au point qu'on crut qu'il pourrissait. Il enfla si prodigieusement qu'il devint méconnaissable. Un sang mêlé de pus coulait de ses narines, de ses oreilles. Il mourut les yeux ouverts, la bouche grande ouverte, avec une expression d'horreur ou d'effroi indicible. Le corps dégageait une telle odeur, dès l'agonie, que le séjour dans la chambre était insupportable. Il se vidait avant de mourir et le lit était inondé d'un sang corrompu et de matières fétides.

Le cadavre dut être réellement hideux. Le marquis de Mantoue écrivait à sa femme Isabelle : « Son corps « est entré en putréfaction; sa bouche s'est mise à « répandre de l'écume comme une marmite qui est « sur le feu, et cela a duré tant qu'il n'a pas été « enterré. Il a si monstrueusement enflé qu'il n'avait « plus forme humaine et qu'on ne pouvait plus « reconnaître la longueur de la largeur de son « corps. »

Personne ne voulut toucher cet amas de chair et de pus. Personne ne voulut le mettre en bière. Les gens qui l'approchaient tombaient asphyxiés.

On trouva enfin des portefaix qui consentirent à le traîner, au moyen de cordes qu'ils lui attachèrent aux pieds, du lit mortuaire jusqu'au caveau, où on le laissa tomber. Les chairs se détachaient pendant le

trajet, laissant un sillage de sang décomposé, d'eau et de lambeaux pourrissants.

Ainsi mourut Alexandre VI, le pape simoniaque, à l'âge de 71 ans, après onze années de pontificat, le 8 août 1502.

Lorsque César était parti pour la France, le 1er octobre 1498, où il épousa, en mai 1499, Charlotte d'Albret, il connut là deux hommes qui devaient exercer sur lui une grande influence et décider de sa destinée : Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, auquel il apportait le chapeau de cardinal, et Julien Rovère.

Julien Rovère, d'abord ennemi d'Alexandre, s'allia aux Borgia. Un mariage devait sceller la réconciliation des deux familles. Le 2 septembre 1500, le préfet Jean Rovère, frère de Julien Rovère, fiança son fils, âgé de 8 ans, avec la jeune Angela Borgia, fille de Jofrè Borgia.

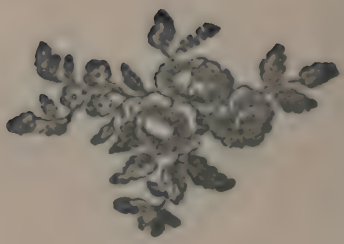
César Borgia, qui avait survécu à Alexandre VI, parce qu'il s'était fait plonger nu dans le ventre d'une mule vivante, avait perdu à sa guérison et son prestige et sa puissance. Julien Rovère, devenu son ennemi, était pape sous le nom de Jules II après le très court pontificat de Pie III, qui dura vingt-six jours; il le fit arrêter alors qu'il était maître de toute l'Italie centrale, après avoir écrasé Varano, Vitelli, les Orsini, les Baglioni. César résista un an, soutenu par l'inébranlable fidélité de ses capitaines et de ses soldats. Il céda enfin en 1504, fut remis en liberté,

mais tomba entre les mains de Gonzalve de Cordoue, qui l'envoya en Espagne.

Évadé, il reprit du service en qualité de condottiere près de son beau-père, le roi de Navarre. Il mourut, en 1507, dans un combat, transpercé par un javelot.

Avec lui périrent les destinées des Borgia; mais, chose notable, ce fut leur œuvre politique que continua Jules II, le pape guerrier et platonicien, et la Rome de Jules II restait la Rome des Borgia : *Civitas meretrix*.

FIN



APPENDICE

TEXTES ET DOCUMENTS

Machiavel et César

César Borgia fut le *Prince* de Machiavel.

Voici des lettres et des extraits du *Prince* qui montrent que Machiavel trouvait dans son héros toutes les qualités politiques dont il a fait une doctrine que l'on a appelée le machiavélisme.

COMMENT LE DUC DE VALENTINOIS SE DÉFAIT DE VITELLOZZO VITELLI, D'OLIVIER DE FERMO, DU SEIGNEUR PAGOLO ET DU DUC DE GRAVINA.

César Borgia, duc de Valentinois, se résout à s'emparer de Bologne pour en faire la capitale de ses États. Aussitôt les Vitelli et les Orsini forment une ligue contre lui.

Le duc de Valentinois, pour échapper au danger, amuse ses adversaires par des négociations, puis, avec toute l'astuce dont il était capable, arrive à leur persuader de l'attendre à Sinigaglia. Là, il les fit assassiner.

Déjà, dans cette lettre, adressée aux Dix, Machiavel ne cache pas sa secrète sympathie pour cette politique.

Le 20 décembre 1502, avant de partir de Fano, le duc fit part de son projet à huit de ses plus intimes amis, parmi lesquels se trouvaient dom Michel et Mgr d'Euna, qui fut depuis cardinal ; et il fut convenu, d'après ses ordres, qu'aussitôt que Vitellozo, Pagolo Orsino, le duc de Gravina et Oliverotto paraîtraient, deux d'entre eux en prendraient chacun un, comme pour le conduire. Il désigna à chacun celui auquel ils devaient s'attacher, leur recommandant de ne le quitter que lorsqu'ils seraient entrés dans Sinigaglia et arrivés au logement préparé pour le duc, où il les ferait arrêter. Il ordonna ensuite que toute son armée, composée de deux mille hommes de cavalerie et de dix mille hommes d'infanterie, se trouvât,

le lendemain de grand matin, sur le Metauro, rivière qui coule à cinq milles de Fano, et d'y attendre ses ordres. Le duc arriva le dernier jour de décembre sur les bords de ce fleuve : il fit partir en avant environ deux cents hommes de cavalerie ; l'infanterie suivait ; venait ensuite le reste de la cavalerie, au milieu de laquelle il s'était placé. Fano et Sinigaglia sont deux villes de la Marche, situées sur le bord de la mer Adriatique. Elles sont éloignées l'une de l'autre d'environ quinze milles. En allant à Sinigaglia, on a, sur la droite, les montagnes dont la base se trouve quelquefois si près de la mer qu'il ne reste presque plus de chemin entre elles deux ; et, dans les parties où elles sont le plus éloignées, il n'y a pas une distance de plus de deux milles.

La ville de Sinigaglia se trouve à une portée d'arc du pied des montagnes et à environ un mille des bords de la mer. Près de la ville coule une petite rivière qui en baigne les murs du côté de Fano et en face du chemin qui vient de cette dernière ville, de sorte qu'en arrivant à Sinigaglia, on suit les montagnes pendant assez longtemps ; quand on est au bord de la rivière qui arrose Sinigaglia, on tourne sur la gauche et on côtoie cette rivière pendant quelque temps, puis on la passe sur un pont qui est en face de la porte par laquelle on entre dans la ville, non pas directement, mais un peu de côté. Devant cette porte se trouve un petit faubourg et une place bordée par le quai de la rivière qui y forme un coude.

Les Vitelli et les Orsini avaient donné les ordres nécessaires pour tout préparer et recevoir le duc convenablement ; pour faire place à son armée, ils avaient distribué leurs soldats dans différentes forteresses éloignées d'environ six milles de Sinigaglia et ils n'avaient laissé dans la ville qu'Oliverotto avec sa troupe, composée de mille fantassins et cent cinquante cavaliers, logés dans le faubourg dont nous avons déjà parlé.

Tout étant préparé, le duc de Valentinois se mit en marche pour Sinigaglia. Lorsque la tête de sa cavalerie arriva au petit pont, elle s'arrêta sans le passer ; une partie se rangea du côté de la campagne, l'autre du côté du fleuve, laissant entre elles deux un espace par lequel l'infanterie défila et entra dans la ville sans s'arrêter. Vitellozzo, Pagolo et le duc de Gravina Vitelli à cheval au-devant du duc, accompagnés d'un petit

nombre de cavaliers. Vitellozzo était sans armes, couvert d'un manteau doublé de vert, l'air triste et abattu, comme s'il eût pressenti le sort qui l'attendait. Sa tristesse frappa même quelques-uns de ses amis, qui connaissaient son courage et tout ce qu'il avait été. On prétend que lorsqu'il quitta son armée pour venir à Sinigaglia au-devant du duc, il fit ses adieux ; qu'il recommanda aux chefs de sa famille tout ce qui lui appartenait et à ses petits enfants de songer plutôt à la valeur de leurs ancêtres qu'à sa grandeur passée.

Arrivés tous trois auprès du duc, ils le saluèrent avec beaucoup d'honnêteté et ils en furent reçus avec un air riant ; aussitôt ceux qui avaient ordre de s'emparer d'eux se placèrent chacun à leur côté. Mais le duc, ne voyant pas avec eux Oliverotto, qui était resté à Sinigaglia avec sa troupe qu'il exerçait sur la place où elle avait son logement, fit signe à dom Michel, qui s'était chargé de lui, de faire en sorte qu'il ne pût pas s'échapper. Dom Michel prit aussitôt les devants et, ayant joint Oliverotto, il lui fit observer que ce n'était pas le moment de tenir ainsi ses troupes hors de leur quartier, parce qu'il était à craindre que celles du duc ne cherchassent à s'en emparer, et lui dit qu'il lui conseillait plutôt de les faire rentrer et de venir avec lui au-devant du duc. Oliverotto se rendit à cet avis et s'élança vers le duc, qui l'appela dès qu'il le vit. Après l'avoir salué, Oliverotto se mit à sa suite.

Arrivés à Sinigaglia et parvenus au logement qui lui avait été destiné, les quatre prisonniers furent entraînés dans une pièce secrète où on les renferma. Aussitôt le duc de Valentinois monte à cheval et il donne l'ordre de désarmer les gens d'Oliverotto et des Orsini. Ceux d'Oliverotto furent surpris et entièrement dépouillés ; mais ceux des Orsini et des Vitelli, qui étaient éloignés et qui se doutaient du malheur arrivé à leurs chefs, eurent le temps de se réunir et, rappelant leur courage et mettant à profit la discipline dans laquelle ils avaient été tenus par les Orsini et les Vitelli, ils formèrent un bataillon carré et sortirent du pays malgré les efforts des habitants et de l'armée ennemie. Les soldats du duc, mécontents de n'avoir que les dépouilles de la troupe d'Oliverotto, se mirent à piller la ville de Sinigaglia, et ils l'auraient entièrement dévastée si celui-ci n'eût arrêté leur audace en faisant punir les plus mutins.

Dès que ce mouvement fut apaisé et que la nuit fut venue, le duc pensa qu'il était essentiel de se défaire de Vitellozzo et d'Oliverotto. On les conduisit donc ensemble dans un endroit écarté où ils furent étranglés. On ne cite d'eux aucune parole remarquable et digne de leur grandeur passée. Vitellozzo dit qu'il priait le pape de lui accorder indulgence plénière pour tous ses péchés ; Oliverotto, en pleurant, accusait Vitellozzo d'être la cause de tout ce qu'il avait fait contre le duc. On laissa la vie à Pagolo et au duc de Gravina Orsino jusqu'à ce que le duc fût instruit que le pape avait fait également arrêter, à Rome, le cardinal Orsino, l'archevêque de Florence et le seigneur de Sainte-Croix. Dès qu'il en eut reçu la nouvelle, il fit étrangler ses deux prisonniers au château de la Pieve le 18 janvier 1502.

Extraits du Prince.

DES PRINCIPAUTÉS NOUVELLES QUI S'ACQUIÈRENT AVEC LES FORCES ET LE SECOURS D'AUTRUI, OU QU'ON DOIT A SA BONNE FORTUNE

Ceux qui de particuliers deviennent princes seulement par les faveurs de la fortune ont peu de peine à réussir, mais infiniment à se maintenir. Nul obstacle ne les arrête sur le chemin et ils arrivent vite ; mais tous les obstacles naissent après qu'ils sont assis. Tels sont tous ceux qui acquièrent un État ou au moyen d'argent, ou par la faveur d'un puissant monarque. Tels furent ces hommes que Darius plaça en Grèce dans les villes de l'Ionie et de l'Hellespont, et dont il fit des souverains, pour sa sûreté et pour sa gloire ; tels étaient ces empereurs, qui de particuliers parvenaient à l'empire en corrompant des soldats. Ceux-ci ne se soutiennent uniquement que par la volonté et la fortune de qui les éleva ; deux bases également mobiles et peu sûres. Ils ne savent ni ne peuvent conserver ce rang. Ils ne savent : parce qu'à moins d'être un homme de grand courage, quiconque a vécu particulier naturellement ignore l'art de commander ; ils ne peuvent, parce qu'ils n'ont point de troupes sur l'attachement et la fidélité desquelles ils puissent compter. D'ailleurs, les États qui se forment si subitement, comme tout ce qui dans la nature naît et croît si vite, ne peuvent avoir pris racine et s'être appuyés de manière à

La romaine.
Il ne faut pas qu'à Rome on se pourmain
Pour voir le port, le geste, et gravité,
Et une prudente et antique Romaine,
Ce pourtrait cy, en tien la verité.

empêcher que le premier vent contraire, la première tempête ne les renverse ; à moins que ceux, comme nous l'avons dit, qui sont si subitement devenus princes n'aient des talents si supérieurs qu'ils trouvent d'abord les moyens de conserver ce que la fortune leur a mis en main, et qu'après être devenus princes ils ne sachent se faire des appuis que les autres s'étaient faits avant de le devenir.

A l'occasion de ces deux manières de devenir souverain, ou par un effet de la fortune, ou par son talent, je veux citer deux exemples de nos jours : ceux de François Sforce et de César Borgia.

Le premier, par des moyens légitimes et sa grande habileté, de particulier devint duc de Milan, et il conserva, sans beaucoup de peine, ce qui lui avait tant coûté à acquérir.

César Borgia, appelé communément le duc de Valentinois, acquit une souveraineté par la fortune de son père et la perdit dès que son père n'exista plus ; cependant il mit tout en œuvre, il employa tous les moyens qu'un homme habile et prudent doit mettre en usage, pour asseoir ses États qu'il ne tenait que de la fortune et des armes d'un autre. Sans doute il est possible à un homme supérieur qui n'a pas encore jeté ses fondements de les jeter après : mais ce n'est qu'avec bien de la peine de la part de l'architecte et de danger pour l'édifice. Si on veut examiner toute la conduite du duc, on verra tout ce qu'il fit et tout ce qu'il avait fait pour jeter les fondements de sa future puissance. Cet examen ne sera rien moins que superflu ; car je ne saurais donner à un prince nouveau rien de mieux que les actions et l'exemple de celui-ci à suivre. S'il ne réussit pas, malgré toutes ces mesures, ce ne fut pas sa faute, mais bien l'effet d'une mauvaise fortune constante à le persécuter.

Alexandre VI voulant donner à son fils une souveraineté en Italie devait éprouver de grands obstacles pour le moment et en prévoir de plus grands pour l'avenir. D'abord, il ne voyait aucun moyen de le faire souverain d'aucun État qui ne fût pas État de l'Église. S'il se déterminait à en démembrer un, il savait que le duc de Milan et les Vénitiens n'y consentiraient jamais, puisque déjà Faenza et Rimini étaient sous la protection de Venise ; il voyait en outre que les armées d'Italie, et

spécialement celles dont il eût pu se servir, étaient entre les mains de ceux qui devaient redouter l'agrandissement du pape. Il ne pouvait donc y compter, puisqu'elles étaient au pouvoir des Orsini, des Colonne et leurs partisans.

Il fallait donc renverser cet ordre de choses et bouleverser les États d'Italie, pour pouvoir s'assurer la souveraineté d'une partie. Cela lui fut facile. Les Vénitiens, pour d'autres motifs, s'étaient déterminés à rappeler les Français en Italie. Le pape ne s'opposa pas du tout à leur projet; il le favorisa même, en se prêtant à casser le premier mariage de Louis XII. Ce roi passe donc en Italie avec le secours des Vénitiens, et du consentement d'Alexandre. A peine est-il à Milan que le pape obtient de lui des troupes pour s'emparer de la Romagne, qu'il acquiert par le renom des armes du roi auquel il était allié.

Le duc ayant donc acquis la Romagne et abattu les Colonne, voulait conserver à la fois et accroître sa principauté. Il ne se fait pas à des troupes qui lui paraissaient peu sûres, et il comptait peu sur la volonté de la France; c'est-à-dire qu'il craignait que les Orsini, dont il s'était servi, ne lui manquassent au moment, et non seulement ne l'empêchassent d'acquérir, mais ne s'emparassent de ce qu'il avait conquis.

Il avait là même conduite à redouter de la part de la France; il avait eu une preuve du peu de fonds qu'il pouvait faire sur les Orsini, quand, après la prise de Faënza, il attaqua Bologne et il les vit se conduire mollement. Et quant au roi, il avait jugé ses intentions, lorsque, après la prise du duché d'Urbin, il fit une invasion en Toscane, dont le roi l'obligea à se désister. Le duc prit alors la résolution de ne dépendre ni de la fortune, ni des armes d'autrui.

Il commença d'abord à affaiblir les partis Orsini et Colonne à Rome, en attirant à lui et en gagnant tous les gentilshommes attachés à ces deux maisons par de l'argent, des gouvernements, des emplois, suivant leur rang, en sorte qu'en peu de mois leur affection, affaiblie pour les autres, se tourna en entier vers le duc. Il avait dispersé les Colonne avec beaucoup de succès et de ménagement. Il attendit l'occasion de perdre les Orsini. Ceux-ci, s'apercevant un peu tard que la puissance du duc et celle de l'Église feraient leur ruine, tinrent une diète à la Magione, dans le Pérousin, d'où s'ensuivit la

révolte d'Urbin, les mouvements de la Romagne et les dangers que courut le duc, et qu'il surmonta, à l'aide des Français. Ses affaires une fois rétablies, il ne voulut plus se fier ni à la France, ni à aucune autre force extérieure, et pour n'avoir rien à risquer, il n'employa plus que la ruse et sut tellement dissimuler ses intentions que les Orsini se réconcilièrent avec lui par l'entremise du seigneur Paul. Il ne manqua pas d'user avec celui-ci de tous les moyens qu'il fallait pour se l'assurer, par des présents en habits, en argent et en chevaux ; les autres furent assez dupes pour se mettre entre ses mains à Sinigaglia. Ayant donc exterminé les chefs et fait ses amis de leurs partisans, le duc avait jeté de solides fondements à sa puissance. Il possédait toute la Romagne et le duché d'Urbin ; il avait gagné l'affection de ces deux peuples (surtout du premier) qui goûtaient déjà les avantages de son gouvernement. Comme cette dernière circonstance est digne de remarque et qu'en ce point il mérite d'être imité, je ne veux pas la laisser passer sous silence.

Après que le duc se fut emparé de la Romagne, il trouva qu'elle avait été gouvernée par une infinité de petits princes, qui s'étaient plus occupés de dépouiller leurs sujets que de les gouverner, et qui, sans force eux-mêmes, avaient plus servi à les jeter dans le trouble qu'à les faire vivre en paix. Le pays était infesté de brigandes, déchiré par des factions et livré à tous les désordres, à tous les excès. Il sentit que pour y rétablir la tranquillité et l'ordre et le soumettre à l'autorité du prince, il fallait un gouvernement vigoureux. En conséquence, il y plaça pour gouverneur Ramiro d'Orco, homme cruel, mais actif, à qui il donna la plus grande latitude de pouvoir. Celui-ci, en peu de temps, apaisa les mouvements, réunit tous les partis, et s'acquit le grand renom d'avoir pacifié tout le pays. Le duc bientôt après cependant, ne jugea pas nécessaire de déployer une rigueur et une autorité si excessives et qui seraient devenues offensives. Il érigea, au milieu de la province, un tribunal civil, présidé par un homme qui jouissait de l'estime publique, auprès duquel chaque ville envoyait son avocat. Il s'était aperçu que les cruautés de Ramiro lui avaient attiré quelque haine ; pour se laver de tout reproche aux yeux des peuples et gagner leur affection, il voulut leur prouver qu'ils

ne devaient pas lui attribuer les cruautés qu'on avait pu commettre, mais les attribuer au caractère féroce de son ministre. En conséquence, il saisit la première occasion favorable à son projet, et il fait pourfendre un matin Ramiro, et fait exposer son corps, au milieu de la place de Cesène, sur un pieu, ayant tout auprès un coutelas ensanglanté. L'horreur de ce spectacle, en satisfaisant les esprits, les glaça tout à la fois d'étonnement et d'effroi.

Mais revenons à notre sujet. Le duc se trouvait très puissant ; il s'était délivré, en grande partie, des ennemis présents, employant contre eux des armes de son choix, en détruisant des voisins puissants qui pouvaient lui nuire. Il ne lui restait pour assurer et accroître sa conquête que de n'avoir pas à redouter le roi de France. Il savait que ce prince, qui s'était, quoique tard, aperçu de son erreur, ne souffrirait pas son agrandissement. En conséquence, il chercha d'abord se faire des alliances nouvelles ; il tergiversa avec la France au moment où les Français s'étaient portés à Naples contre les Espagnols qui assiégaient Gaëte. Son dessein était de se fortifier contre eux ; et certes il y eût réussi si Alexandre VI eût vécu encore. Telle fut sa conduite dans les affaires présentes.

Mais il avait encore plusieurs dangers à redouter pour l'avenir ; il devait craindre que le nouveau pape ne lui fût opposé et cherchât à lui enlever ce que son prédécesseur lui avait donné ; il s'occupa de parer à ces dangers. Premièrement, il détruisit la race de tous les seigneurs qu'il avait dépouillés, afin d'enlever au futur pape le prétexte de le dépouiller lui-même ; en second lieu, il s'attacha tous les gentilshommes de Rome, afin de contenir le pape par eux ; troisièmement, il se fit le plus de créatures qu'il put dans le sacré collège ; quatrièmement, enfin, il résolut d'acquérir tant d'états, de souveraineté et de puissance, avant la mort de son père, qu'il pût résister à une première attaque.

De ces quatre moyens, il en avait employé trois avant la mort d'Alexandre, et il avait tout disposé pour mettre le quatrième en usage. En effet, des seigneurs qu'il avait dépouillés, il en massacra le plus grand nombre, et peu lui échappèrent. Il avait gagné tous les gentilshommes romains. Il avait le plus grand parti dans le collège des cardinaux ; quant à ses acqui-

sitions, il pensait se rendre maître de la Toscane ; il possédait déjà Pérouse, Piombino, Pise, qui s'étaient mises sous sa protection et dont il n'avait qu'à prendre possession. Il n'avait plus à ménager les Français ; ceux-ci avaient été chassés par les Espagnols du royaume de Naples, et chacun de ces deux peuples devait nécessairement solliciter son amitié. Lucques et Sienne ne pouvaient manquer de céder bientôt, partie par haine des Florentins, partie par crainte. Les Florentins ne pouvaient se défendre. Tous ces projets lui auraient réussi et avaient déjà commencé à s'exécuter la même année où Alexandre mourut. Il acquérait tant de force et de réputation qu'il se serait soutenu par lui-même, sans dépendre de la fortune ou de la puissance d'autrui.

Mais Alexandre VI mourut cinq ans après qu'il avait commencé à tirer l'épée. Il laissa son fils avec le seul État de la Romagne, bien consolidée ; toutes ses autres conquêtes étaient absolument en l'air, entre deux puissantes armées ; lui-même était attaqué d'une maladie mortelle. Le duc avait tant d'habileté et de courage, il connaissait si bien les hommes qu'il devait s'attacher ou perdre, les fondements qu'il avait su jeter en peu de temps étaient si solides que s'il n'eût pas eu ces deux armées ennemies ou qu'il eût été bien portant, il eût surmonté toutes les autres difficultés.

La preuve que ces fondements étaient bons, c'est que la Romagne lui fut fidèle et l'attendit pendant plus d'un mois où il fut, quoique à demi mort, en sûreté à Rome ; et, quoique les Baglioni, les Vitelli et les Orsini s'y fussent rendus, ils n'osèrent pas le poursuivre. Il parvint sinon à faire élire celui qu'il voulait pour pape, du moins à empêcher qu'on n'élût celui qu'il voulait écarter. Si dans le temps où Alexandre mourut il n'eût pas été malade, tout lui eût été facile. Il me dit, le jour où Jules II fut nommé, qu'il avait pensé à tous les obstacles qui pouvaient naître à la mort de son père et qu'il y avait remédié ; mais qu'il n'avait pas prévu qu'à sa mort il serait lui-même en danger de mourir.

En rassemblant toutes ces actions du duc, je ne saurais lui reprocher d'avoir manqué à rien ; et il me paraît qu'il mérite qu'on le propose, comme je l'ai fait, pour modèle à tous ceux qui, par fortune ou par les armes d'autrui, sont arrivés à la

souveraineté avec de grandes vues et de plus grands projets. Sa conduite ne pouvait être différente; la seule chose qui s'opposa à ses desseins fut la mort trop prompte d'Alexandre et la maladie dont lui-même fut attaqué. Quiconque donc juge nécessaire dans une principauté nouvelle de s'assurer de ses ennemis, de se faire des amis, de vaincre ou par force ou par ruse, de se faire aimer et craindre des peuples, suivre et respecter par le soldat, de détruire tous ceux qui peuvent ou doivent lui nuire, de créer des lois nouvelles pour les substituer à d'anciennes, d'être à la fois sévère et reconnaissant, magnanime et libéral, de se défaire d'une milice à laquelle on ne peut se fier et de s'en former une nouvelle, de se conserver tellement l'amitié des princes et des rois qu'ils aiment à vous faire du bien et qu'ils redoutent de vous avoir pour ennemi, celui-là, dis-je, ne peut pas trouver des exemples plus récents que ceux que présente Borgia.

Seulement on peut le reprendre quant à l'élection de Jules II au pontificat. Il ne pouvait pas, comme nous l'avons déjà dit, faire nommer un homme comme il l'eût voulu, mais il pouvait du moins donner l'exclusion à un autre ; et il ne devait jamais consentir à l'exaltation de l'un des cardinaux auxquels il avait nui et qui, devenus pontifes, auraient eu à le redouter ; car les hommes nous offensent ou par haine, ou par crainte. Ceux qu'il avait offensés étaient entre autres Saint-Pierre-aux-Liens, Colonne, Saint-Georges, Ascagne. Tous les autres venant à être élus avaient à le craindre, excepté celui de Rouen et les Espagnols : ces derniers tenaient à lui par des liens de parenté et des services et le cardinal d'Amboise, soutenu par la France, était trop puissant pour le craindre.

Le duc devait donc d'abord essayer de faire nommer un Espagnol, et ne pouvant y réussir, il fallait qu'il consentît à la nomination de l'archevêque de Rouen, et jamais à celle de Saint-Pierre-aux-Liens. C'est une erreur de croire que chez les grands personnages les services nouveaux fassent oublier les anciennes offenses. Le duc commit donc une faute lors de cette élection et fut lui-même la cause de son entière ruine.

Machiavel admirait son héros en tout et pour tout.

Machiavel fut le témoin de l'exécution de Ramiro d'Orco il en profita pour adresser au duc de Valentinois des éloges sur sa politique.

Machiavel étant alors légat de la République de Florence à Cesene, son gouvernement lui fit demander ce qu'il pensait de la mort du tyran Ramiro d'Orco.

Voici la réponse que fit Machiavel :

Magnifiques seigneurs,

Je ne puis rien vous dire touchant l'exécution de Ramiro d'Orco, sinon que César Borgia est le prince qui sait le mieux faire et défaire les hommes selon leurs mérites.

Nicolas Machiavel.

La jeunesse d'Alexandre

Le futur Alexandre VI, jeune encore, méritait de s'attirer les foudres de son oncle le pape Pie II. Celui-ci fut informé des scènes de débauche auxquelles fut mêlé le cardinal Rodrigue, qui avait reçu le chapeau en 1456 ; il lui écrivit, le 14 juin 1460, des bains de Petriolo, la lettre suivante.

D'ailleurs, on peut douter de son authenticité et nous ne croyons pas que personne en ait vu le texte latin. La teneur des différentes traductions diffère suffisamment pour qu'à la suite de M. de Marincourt (*Le procès de Borgia*, Paris, 1883) nous les reproduisions :

« Il y a quatre jours, plusieurs dames, ornées selon la vanité du siècle, étant réunies dans les jardins de notre cher fils Jean de Bichis, nous avons appris (version de l'Epinois), nous avons *entendu dire* (Leonetti) que toi, oublieux de ta sagesse (Leonetti) et de la retenue que vous imposait la dignité dont vous êtes revêtu (de l'Epinois), tu es resté avec elles, depuis 17 jusqu'à 22 heures, en compagnie d'un membre du collège des cardinaux, que son âge, si ce n'était le respect dû au Siège apostolique, aurait dû rappeler au sentiment de sa position.

« Là, on a dansé, *nous a-t-on dit*, en toute liberté, il y a eu des galanteries, des privautés, et toi, tu es resté là, comme si tu étais un jeune homme du monde. La décence empêche de rapporter tout ce que l'on *affirme* (de l'Epinois), *on rapporte* (Leonetti) avoir eu lieu dans cet endroit. Le nom même des choses *racontées* est indigne de la situation. Et pour vous donner plus de liberté dans vos plaisirs, vous aviez défendu l'accès aux maris, pères, frères et autres parents des dames. Vous deux, seuls avec quelques domestiques, vous avez été les rois de la fête en dirigeant les danses.

« Votre légèreté *a été* la risée de tout le monde, et vous êtes la fable du public (de l'Épinois).

« *On prétend* que dans Sienne on parle publiquement de cette légèreté, et que tout le monde se moque de toi (Leonetti).

« Il est certain qu'ici, aux bains, où il y a beaucoup d'ecclésiastiques et de séculiers, tu es devenu la fable de tous. Dire que de tels faits ne nous déplaisent pas seraient mal. Ils nous déplaisent certainement plus que nous ne pouvons le dire, car notre dignité ecclésiastique est compromise; on médit de notre ministère, on affirme que nous voulons être riches et grands, non pour faire le bien, mais pour nous livrer plus librement à nos caprices. De là, le mépris des princes et des puissants, les sarcasmes quotidiens des séculiers. De là, leur facilité à nous opposer notre propre vie, si nous leur reprochons la leur. Et l'on accuse le vicaire même du Christ, en le jugeant capable de fermer les yeux.

« Toi, cher fils, déjà à la tête de l'Église de Valence, une des premières de l'Espagne, et chef de la chancellerie apostolique, tu es encore plus blâmable, car tu fais partie du Sacré-Collège romain.

« Nous te laissons juger si courtiser des jeunes filles, leur envoyer des fruits et du vin auxquels on a goûté, en signe de prédilection, et tout un jour se livrer au plaisir et assister à tous les passe-temps de ce genre, sont des choses convenables à ta dignité. »

. . . . . .

« Si ces faits se renouvelaient, nous serions obligé de montrer qu'ils ont eu lieu à notre grand déplaisir. Recevoir des reproches de nous serait un déshonneur pour toi. Nous t'avons toujours aimé. Te considérant comme un exemple de *gravité* et de *bonne conduite* (*Morigeratezza*, dit la version Leonetti), nous t'avons honoré de notre faveur. Fais donc en sorte de continuer à la mériter ainsi que notre estime, ce qui sera facile si tu prends une vie plus sérieuse. Ton âge nous fait espérer que tu t'amenderas, et il nous engage à t'adresser cette admonestation paternelle. »

Légitimation et dotation de Girolama, fille naturelle du cardinal Rodriguez

---

« 24 janvier 1482. — En présence de moi, notaire public, etc., le Révérendissime en Christ, Père et Seigneur, Rodrigue Borgia, évêque de Porto, cardinal du Sacré-Collège romain et vice-chancelier, guidé et poussé par affection paternelle pour la noble, honnête et vertueuse demoiselle *Ieronimam sororem excellentis et generosi adolescentis Dni Petri Ludovici de Borgia et Johannis de Borgia infantis germanor. fratrum volens et intendens ipsam Ieronimam puellam que de sua domo et familia existit velut filiam RECOGNOSCERE et tractare et pro honore dicte sue domus et familie ipsam condecenter maritare ac dotare...* » Suivent les apports et stipulations. L'acte se termine ainsi :

« *Acta fuerunt hec in palatio Bmi Dni Cardlis Mediolanensis inquam, camera magna ejusdem palat. ubi ipse Rmus Dnus residet.* » Suivent les noms des témoins : le cardinal Étienne de Nardinis, appelé cardinal Milanais (dans le palais duquel a lieu la cérémonie), le cardinal Jean-Baptiste Savelli, les nobles hommes d'armes Virginio Orsini, Julien Cesarini, Antonio Porcaro.

Enfin l'acte est extrait du protocole de Camillo Beneimbene, notaire à Rome. (Archives des notaires au Capitole.)

Portrait de Rodriguez Borgia
par Jacob de Volterra
(1486)

« C'est un homme dont l'esprit est apte à tout et de grande intelligence; il parle habilement et sait très bien faire profiter ses discours de connaissances littéraires médiocres; il est naturellement adroit et apporte un art merveilleux dans la conduite des affaires. Il est extrêmement riche et la protection de plusieurs rois et princes lui donnent du renom. Il habite un palais bien bâti et commode qu'il a fait élever pour lui entre le pont Saint-Ange et le Campo di Fiore. Il tire d'immenses revenus de ses fonctions ecclésiastiques, de plusieurs abbayes qu'il possède en Italie et en Espagne et des trois évêchés de Valence, de Portus et de Carthage : la charge de vice-chancelier, à elle seule, lui rapporte, à ce qu'on dit, douze mille florins d'or annuellement. La quantité de vaisselle d'argent, de perles, d'étoffes brodées d'or et de soie et de livres sur toutes sortes de sciences qu'il a en sa possession est très considérable et d'un luxe digne d'un roi ou d'un pape. Je ne parle pas des ornements sans nombre dont ses lits sont chargés, ni de ses chevaux, ni de ses objets précieux d'or, d'argent et de soie, ni de sa somptueuse garde-robe, ni de la grande quantité d'or monnayé qu'il a entre ses mains. On est persuadé qu'il a plus d'or et de richesses de toutes sortes que tous les autres cardinaux, à l'exception d'Estouteville. »

Portrait de César Borgia

Nous donnons à titre de simple curiosité ce portrait de César Borgia. C'est le premier qui ait été tracé de lui. Il est dû à la plume de Boccaccio, qui dépeignait ce jeune homme de dix-sept ans au duc Hercule.

Boccaccio paraît évidemment avoir été ébloui par le jeune César Borgia, si nous en jugeons par les termes très admiratifs de cette lettre :

« J'ai rencontré avant-hier, dit-il, César dans sa maison du Transtevere ; il était prêt à partir pour la chasse en costume laïque, c'est-à-dire que ses habits étaient de soie et qu'il était armé ; il n'avait qu'une petite *clerica*, comme un simple clerc tonsuré. En chevauchant de compagnie, nous nous sommes entretenus quelque temps ensemble. Je suis très familier avec lui. Il a un génie vaste et supérieur et un naturel excellent ; ses dehors sont ceux du fils d'un grand prince ; il est surtout gai et joyeux : tout est fête en lui. Il a beaucoup de bienséance et fait une figure bien meilleure et bien plus distinguée que son frère le duc de Gandie. Celui-ci est lui-même bien doué. L'archevêque n'a jamais eu de penchant pour l'état ecclésiastique ; mais son bénéfice lui rapporte plus de seize mille ducats. Si ce projet de mariage avait abouti, ses bénéfices auraient échu à son frère Jofré, qui a environ treize ans. »

Lettre de Boccaccio sur la légitimation de César

Lorsque fut conclu, par procuration, au Vatican, le 16 août 1493, le mariage de don Jofre, âgé de treize ans, avec donna Sanzia, fille naturelle du duc Alphonse de Calabre, Alexandre résolut de donner à César le chapeau de cardinal.

Ce qui fut fait un mois environ plus tard, le 20 septembre 1493. Auparavant, on avait eu soin de légitimer la naissance de César.

Le soin de cette légitimation avait été confié aux cardinaux Pallavicini et Orsini.

A la date du 25 février 1493, Boccaccio en rendait compte à la cour de Ferrare par une lettre dont voici un extrait :

. . . . . .

« On a enlevé la tache qu'il portait comme enfant naturel, en jugeant avec raison qu'il est légitime, puisqu'il est né dans la maison et du vivant de l'époux de la mère. C'est un fait acquis : on voyait alors celui-ci tantôt dans la ville, tantôt dans les terres de l'Eglise où l'appelaient ses fonctions, et il voyageait de côté et d'autre. »

Lettre d'Hercule, duc de Ferrare, au pape Alexandre VI

Hercule, duc de Ferrare, remercie Alexandre VI des honneurs qu'il avait réservés à son fils Alphonse, lors de sa venue à Rome.

Alphonse, parent de Sforza, à qui Lucrèce était fiancée, remarqua à cette occasion la beauté de Lucrèce ; mais il ne se doutait pas que cette jeune femme charmante et d'une intelligence rare viendrait un jour habiter le château d'Este, à Ferrare, pour y devenir sa compagne.

Alphonse fut logé, pendant les quelques semaines qu'il demeura à Rome, au Vatican. C'est là qu'il connut Lucrèce, à qui il se devait de rendre visite. Alexandre VI le combla d'égards et c'est en reconnaissance de cet accueil que son père Hercule, duc de Ferrare, écrivit cette lettre au pape :

« Très Saint Père et Seigneur. J'embrasse, très vénérable Seigneur, les pieds de Votre Béatitude, et je me recommande humblement à Vous. Je savais depuis longtemps déjà que je devais à Votre Sainteté les plus grands remerciements, mais les missives de l'évêque de Modène, mon ambassadeur auprès de Votre Sainteté, et d'autres qui m'ont été adressées, non seulement par mon fils aîné et bien-aimé Alphonse, mais aussi par tous ceux qui l'accompagnaient, m'ont confirmé dans cette opinion. Les missives m'ont appris que Votre Sainteté a entouré tout le monde, mais surtout moi et les miens, de sa bonté, de sa libéralité, de sa grâce, de son humanité et de son amour inexprimable, lors de l'arrivée de mon fils et pendant la durée de son séjour à Rome. Aussi me déclare-je, comme je l'étais déjà de tout mon pouvoir, tout particulièrement et davantage encore l'obligé de Votre Sainteté, et je lui adresse

des remerciements éternels et aussi nombreux que le monde peut en contenir, en me disant le très dévoué et tout préparé serviteur de Votre Sainteté en tout ce qui lui est cher et agréable, et en me recommandant, ainsi que tous les miens, à Votre Sainteté avec l'humilité la plus profonde comme son fils et serviteur.

« HERCULE, *duc de Ferrare.* »

Lettres de Boccaccio sur le mariage de Lucrèce Borgia, advenu le 12 juin 1493, avec Sforza

---

Le mariage de Lucrèce fut célébré au Vatican avec une pompe inaccoutumée et de grandes démonstrations de joie. Ces démonstrations furent telles qu'elles surprirent même, par leur côté licencieux, l'historien Infessura.

La noblesse, la magistrature de Rome, tous les ambassadeurs étrangers prirent part à cette manifestation, qui prit les proportions d'un événement.

A la fête donnée au Vatican on donna des comédies que l'on représenta d'une manière imprévue dans le décor austère du Vatican, si nous en croyons Infessura, qui parle d'une fête très mondaine et très lascive.

Le chroniqueur romain ne nous paraît pas avoir exagéré dans la relation qu'il nous a laissée de cette fête, et nous trouverions même une confirmation de son récit dans la lettre suivante que l'ambassadeur du duché de Ferrare, Boccaccio, écrivit à son maître le 13 juin, c'est-à-dire le lendemain même de la célébration du mariage.

On verra par cette lettre avec quelle discrétion diplomatique Boccaccio y parle de Julie Farnèse, la nouvelle jeune maîtresse du pape, « *de qua est tantus sermo* », c'est-à-dire qui fait l'objet de toutes les conversations. Les satires, moins discrètes que Boccaccio, l'appellent la « FIANCÉE DU CHRIST ».

« Hier 12, les épousailles ont été célébrées publiquement au palais en grande pompe et à grands frais. Toutes les matrones romaines y avaient été invitées, ainsi que les habitants les plus

considérables ; dix cardinaux y assistaient et le pape était assis au milieu d'eux sur son trône pontifical. Le palais et les appartements étaient remplis partout de gens en admiration devant ces splendeurs. Ledit seigneur de Pesaro épousa solennellement sa fiancée, puis l'évêque de Concordia prononça un superbe discours. Il n'y avait d'autres ambassadeurs que celui de Venise, celui de Milan et moi, et enfin un de ceux du roi de France.

« Le cardinal Ascanio était d'avis que j'offrisse le cadeau pendant la cérémonie et que je fisse interroger le pape à cet égard ; mais je lui représentai que cela ne me paraissait pas convenable et que le mieux serait de faire le moins de démonstrations possible. Tout le monde tomba d'accord avec moi et le pape me fit appeler à cet égard pour me dire : « Il me semble que ton idée est bonne », et l'on décida que je devais me présenter au palais assez tard sur le soir avec mon présent. Sa Sainteté y donnait un dîner de famille en l'honneur des deux époux ; il y avait là les cardinaux Ascanio, de Saint-Anastasie et Colonna, puis l'épousée, son époux ensuite et, derrière lui, le comte de Pitigliano, capitaine de l'Église, le seigneur Jules Orsini, puis Mme Julie Farnèse, dont on parle tant *de qua est tantus sermo*, Mme Torodina avec sa fille la marquise de Gerazo, une fille du susdit capitaine, épouse du seigneur Angelo Farnèse, frère de la susdite Mme Julie. Ces personnes étaient suivies d'un jeune frère du cardinal Colonna et de Mme Adrienne Ursina. Celle-ci est la belle-mère de ladite Mme Julie ; elle a élevé constamment l'épousée chez elle, où elle était regardée comme la nièce du pape. Elle est fille du cousin charnel du pape, le feu seigneur Pedro de Milla que Votre Excellence a connu.

« Quand la table fut enlevée, ce qui eut lieu de trois à quatre heures de la nuit, le présent de l'illustre duc de Milan fut offert à l'épousée. Il consistait en cinq pièces différentes de brocarts d'or et de deux anneaux, l'un de diamant et l'autre de rubis. Le tout a été estimé 1,000 ducats. Ensuite j'ai remis le présent de Votre Seigneurie avec un compliment exprimant vos félicitations et la joie que vous causait ce mariage, ainsi que l'offre absolue de vos services. Ce présent a beaucoup plu au pape. Indépendamment de l'épousée et de l'époux, il a

exprimé la gratitude infinie qu'il en ressentait pour Votre Excellence. Ascanio offrit ensuite le sien, qui consistait en un assortiment complet de vaisselle de crédence en argent doré, valant environ 1,000 ducats. Le cardinal de Montréal présenta deux anneaux, un de saphir et un de diamants très beaux, et valant environ 3,000 ducats; le protonotaire Cesarini fit don d'une cuvette et de son bocal, valant bien 800 ducats; le duc de Candie donna un vase d'une valeur d'environ 70 ducats; le protonotaire Lassate présenta également un vase d'une composition ressemblant à du jaspe et orné d'argent doré, qui pouvait valoir de 70 à 80 ducats. Il n'y eut pas d'autres cadeaux. Quand on célébrera la noce, les autres cardinaux, ambassadeurs, etc., suppléeront ce qui manquera, et, de mon côté, je m'efforcerai de les imiter. Je crois qu'elle aura lieu dimanche prochain, mais ce n'est pas sûr.

« Pour terminer, les dames dansèrent, et l'on représenta, en guise d'intermède, une bonne comédie accompagnée de chant et de musique. Le pape et nous tous y assistions. Que dire de plus? Je n'en finirais pas. Nous avons passé la toute la nuit; est-ce bien, est-ce mal? Votre Seigneurie en jugera. »

Le roi Ferdinand félicite Jean Sforza au sujet du mariage de Sforza et de Lucrèce

---

« Illustre cousin et très cher ami, nous avons reçu votre lettre du 22 de l'écoulé, par laquelle vous nous avez informé de votre alliance avec l'illustre Donna Lucrèce, nièce de Sa Sainteté, notre Seigneur. Nous en sommes très réjoui, tant à cause de l'amitié que nous avons portée, et que nous portons encore, à vous et à votre maison, que parce que nous croyons que rien ne pouvait vous être plus avantageux que ce mariage. Aussi nous vous souhaitons la félicité la plus parfaite et nous demandons avec vous à Dieu que cette union augmente la puissance et la considération de votre personne, ainsi que celle de votre État. »

Projet de fiançailles de la fille de Julie Farnèse et d'Alexandre VI

En 1492, Julie Farnese avait donné le jour à une petite fille. Cette enfant fut donnée officiellement comme fille d'Orsini, le mari de Julie Farnese, mais ce n'était un mystère pour personne qu'elle était la fille du pape.

Les Farnèse, comme les Pucci, l'ignoraient moins que personne et ils ne se cachaient pas pour tâcher d'en tirer parti. Julie, elle-même, redoutait si peu le jugement qu'on pouvait porter sur elle qu'elle habitait le palais Santa Maria in Portica, comme si elle eût été la parente légitime de Lucrèce.

Alexandre Farnese ne devait d'avoir été promu à la dignité de cardinal qu'à l'adultère de sa sœur Julie, appelée partout à Rome « la fiancée de Jésus-Christ », ainsi que nous l'avons déjà dit.

Le peuple romain appelait plaisamment Alexandre Farnese « le cardinal de la jupe ».

Mais les Farnèse se souciaient peu de provoquer ou même de justifier les moqueries du peuple. Ils ne songeaient qu'à établir ou accroître leur fortune, ainsi qu'en témoigne une lettre que Girolama Farnèse écrivait de Cassignano à son mari Puccio, à la date du 21 octobre 1493 :

« ... Vous avez dû recevoir des lettres de Florence antérieures à la mienne et apprendre quels bénéfices Laurent a obtenus et tout ce que Julie lui a procuré. Vous en ressentirez un grand plaisir. »

Mais cette fortune ne suffisait plus aux Farnèse. Ils rêvaient de parentés brillantes.

Laurent Pucci avait été envoyé par le gouvernement de Florence à Rome, où il succéda au jurisconsulte Puccio, son frère

ancien commissaire à Faënza et ambassadeur de Florence à Rome.

Laurent Pucci devait, plus tard, sous le pontificat de Léon X, devenir un cardinal influent. Les Farnèse désiraient l'amitié de Laurent Pucci, mais leurs désirs ne s'arrêtaient pas là.

Un jour, le cardinal Farnèse, alors à Viterbe, pria Laurent de l'accompagner à Rome pour les fêtes de Noël. Ils furent accueillis sur leur route, à Rignano, où les barons de la maison Savelli leur firent une réception pompeuse, puis ils repartirent pour Rome. Chemin faisant, le cardinal révéla à Laurent le sujet de ses méditations : le projet de fiançailles de la petite fille de Julie. « Avec qui ? » demanda Alexandre. Farnèse répondit qu'il désirait fiancer la fille de Julie au jeune Astorre Manfredi de Faënza. Or Pierre Médicis convoitait pour sa propre fille cette alliance avec le jeune Astorre.

A ces confidences et à d'autres, Laurent Pucci répliqua par cette impertinence : « *Monseigneur, je crois fermement que Notre Seigneur (le pape) donnerait sa fille à ce seigneur (Astorre); je veux dire que je crois cette enfant fille du pape comme Mme Lucrezia, et nièce de Votre Éminence.* »

Le jeune cardinal libertin Alexandre Farnèse ne riposta point. Sans s'indigner le moins du monde, il sourit en formule d'approbation. Mais laissons la parole à Laurent et contentons-nous de citer cet extrait d'une lettre écrite par lui à son frère Giannozzi, à la date des 23 et 24 juillet 1493.

. . . . . .

— « Elle est fille du pape, nièce du cardinal et fille putative du seigneur Orsini, à qui Notre Seigneur donnera encore trois ou quatre châteaux près de Bassanello. Le cardinal a dit encore que, dans le cas où le seigneur Angelo (son frère) resterait sans enfants, ses biens tomberaient en partage à cette enfant qu'il aime beaucoup; qu'il y pensait déjà et qu'ainsi l'illustre Pierre se plierait au désir du cardinal et lui restera constamment attaché.

« Je vous ai écrit hier soir, mon cher Giannozzo, ce qui se trouve ci-dessus; je suis monté à cheval aujourd'hui, veille de la fête, avec monseigneur Farnèse pour aller aux vêpres au palais papal, et, en attendant que Notre Seigneur arrive à la

chapelle, je suis allé à la maison de Santa Maria in Portici pour voir Mme Julie. Je la trouvai qui venait de se laver la tête; elle était assise auprès du feu avec Mme Lucrèce, fille de Notre Seigneur, et Mme Adrienne, et elle m'a accueilli, ainsi que ses compagnes, avec de grandes démonstrations de joie. Mme Julie voulut que je m'assise à côté d'elle : elle me remercia de ce que j'avais conduit Jeronima chez elle et me dit que je devais encore l'y ramener pour lui être agréable. Mme Adrienne ajouta : « Est-ce vrai qu'il ne lui est pas plus permis de venir ici qu'à Capodimonte et à Marta? » Je lui répondis que je l'ignorais et qu'il me suffisait d'avoir fait plaisir à Mme Julie en la conduisant chez elle, car elle me l'avait demandée dans ses lettres, et qu'elles pouvaient maintenant en agir à leur guise. Je laissais aux soins de Mme Julie, suffisamment habile pour ce qui la concerne, de faire en sorte qu'elles pussent se rencontrer; que d'ailleurs elle avait un aussi vif désir qu'elle-même de voir Sa Seigneurie. Sur quoi Mme Julie m'adressa de grands remerciements et me dit qu'elle était contente de moi. Je lui rappelai combien j'étais reconnaissant à Sa Seigneurie de ce qu'elle avait fait pour moi, et que je ne pouvais pas mieux lui en témoigner de gré qu'en amenant à la maison Mme Jeronima. Elle me répondit que de telles bagatelles ne méritaient pas de reconnaissance; qu'elle espérait encore m'être agréable en des occasions plus importantes et que j'en ferais l'expérience à temps utile. Mme Adrienne prit la parole à son tour et dit que je devais être certain que ce n'était pas à messer Antonio ni à son ambassadeur, mais bien à Mme Julie que j'étais redevable des résultats que j'avais obtenus.

« J'eus l'air d'être convaincu pour ne pas la contredire et je remerciai encore une fois Sa Seigneurie. Ensuite, Mme Julie me demanda des nouvelles de messer Puccio d'une manière très pressante et me dit : « Nous ferons en sorte qu'il vienne un jour et si, en dépit de tous nos efforts, nous n'avons rien pu obtenir quand il était ici, nous réussirons aujourd'hui sans difficulté. » Elle m'assura aussi qu'hier soir le cardinal lui avait parlé de ce dont nous nous étions entretenus en route et elle me pria d'écrire; elle pense pourtant que si l'affaire se traite par votre entremise, Pierre le Magnifique s'y prêtera

volontiers. Tel est le point, comme vous voyez, où la chose en est. Elle a voulu aussi que je voie l'enfant; elle est déjà grande et, à ce qu'il m'a semblé, elle ressemble au pape *adeo ut vere ex ejus semine orta dici possit.* Mme Julie a pris de l'embonpoint et est devenue une femme de toute beauté Elle a dénoué ses cheveux en ma présence et s'est fait coiffer; ils lui tombaient jusque sur les pieds : je n'ai jamais rien vu de pareil; elle a les plus beaux cheveux du monde. Elle portait une coiffe de toile fine et par-dessus une espèce de réseau qui faisait l'effet de la fumée, avec certains filets d'or. Elle rayonnait vraiment comme le soleil. J'aurais beaucoup donné pour que vous fussiez présent et que vous puissiez vous convaincre de ce que vous avez souvent désiré savoir. Elle portait un vêtement garni de fourrures à la mode napolitaine, ainsi que Mme Lucrèce, qui alla en changer au bout de quelque temps. Elle revint ensuite avec un costume presque entièrement de velours violet. Comme les vêpres étaient finies et que les cardinaux s'en allaient, je les quittai. »

On peut penser qu'Alexandre Farnèse n'exagérait pas lorsqu'il affirmait que le pape aimait beaucoup cette enfant de Julie. Le jugement que porte Laurent sur la ressemblance de l'enfant avec le pape Alexandre VI, dans cette courte phrase à peine discrète : *Adeo ut vere ex ejus semine orta dici possit*, doit provoquer chez Alexandre une grande fierté. Il n'est guère de sacrifices qu'il ne veuille faire pour cette enfant que tout le monde reconnaîtra *ex ejus semine orta*.

Alexandre VI blâme sa fille Lucrèce

Le 18 juillet 1494, Alexandre VI est de retour à Rome de son voyage à Viscovaro. Le 24, il adresse à Lucrèce, alors à Pesaro, la lettre suivante, que Lucrèce méritait. N'avait-elle pas, en effet, permis à Julie Farnèse, dont Alexandre lui avait confié la garde, de s'éloigner d'elle?

Comme la peste menaçait Rome, Alexandre avait permis à Julie de se rendre à Pesaro avec Lucrèce et d'y demeurer pendant les grandes chaleurs.

Or Julie était partie subitement de Pesaro pour aller voir son frère Angiolo qui était gravement malade. Dans une lettre, le Vénitien Sanudo affirme qu'elle était surtout partie pour assister au mariage d'un de ses parents; cependant, la maladie de son frère n'était pas un prétexte cherché, puisque Angiolo en pensa mourir.

« Alexandre VI, pape; de sa propre main.

« Donna Lucrezia, ma très chère fille. Voilà plusieurs jours que nous n'avons pas reçu de lettre de toi; nous sommes très surpris que tu négliges de nous écrire plus souvent et de nous donner des nouvelles de ta santé et de celle du seigneur Jean, notre bien-aimé fils. A l'avenir, sois plus soucieuse et plus diligente. Mme Adrienne et Julie sont arrivées à Capodimonte, où elles ont trouvé le frère mort. Ce trépas imprévu a si profondément ému et troublé le cardinal, ainsi que Julie, que tous deux ont pris la fièvre. Nous avons dépêché Pietro Caranza pour aller les voir et nous nous sommes inquiété d'un médecin et de tout ce qui est nécessaire. Nous espérons que grâce à Dieu et à la glorieuse Madone, l'un et l'autre seront promptement rétablis. En vérité, le seigneur Jean et toi avez eu bien peu d'égards pour nous à l'occasion du départ de

Mme Adrienne et de Julie, car vous les avez laissées s'en aller sans notre permission expresse ; vous auriez dû penser, comme c'était votre devoir, qu'un si brusque éloignement s'effectuant à notre insu nous causerait le plus vif déplaisir. Et si tu objectes qu'elles l'ont voulu ainsi parce que le cardinal Farnese l'avait ordonné, je te répondrai que vous auriez dû vous demander si cela plairait au pape. Maintenant c'est fait ; mais une autre fois, nous serons plus prévoyant et nous aurons soin de considérer à quelles mains nous confions nos affaires. Grâce à Dieu et à la glorieuse Vierge, nous sommes en très bonne santé. Nous avons eu une entrevue avec l'illustre roi Alphonse, qui nous a traité avec autant d'amitié que d'obéissance que s'il avait été notre propre fils. Nous ne saurions t'exprimer avec quelle satisfaction et quel contentement mutuels nous nous sommes quittés. Sois persuadée que Sa Majesté sacrifierait pour notre service sa personne même et tout ce qu'elle possède en ce monde.

« Nous espérons que toute méfiance, toute contrariété relativement aux Colonna sera complètement dissipée d'ici trois ou quatre jours. Il ne me reste plus qu'à te recommander de veiller à ta santé et de prier assidûment la Madone.

« *Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 24 juillet 1494.* »

Lettre à Sylvius de Sabello

MAGNIFICO VIRO DOMINO

SILVIO DE SABELLIS

honor. apud Serenis. Roman. Regem.

Magnifice Domine Silvi Salutem. Intelleximus ex amicorum literis, te perfidia proscripto, atque in prædam datis omnibus, fortunis tuis, ab Urbe discessisse, et horum latronum furorem, et rabiem evasisse. Doluimus, ut æquum fuit, de tuis incommodis, sec tamen inter tot mala gravisi sumus, te incolumem in Germaniam, et apud Cæsarem receptum. Unde cùm intelligamus tu literis, commenditatis, et aliorum precibus apud eum agere, ut in integrum restituaris, valde admirati sumus, prudentiam, tuam eo credulitatis, vel, ut confidentius tecum agamus, levitatis devenisse, ut speres hunc hominem proditorem generis humani, qui omnem ætatem stupris, et rapinis contaminatam ad decipiendos homines consumpsit, aliquid unquam quod justum sit vel posse, vel velle agere, nisi metu, et viribus coercetur.

Erras carissime, et longè falleris, si existimas illam unquam pacem cum hoc monstruose capite tibi esse quærendam. Nam posteaquam ex nulla causa, sed ex ejus aviditate, et perfidia ab eo proditus, et proscriptus, atque in perditionem, et prædam datus es, æternum tibi cum illo bellum æterne odio es finiendum. Opus est agitur tentare alias vias, et publicum Romanæ pestilentiæ vulnus veris medicis aperit; propenere Cæsari, et cæteris Romani Imperii Principibus clades omnes, quæcunque ab hac infami bellua in perniciem Christianæ Reipublicæ emanarunt; narrare detestabilia scelera, quæ in contemptum Dei, et Religionis exitium committuntur, quæ quam atrocia, quàm immania sint, ut cujusvis etiam dissertissimi ingenium perstringant. Hæc tibi in publicis Principum conventibus

enarranda, hæc committenda pluribus exemplis, atque per omnium manus tradenda, et disseminenda.

Frustra queri Christianam Religionem de Mahomette antiquo ejus hoste, quod ab illa innumeram populorum multitudinem abduxerit; cum iste novus Mahomettus omnis criminum sceleritate illum longe superaverit, et hoc fidei, et religionis reliquum validissimis morborum incendiis exarserit. Venisse tempora, quibus jam Antichristus, toties a Prophetis prædicatus appareat, neque enim ullum omnino unquam nasci, aut, excogitari potuisse, qui apertior Dei hostis Christi, oppugnator fidei, et religionis subversor inveniretur.

Jam beneficia, et dignitates Ecclesiasticas, quæ antiquo sanctorum Patrum decreto ad remedia animæ, justitia clarissimis viris ultro demandari solebant, publica venditione dissipari, et illis solummodo cedere, qui aperta emptione plus pecuniarum, quam cætari largiuntur.

Itur ad Palatium cum auro ad emenda fidei mysterias; stat ibi minister scelerum, venditor beneficiorum Cardinalis Mutinensis ad explendam Pontificis avaritiam. Quæsitor institutus, qui tanquam Cerberus, hostio inferorum appositus, et omnibus adlatrans, nullo pudore unumquemque pensitat, quid a quocumque feratur intelligit; admittuntur soli divites, et locupletes, tenuiores vero omnium verborum contumelia excluduntur: omnia jam apud Pontificem esse venalia, dignitates, honores, matrimoniorum copulas, eorunden solutiones, divortia, et repudia uxorum, et alia multa, quæ neque ætas parentum nostrorum vidit, neque Christiana consuetudo admittit se se publicitus offerre, et novam sectam, et nova dogmata et Christi contumeliam populis irrepere. Nihil esse jam scelerum, aut flagitiorum, quod non Romæ publicè et in Pontificis domo committatur, superatos esse Scythas latrociniis, Pœnos perfidia, immanitate et sævitia Nerones, et Cajos. Nam cædes, rapinas, strupa, et incestus referre, innumeri, et infiniti prope operis foret. Confectus crudelissimis vulneribus, et bis propemodum cæsus nobilissimus adolescens Alfonsus Aragonius Pontificis gener, alius ejusdem Pontificis cubicularius Perottus in ejus gremio trucidatus, verendos olim Vaticani Penates cruore fœdavit, et Aulicos omnes consternatione, et fuga dissipavit. Longum est prosequi cæteros, qui vel interfecti, vel vul-

nerati, vel vivi in Tiberum dejecti, aut veneno consumpti sunt, quorum quum infinitus sis numerus, et in dies crescat pernicies, neque his demum parcatur, qui auctoritate, et gratia alios præcellant, nemo in Urbe est etiam privatæ fortunæ, qui sibi, et suis jam non timeat. Quis horrenda libidinum monstra enarrare non formidet, que aperte jam in illius domo, et spreta Dei, atque hominum reverentia, committuntur? quot stupra, quot incestus, quot filiorum et filiarum sordes, quot per Petri Palactum meretricum, quot lenonum greges, atque concursus, prostibula, et lupanaria, majori ubique verecundia contineri. Kal. Novembris solemnibus omnium Sanctorum ceremoniis quinquaginta meretrices Urbanæ ad convivium in Palatium vocatæ, fœdissimum, et detestabilissimum spectaculum præbuere; et ut ad irritandum exempla non deessent, acta es sequentibus diebus in publicum spectaculum, equa, quæ spectante cum filiis Pontifice, intromissos admissarios nimis Veneris ardore concitatos in furorem, et rabiem converteret. Nihil esse vim auri, quod non ex omnibus populis Christianis, ad filiorum luxum summa aviditate conquæratur. Propositum est in Turcas bellum publicare, ob eam speciem per omnes orbis Basilicas, et venditæ exteris civitatibus erratorum indulgentiæ, ut scilicet ex hac conquisitione largos in vitæ sumptus suppeditaret, ut esset, unde Pontificis filia gemmis, atque auro onerata dotalem pompam, et Romanæ Ecclesiæ tributa secum trahens, luxu inaudito ad maritum accederet, et unde bellum antiquis civitatibus et veris dominis inferretur. Pulsosesse suis sedibus vete res incolas, maximam urbis Romæ Nobilitatem proscriptione, atque exilio obligatam, antiquos Latii dominos suis fortunis, et possessionibus privatos, ut ex eorum calamitatibus Pontificis iidem filii et nepotes ex incestuoso partu adhuc in cunis vagientes ad regna et opes promoverentur.

Notam jam esse omnibus, Provinciæ Flaminiæ ruinam, Fori Cornelii, et Forilivii afflictionnes, captam per vim atque expugnatam Faventiam, Ariminum, et Pisaurum pulsis Principibus receptum. Adjectum esse Imperio huic de civitatibus Ecclesiæ a Pontifice Cæsenam, ut Fortunæ Fanum cum Brectinorio, ut largiore licentia, et ampliore ejus filius patri similis grassaretur, qui interim majora moliens bellum Camertibus, atque

Urbinatibus machinatur, ut his depressis omni Piceno, concedente Pontifice, solus potiatur, et demum afflictis omnibus cætera omnia Ecclesiæ Romanæ jura atque Imperia ad se trahat. Nam arces omnes Ecclesiæ validiores, et firmiores in ejus jam esse dicuntur potestate, Spoletum, Urbem veterem, Vejos, Nepesum, Terracinam, Molem Adriani illius præsidio teneri, et demum eo ventum esse, ut ejus arbitrio ad libitum omnia gubernentur, qui non tanquam hujus Imperii Protector, aut Dux, sed velut hostis apertissimus omnia dilapidat. In hoc solummodo Patri adgnitus, atque carissimus, quia persimilis, in omnes adeo perniciosus, et sævus, ut judicare, sit difficillimum, utrum eorum detestabiliorem natura produxerit. Superiori anno cum exercitu in Flaminiam proficiscens, per terras Ecclesiæ tanquam per agrum hostilem populabundus incesserat, demum spoliatis, atque in prædam datis oppidis pluribus, ad Faventiam devenerat : vastata erat in profectione Umbria cum Piceni parte, et tota Flaminia; æquum videbatur, profectioni reditum persimilem ostendere, atque reductus est exercitus ad Plumbinum primum, deinde ad Urbem Florentinorum; ibi placatis omnibus, nec quicquam tale metuentibus Florentinis, per aliquot dies prædarum licentia stativa habita, et omnibus concessum tantum rapere, et diripere, quantum unicuique libuisset. Boni Ducis Imperium secuti milites, omnia rapinis, stupris, cædibus, et incendiis miscuere; serpsit hujusmodi mali labes ad subditos populos tanquam morbus contagiosus, atque Tudertum, Viterbium, Reta, Tibur insignes civitates, quum contra alios adesset pugnandi, aut rapiendi materia intra se vertère arma, ibi Duces factionum hujus subornatione, et facinore, et prætera temporum licentia nixi oppressi adversariis ferro, et cædibus cuncta impleverunt, cæsi atque obtruncati innumeri eorum civis, et ex illis editi partus, si mares forent, ut dati in lucem, simul et in mortem raperentur; cum interim bonus Pontifex suis libidinus intentus, gemmas undique, et monilia conquirat, quibus filiam per scelus nefandum sibi conciliatam, luxu inaudito exornatam in matrimonium collocet, hujusmodi scelera non modo non vindicat, aut prohibet, sed apertis subornationibus fovet, atque irritat, quo scilicet oppressis exulibus, et adversariis, qui Cæsarie, et Romani Imperii partes sequuntur, quorum bona ab eo proscri-

pta, et publicata per injuriam fuerint, incestuosis filiis, et nepotibus de illorum fortunis tradita dominia confirmet. Tacent Cardinales, si qui sunt, qui sentiant melius; nam potentioribus partim pulsis, partim oppressis, nemo jam est ex reliquis, qui hiscere audeat; alii per scelus, atque ignominiam creti, auro, et facinoribus malis emptam dignitatem adulationibus tuentur, favent Pontifici, et blandiuntur, illum colendunt, atque admirantur, timent tamen omnes, et maxime formidant ejus filium fratricidam, ex Cardinale sicarium effectum : hujus motu, et voluntate omnia ad libidinem gubernantur, illum inter greges meretricum Turcarum more lacuti autem armati milites custodiunt, illius jussu, et decreto interficiuntur omnes, vulnerantur, in Tiberim dejiciuntur, veneno extinguuntur, bona omnia, quæ extra sunt diripiuntur. Illorum fames, rapina, sitis humano sanguine satiantur : quarum immanitatum metu cœpere jam ab Urbe nobilissimas familias, latitare optimos cives, et nisi tot malis quamprimum succurratur à Cæsare, unumquemque de deserenda Urbe, et de fuga cogitare oportebit.

O detestandam rerum, et temporum conditionem! quantum ab antiqua Summorum Pontificum sanctitate degeneratum est! quantum à justitia deviatum! vix unquam credet posteritas tantum ignem ab hac face generis humani in populos emanasse, et tamen interim Christiani Proceres de ampliandos Religionis statu cogitare videntur. Quomodo in Turcas aut Arabes geneetur bellum, si istud domesticum incendium priùs non extinguatur, à quo infideles Caroli Francorum Regis tempore, ut in Appuliam cum sex milibus equitum descenderent vocati, et cum de Alfonso Rege diffiderent, pluribus ejus pollicitationibus allecti fuerunt. Ideo votum cum operis et belorum inclitis olim Principibus pro tuenda, atque augenda Christi Religione, et recipienda Hierosolyma susceptum est, tantum cruoris ab inclitis Martyribus effusum, tantum laboris, et vigiliarum à sanctissimis hujus Reipublicæ Doctoribus exsudatum, ut scilicet Rodericus Borgia omnium ætatum detestabilissima vorago vitorum, et gurges altissimus, empto Pontificatu, omnia divina atque humana jura funditus everteret. Subveniant tandem Principes labenti Religioni : Navicula Petri fluctuantem ex media tempestate in portum reste-

tuant : Reddant Romanæ Urbi justitiam, et tranquillitatem : Tollant è medio hanc communem pestem in hujus Reipublicæ exitium natam, et in ea primum ad exemplum statuant, ut boni in posterum quietè vivere, e suis fortunis securè frui possint.

Hæc igitur omnia, Silvi, quæ plusquam verissima sunt, in orationis formam reducta, et in publico Principum Conventu, vel si hoc non benerit, in aliqua solemni Missarum ceremonia quàm maximè sublimi poteris, voce pronunciabis, deinde pluribus exemplis transcripta omnibus Principibus legenda dabis et absentibus Regibus transmittes. Vale, et in hoc agendo memineris te nostrum, et Romanum esse. Iterum vale. Datum Tareni, ex Castris Regiis die 15 Novembris.

TRADUCTION

AU TRÈS MAGNIFIQUE SEIGNEUR

SILVIO DE SAVELLI

En très grande estime et fort honoré auprès du Sérénissime Roi des Romains.

Magnifique Seigneur Silvio, salut. Nous avons appris, par des lettres que nos amis nous ont écrites, que tu es banni par un effet de perfidie, que tous tes biens ont été mis au pillage, que tu es sorti de la ville, et que tu t'es enfin sauvé d'entre les mains de la fureur et de la rage de ces voleurs. Nous avons été affligés, comme il était juste, de te voir souffrir ; mais nous nous sommes réjoui de savoir que tu es enfin heureusement arrivé sain et sauf en Allemagne parmi tant de malheurs, et que tu as été bien reçu chez l'Empereur. Maintenant, ayant appris que tu fais ton possible par les lettres de recommandation et les prières d'autrui afin que tu sois tout à fait rétabli, nous nous sommes fort étonné de voir que ta prudence soit venue à ce point de crédulité, ou pour te le dire plus franchement, de légèreté, d'attendre que cet homme qu'on doit appeler le traître du genre humain, qui a passé toute sa vie dans les impuretés et les vols, et qui n'a eu d'autre emploi qu'à tromper les hommes, ait jamais pu ni voulu faire quoi que ce soit de juste que par la force ou la crainte.

Tu es dans l'erreur et tu te trompes beaucoup si tu crois pouvoir jamais faire aucune paix avec cette tête monstrueuse : car après que tu n'as été trahi et banni que par un effet d'avarice et de méchancete, sans que tu en aies donné aucun sujet, et puisqu'on n'a songé qu'à te perdre et te donner en proie, il faut que tu te résolves à ne finir cette guerre continuelle avec lui que par une haine éternelle. Il te faut donc tenter d'autres voies et découvrir aux veritables médecins la plaie publique de la peste de Rome, proposer à Cesar et aux autres Princes de l'Empire romain tous les désordres et les malheurs que cette bête infâme a causés à la ruine de la foi chrétienne; déclarer les détestables forfaits qui sont commis au mépris de la Divinité et la destruction de la Religion, lesquels sont si atroces et si cruels qu'il n'y a point de langue, pour si éloquente qu'elle soit, qui puisse en faire la peinture. Il te les faut raconter dans les assemblées publiques des Princes, en donner plusieurs copies et les faire savoir à un chacun, pour en informer généralement tout le monde.

C'est en vain que la Religion chrétienne se plaint de Mahomet, son ancien ennemi, de ce qu'il a séduit un nombre innombrable de peuple, puisque ce nouveau Mahomet l'a surpassé de beaucoup en toute sorte de crimes et qu'il a embrasé ce reste de foi et de Religion d'un incendie bien dangereux de diverses maladies; de sorte qu'il semble que le temps de la venue de l'Antéchrist, marqué par les Prophetes, est venu et qu'il n'en naîtra jamais un autre qui soit ou qu'on puisse s'imaginer être plus ouvertement l'ennemi de Jésus-Christ, qui combatte le plus sa foi et qui renverse enfin davantage sa religion.

Les benefices et les dignités ecclésiastiques, qui selon les decrets des SS. Peres, n'avaient accoutumé d'être conferés qu'aux grands hommes par justice, sont maintenant vendus publiquement et accordés seulement à ceux qui donnent le plus d'argent dans l'achat qu'ils en font.

On va au Palais pour acheter au prix de l'or les mystères de la Foi, on voit là le ministre des crimes, le vendeur des Benéfices, le Cardinal de Modène, qui n'a point d'autre emploi que celui d'assouvir l'avarice du Pontife; aussi est-il établi pour lever de l'argent, de sorte qu'on dirait que c'est comme un cerbere, placé à la porte des enfers, aboyant après un chacun,

CÉSAR BORGIA

Portrait satirique

mettant tout le monde à la balance sans honte, pour savoir ce qu'un chacun porte. On ne reçoit que les riches et les puissants, au lieu qu'on chasse les pauvres avec mille paroles injurieuses ; toutes choses sont vénales maintenant chez le Pape, les dignités, les honneurs, les dispenses, et les dissolutions des mariages, les divorces et les répudiations, et plusieurs autres choses que nos ancêtres n'ont jamais vues, ni la coutume chrétienne reçues, se vendent publiquement, et se pratiquent à la vue de tout le monde d'une telle sorte qu'une nouvelle secte, des nouveaux dogmes s'introduisent insensiblement parmi le peuple au mépris de Jésus-Christ. Il n'y a point de crime ni de vice qui ne se commettent maintenant à Rome publiquement et dans la maison du Pape même, jusque-là qu'on peut dire qu'on surpasse les Scythes pour ce qui est du larcin, les Carthaginois en perfidie, et les Cajus et les Néron en cruauté et en barbarie : car ce serait entreprendre un ouvrage infini de vouloir raconter les homicides, les rapines, les violements et les incestes innombrables qui ont été commis ; le très noble jeune homme Alphonse d'Aragon, gendre du Pape, blessé cruellement, ou, pour mieux dire, mis deux fois à mort, et un autre Gentilhomme de la chambre du même Pape, appelé Perrotte, égorgé dans son sein, a pollué par le sang cet auguste Vatican, dont les dieux tutélaires étaient autrefois si fort en vénération, et a mis les courtisans dans une telle consternation qu'il les a tous obligés de s'enfuir. Il serait trop long de vouloir nommer tous les autres qui ont été tués ou blessés, ou jetés en vie dans le Tibre, ou qui ont été enfin empoisonnés : parce que le nombre des morts est presque infini, et qu'il s'augmente tous les jours, sans que l'on pardonne même aux personnes qui sont établies dans les plus importantes charges : si bien qu'il n'y a personne dans la ville, de quelque condition qu'il soit, qui ne craigne pour soi ou pour les siens ; qui est-ce, de grâce, qui n'aurait pas horreur de faire le récit de tant et de si horribles impuretés, qui se commettent dans sa maison à la vue de tout le monde, au mépris de Dieu, et sans aucune honte des hommes ; combien d'adulteres, de violements, combien d'incestes, combien d'impuretés des enfants et des filles, combien de femmes de mauvaise vie, ou, pour mieux dire, de putains voit-on courir dans le Palais de Saint-Pierre ? combien de trou-

peaux de bœufs, combien d'assemblées impudiques dont l'insolence et l'effronterie vont à au tel point que les bordels et les lieux plus infâmes sont partout plus modestes et plus retenus? On a vu le premier jour de Novembre, qui est la fête de tous les Saints, que cinquante putains de la ville ont été invitées au Palais, les cérémonies étant faites, et qu'elles y ont donné un spectacle extrêmement honteux et vilain, et même tout à fait détestable; jusque-là même qu'on exposa en public les jours ensuite, une jument, en présence du Pape et de ses enfants, afin que les étalons animés d'une ardeur vénérienne devinssent furieux les uns contre les autres, comme si on eût besoin de tels exemples pour mal faire. Il n'y a point eu d'inventé ni dont on ne se servit pour faire contribuer tous les peuples de la Chrétienté au luxe des enfants. Il a été proposé de déclarer la guerre aux Turcs, et on s'est servi de ce moyen pour vendre dans toutes les églises du monde les indulgences en public, afin de tirer de grandes sommes d'argent pour faire des dépenses exorbitantes, afin que le Pape eût de quoi charger sa fille d'or et de pierreries comme il fit; car en s'en allant trouver son mari avec une pompe et un luxe extraordinaires, elle emporta les tributs de l'Eglise pour sa dot, ce qui a été cause que les anciennes villes et leurs véritables maîtres se sont vus engagés dans la guerre; que les vieux habitants ont été chassés de leurs maisons, que la plus grande Noblesse de Rome a été bannie et exilée, et les anciens Seigneurs de la Romagne privés de leurs biens et de leurs possessions; afin que les enfants du Pape, aussi bien que les neveux, provenus par la voie d'un incestueux commerce, et qui sont même encore dans le berceau, parvinssent à des états et à des grandes richesses par leurs misères et leurs calamités.

Il est évident à chacun que la Province Flaminie, que Imola et le Friouli ont été ruinés; qu'on a pillé par force les villes de Pavence, de Rimini et de Pesare, le séjour ordinaire des Princes, qui en ont été chassés. Que le Pape a démembré Cesene, Fano et Bracciano de l'Eglise, pour les annexer à son domaine; afin que son fils, semblable au père, s'engraissât mieux, avec plus de licence et moins de contrainte; tandis que celui-ci, songeant en effet à des plus grandes choses, tâchait de faire la guerre à ceux de Camerine et d'Urbin, afin que

ceux-ci étant opprimés, il jouit lui seul en repos de toute la Romagne par l'aveu du Pape, et qu'après avoir enfin affligé tout le monde, il s'emparât de tous les droits et de tous les biens de l'Église romaine : d'autant que toutes les meilleures places de ladite Église sont, à ce qu'on dit, sous sa puissance, comme Spoleto, Civita Vecchia, Vejos, Nepi, Terracine, et le château Saint-Ange, où il a même mis garnison, et qu'il est venu enfin à ce degré d'autorité qu'il ne se fait rien que par son ordre ; mais c'est d'une telle façon qu'on ne dirait pas qu'il en agît seulement en protecteur de l'Empire, ou de chef ; mais en qualité de tyran, vu qu'il ruine tout : en quoi le père le secondait et le chérit comme son fils, parce qu'il lui ressemble parfaitement, qu'il porte préjudice à tout le monde, et qu'il est si cruel qu'il serait bien difficile de pouvoir juger si la nature a jamais rien produit de si détestable. Lorsqu'il s'en alla avec une armée en Flandre il n'y a qu'un an, il passa dans les terres de l'Église comme si c'était dans celles des ennemis, ou comme s'il eût dû dépeupler tout le pays, de sorte qu'il arriva à Faïence après avoir pillé plusieurs villes et ravagé tout ce qui se trouva sur sa route : car toute l'Ombrie ou Duché de Spolete avec une partie de la Marche d'Ancone et toute la Flaminie furent ravagées ; voulant faire voir en cela qu'il était très raisonnable de s'en revenir comme il était parti ; voilà pourquoi l'armée retourna en premier lieu à Pombine, et depuis à Florence, où après avoir pacifié toutes choses, et les mêmes Florentins ne craignant rien moins que ce qui arriva, on donna permission à un chacun de piller et de prendre tout ce qu'on pourrait, pendant quelques jours ; de manière que les soldats, ayant suivi le commandement d'un si bon capitaine, commirent toutes les voleries, les impuretés, et les actions les plus infâmes qu'on peut s'imaginer, faisant un mélange de tous ces crimes avec mille homicides et mille incendies. La contagion de ce mal se communiqua même bientôt aux propres sujets, comme une maladie pestilentielle et venimeuse, et on vit même que Todi, Viterbe, Rete et Tibur, qui sont des villes tout à fait remarquables, ayant raison de prendre les armes contre les autres ou d'en chercher l'occasion, se firent la guerre à elles-mêmes, de sorte que les chefs des partis, étant subornés par celui-ci et se voyant enfin favorisés et appuyés par ses

enchantements, par les crimes et par la grande licence de ce temps-là, ils égorgèrent tout, après s'être rendus maîtres de leurs adversaires par l'épée, faisant périr un nombre innombrable de leurs citoyens, jusque-là, que s'il y avait des femmes qui s'accouchassent, ils prenaient les enfants mâles pour leur donner la mort le premier jour de leur vie, et leur faisaient trouver leur sépulcre dès le moment qu'ils venaient au jour. Le bon Pape, lequel s'adonnait cependant à ces plaisirs sans songer à autre chose qu'à amasser des pierreries et des ornements de toutes parts, pour faire paraître sa fille (qu'il a eue par une voie extrêmement criminelle), avec une pompe et un luxe inouïs en la mariant, bien loin d'empêcher ou de défendre tous ces crimes énormes, les fomentait et les augmentait même par ses menées ; afin que les bannis étant opprimés aussi bien que les ennemis qui suivent le parti de César et de l'Empire romain, et dont les biens ont été confisqués par injustice, il puisse établir la fortune de ses enfants incestueux et de ses neveux par les biens qu'il a enlevés injustement, et dont il leur a donné la jouissance. Les Cardinaux ne disent mot à cela s'il y en a quelques-uns d'entre eux qui soient d'un meilleur sentiment, car les plus puissants étant bannis et en partie opprimés, le reste n'ose rien avancer qui lui soit contraire ; si bien que les uns étant parvenus à cette dignité par des crimes et avec ignominie, ou ayant acheté la pourpre à prix d'or, ou par des voies indignes et honteuses, tâchent de se conserver dans cette charge par leurs flatteries, favorisent le Pape dans ses sentiments, le louent et l'admirent ; ils le craignent tous pourtant, hormis son fils, fratricide, lequel de cardinal est devenu homicide, qui fait tout à sa volonté. Des soldats armés le gardent au milieu de plusieurs troupeaux de putains à la mode des Turcs. La plupart des gens sont, ou tués, ou blessés, ou précipités dans le Tibre, ou empoisonnés et privés de leurs biens par son commandement et son ordre. Leur faim, leur soif, et leurs rapines se rassasient du sang humain, ce qui fait que les plus nobles familles s'enfuient de Rome, que les meilleurs citoyens se cachent, appréhendant toutes ces cruautés, et il faudrait même qu'un chacun songeât à quitter la ville, si César ne remédiait bientôt à tous ces malheurs.

O déplorable état des affaires et misérable condition des

temps ! O combien on est éloigné de l'ancienne sainteté des Souverains Pontifes ! et combien on diffère de leur justice ! A peine la postérité pourra-t-elle se persuader qu'un tel flambeau du genre humain ait donné un si grand feu pour détruire le peuple. Cependant les Princes Chrétiens semblent songer à la propagation de la foi ; mais comment est-ce qu'on fera la guerre aux Turcs et aux Arabes, s'ils n'ont pas éteint auparavant cet incendie domestique ? puisque du temps même de Charles, Roi de France, les Infidèles ont été appelés, pour s'en venir descendre dans la Pouille avec six mille chevaux, et qu'ils ont été même alléchés à cela par mille belles promesses que le Roi Alphonse leur fit, craignant quelque infidélité de sa part. Est-ce bien pour ce sujet que les grands Princes ont résolu autrefois et même employé leurs soins et leurs armes pour défendre et pour augmenter la Religion de Jésus-Christ et pour reprendre Jérusalem ? que tant de braves martyrs ont donné leur sang, et que tant de saints Docteurs de cette République ont sué, passé les nuits et travaillé, afin que Rodrigue Borgia, ce gouffre des vices le plus détestable qu'on ait jamais vu, renversât sens dessus dessous toute sorte de droits divins et humains, après avoir acheté le Souverain Pontificat. Que les Princes viennent donc au secours, pour empêcher que la Religion ne tombe pas tout à fait en ruine ; Qu'ils remettent au port la nacelle de saint Pierre, en la retirant du milieu du naufrage et de la tempête ; Qu'ils rendent la justice et la paix à la Ville de Rome ; Qu'ils arrachent de son sein cette peste commune, qui n'est née que pour détruire entièrement la République, et qu'ils se proposent, dans ce dessein, de procurer aux bons le moyen de vivre à l'avenir en paix et de jouir en repos de leurs biens.

Nous t'écrivons toutes ces choses, Silvio, qui ne sont que trop véritables, et que nous avons mises en forme d'oraison ; afin que tu les déclames à haute voix dans l'assemblée des Princes ou dans quelque grande Messe, en cas qu'il ne te soit pas permis de le faire lorsque ces Souverains seront ensemble, après quoi tu donneras des copies de ceci à tous les Princes pour les faire lire, et en enverras même aux Rois qui seront absents. Adieu, souviens-toi de nous en faisant cela, et sache que tu es Romain. Adieu encore une fois. Donné à Tarente, dans le camp Royal, ce 25e jour de Novembre.

Lettre du Sultan Bajazet.

Sulthan Bajazit Cham filius quondam Sulthani Maumehet Cham Dei gratia Reix maximus, Imperator utriusque continentis, et Dominus Asiæ, et Europæ ac oræ maritimæ, Excellenti Patri, et Domino omnium Christianorum, Divina providentia Papæ Alexandro Sexto Romanæ Ecclesiæ summo Pontifici dignissimo. Post debitam et meritoriam salutationem ex bono animo, et parvo corde significamus vestræ Magnitudini, qualiter per Georgium Buzardum servitorem Nuntium vestræ potentiæ intelleximus bonam convalescentiam suam, et omnia quæ retulit pro parte ejusdem vestræ Magnitudinis, ex quibus lætati sumus, magnamque consolationem cepimus. Inter alia nobis retulit, quomodo Rex Franciæ animatus est prendere Gem fratrem in manibus vestræ potentiæ, quod posset multum contra voluntatem nostram, et vestræ Magnitudini sequeretur maximum damnum; vestrique omnes Christiani paterentur detrimentum: Idoirco una cum præfato Georgio cogitare cœpimus pro vitæ utilitate, et honore vestræ potentiæ, et adhuc pro mea satisfactione bonum esset quod dictus Gem meus frater, qui subjectus est morti, et detentus in manibus vestræ Magnitudinis obire mortem faceritis, quæ sibi vita esset, et potentiæ vestræ utile, et quieti commodissimum, mihique postea gratissimum et si in hoc Magnitudo vestra contenta sit complacere nobis, prout in sua prudentia confidimus facere velle, debet pro meliori suæ potentiæ, et pro majori nostra satisfactione quantum fieri poterit cum illo meliori modo, quo placebit vestræ Magnitudini, dictum Gem levare facere ex angustiis istius mundi, et transferre ejus animum in altero sæculo, ubi meliorem habebit quietem; et si hoc adimplere faciat vestra potentia, et mandabit nobis corpus suum in quocumque loco citra

Mare nostrum ; promittimus nos Sulthan Bajazit Cham supra-scriptus in quocumque loco placuerit vestræ Magnitudini ducata trecenta millia, quatenus possit vestra potentia ex illis emere filiis suis aliqua Dominia : quæ ducata trecenta millia consignare faciemus illi, cui ordinabit vestra Magnitudino, antequam dictum corpus sit nobis datum, et per vestros meis consignatum ; adhuc promitto vestræ Potentiæ, quod vita mea comite, et quandiu vixero habebimus semper bonam, et magnam amicitiam cum eadem vestra Magnitudine sine aliqua deceptione et item faciemus omnia beneplacita, et gratia nobis possibiles. Insuper promitto potentiæ vestræ pro majori sua satisfactione, quod neque per me, aut meos servos, neque etiam per aliquem ex Patritiis meis erit datum aliquod impedimentum, aut factum damnum Christianis, cujuscumque qualitatis, aut conditionis fuerint, sive in terra, aut in mari, nisi essent aliqui, qui nobis, aut subditis nostris damnum facere vellent : Et pro majori adhuc satisfactione vestræ Magnitudinis, ut sit secura sine aliqua dubitatione de omnibus his, quæ suprà promitto ; juravi, et affirmavi in præsentia Georgii par verum Deum, quem adoramus, et super Evangellia vestra, observare vestræ Potentiæ omnia, usque ad complementum, neque in aliqua re deficere, sine defectu, aut aliqua deceptione, et adhuc pro majore securitate vestræ Magnitudinis, ne ejus animus in aliqua dubitatione remaneat, imo sit certissimus de novo, ego sepradictus Sulthan Bajazit Cham, juro per Deum verum, qui creavit cælum et terram, et omnia quæ in eis sunt, et in quem credimus, et adoremus, quod faciendo adimplere ea quæ supra eidem requiro, promitto per dictum juramentum servare omnia quæ supra continentur, et in aliquare nunquam contrefacere, neq ; contravenire vestræ Magnitudini. Datum in Aula nostræ Sulthaniæ auctoritaris in Constantinop. 1494, anno Jesu Prophetæ Nativit. 18 Septemb.

TRADUCTION

Sultan Bajazet Cham, fils du défunt Sultan Mahomet Cham, par la grâce de Dieu très grand Roi, Empereur de tous les deux continents, et Seigneur de l'Asie, de l'Europe et des pays maritimes, au très excellent Père et Seigneur de tous les Chré-

tiens le Pape Alexandre Sixième, par la grâce de Dieu très digne Souverain Pontife. Après avoir rendu à votre Grandeur les saluts qu'elle mérite et qui lui sont dus, nous lui déclarons humblement et d'un cœur sincère comme quoi nous avons appris par Georges Buzard, serviteur et Nonce de votre Puissance votre convalescence, ainsi que tout ce qu'il nous a rapporté de la part de votre Grandeur, ce qui nous a beaucoup réjoui et nous a donné une grande consolation. Il nous a dit entre autres choses que le Roi de France est résolu d'enlever Gem notre frère d'entre les mains de votre Puissance, ce qui serait fort contraire à notre volonté et fort préjudiciable à votre Grandeur, aussi bien qu'à tous vos Chrétiens ; ainsi nous avons commencé à appliquer nos esprits avec ledit Georges pour le bien de la vie et l'honneur de votre Puissance ; et il serait même encore bon pour ma satisfaction que vous fissiez mourir ledit Gem, mon frère, qui est sujet à la mort, et retenu entre les mains de votre Grandeur (en quoi vous lui procureriez une meilleure vie, un avantage et repos à votre Puissance), ce serait pour moi une chose fort agréable ; que si votre Grandeur veut nous complaire en cela, comme nous l'espérons de sa prudence, elle doit, pour le plus grand bien de sa Puissance et notre plus grande satisfaction, faire mourir Gem, le tirer des misères de ce monde, et donner une autre vie plus heureuse à son âme, de la meilleure façon qu'il plaira à votre Grandeur, après quoi, si elle nous envoie son corps en quel lieu que ce soit au-deçà de notre mer, nous, Sultan Bajazet Cham susnommé, promettons d'envoyer là où votre Grandeur voudra trois cent mille ducats, dont votre Puissance pourra acheter quelque domaine à ses enfants, et que nous les ferons consigner entre les mains de celui que votre Grandeur ordonnera auparavant que ledit corps nous soit livré, et que les vôtres l'aient donné aux miens. Je promets encore à votre Puissance que pendant ma vie il y aura une grande véritable amitié entre nous et votre Grandeur sans aucune dissimulation et nous ferons même encore tout ce qui nous sera possible pour vous obliger et vous plaire. Nous engageons outre cela notre parole à votre Puissance pour sa plus grande satisfaction qu'aucun des Chrétiens de quelle qualité ou de condition qu'il puissent être, soit sur terre ou sur mer, hormis qu'ils nous fissent quelque tort à

nos sujets, ne recevront aucun empêchement ni dommage par moi ni par mes serviteurs, ni par aucun de mes sujets ; et pour combler encore d'une plus grande satisfaction votre Grandeur, j'ai juré dans le dessein de vous obliger à croire, sans aucune appréhension, tout ce que nous venons de dire, et j'ai promis en présence de Georges par le vrai Dieu d'observer de point en point ce que dessus à votre Puissance sans manquer à la moindre chose ni tromper en quoi que ce soit ; mais afin de rendre encore votre Grandeur plus assurée, et empêcher que son esprit ne reste dans le doute, en lui ôtant enfin toute sorte de scrupules, moi susdit Sultan Bajazet Cham jure par le vrai Dieu, qui a créé le ciel et la terre et tout ce qui est en eux, en qui nous croyons et que nous adorons, que faisant exécuter ce que je demande ci-dessus, je m'engage par ledit jurement de garder toutes les choses qui sont marquées ci-devant, sans rien omettre ni contrevenir en quoi que ce soit à votre Grandeur. Donné à Constantinople, dans la cour de notre autorité Sultanique, le 18 de septembre, l'an de la naissance de Jésus le Prophète 1494.

La politique d'Alexandre

ALEXANDER PP. VI

Instructiones tibi Georgio Nuntio,
et familiari nostro.

Postquam hinc recesseris, directè, et quanto citius poteris, ibis ad potentissimum Magnum Turcam Sulthan Bajazit, ubicumque fuerit; quem postquam debitè salutaveris, et divini nomini timorem, et amorem, et significabis sibi nomine nostro qualiter Rex Franciæ poperat cum magna potentia terrestri, et maritima cum auxilio status Mediolanensium, Britonum, Normandarum, Portugallensium, et cum aliis gentibus huc Romam veniens, levare è manibus nostri Gem Sulthan fratrem Celsitudinis suæ, et aquirere Regnum Neapolitanum, et ejicere Regem Alfonsum, cum quo sumus in strictissimo sanguinis gradu, et amicitiæ, et tenemur eum defendere, cùm sit Feudatarius et subditus noster, et annuatim solvat nobis censum; et sunt anni sexaginta tres, et ultra, quod fuit investitus Rex Alfonsus avus ejus, de quo successerunt Reges, qui per prædecessores nostros, et per nos fuerunt investiti, et incoronati de toto Regno; et ideo hac de causa præfatus Rex Franciæ effectus est inimicus noster: qui nedum properat, ut dictum Gem Sulthan eripiat et ipsum Regnum acquirat, sed etiam, ut in Græciam transportare, et Patriam Celsitudinis suæ deballare queat, prout suæ Majestati satis innotescere debet; et dicunt, quod mittent præfatum Gem Sulthan cum classe in Turchiam, et cùm nobis opus sit resistere, et se defendere à tanta Regis Franciæ potentia, omnes conatus nostro exponere oportet, et se benè præparare; quod cùm jam fecerimus, opusque sit facere magnas expensas, cogimur recurrere ad subsidium præfati Sulthan Bajazit, sperantes in amicitia bonu, quam adinvicem

habemus, quod in tali nostra necessitate juvabit nos; quem rogabis, et nomine nostro exhortaberis, ac ex te persuadebis cum omni instantia, ut placeat sibi quam citius mittere nobis Ducatos quadraginta millia in aurs Venetias pro Annata anni præsentis, quæ finita erit ultima die Novembris venturi, ut cum tempore possint nobis subvenire, in quo Majesta sua faciet nobis rem grattissimam, cui in præsentia volumus imponere aliud gravamen, ut sic exponendo vires, et conatus nostros in resistentia faciendæ, ne dictus Rex Franciæ aliquam victoriam contra nos potiatur, et contra fratrem suæ Majestatis. Cum autem ipse Rex Franciæ terra, marique sit longè potentior nobis, indigeremus auxilio Venetorum, qui obsistant, nec volunt nobis esse auxilio, imo habent arctissimum commercium cum inimicis nostris, et dubitamus, quod sint nobis contrarii, quod esset nobis argumentum magnæ offensionis, et non reperimus aliam viam eos convertendi ad partes nostras tractandas, quàm per viam ipsius Turcæ, cui denotabis, ut suprà, et quod si Franci forent victores, Majestas suas pateretur magnum interesse, tum propter ereptionem Gem Sulthan fratris sui, tum etiam quia prosequerentur expeditionem, et longè cum majori conatu contra Altitudinem suam, et in tali casu haberent auxilium ab Hispanis, Anglicis, Maximiliano, et Hungaris, Polonis, et Bœmis, qui omnes sunt potentissimi Principes, persuadebis, et exhortaberis Majestatem suam (quam tenemur certiorem reddere ob veram, et bonam amicitiam, quam adinvicem habemus, ne patiatur aliquod interesse) ut statim mittat unum oratorem ad Dominium Venetorum, significando qualiter certè intellexerit Regem Franciæ moveri se ad veniendum Romam, ad capiendum Gem Sulthan fratrem suum, inde Regnum Neapolitanum, demùm terra marique contra se properare; propterea velle facere omnem resistentiam, et se defendere contra ipso, et deviare, ne frater suus capiatur ex manibus nostris; exortetur, et instringat quod pro quanto casi pendet amicitiam suam, debeat esse adjumento, et defensioni nostræ, et Regis Alphonsi terra marique, quod omnes amicos nostros et primum Regem habebit pro bonis amicis suis, et nostros inimicos pro inimicis; et si Dominium pollicebitur velle consentire tali petitioni suæ, orator habeat mandatum de non recedendo Venetiis, quousque viderit affectum, et

quod dicti Veneti declarent se esse amicos, et adjumento nobis, et Regi Alphonso, et è contra inimicos Francorum, et aliarum adhærentium Regi Franciæ : et si contradixerint, orator significet quod Dominatio sua non habet eos amicos, et poste à recedat ab eis indignatus; quod cum credamus, quod si sua Majestas ardenter adstringat eos modo convenienti ; quod condescendent ad faciendam voluntatem Majestatis suæ ; propterea persuadeas ei multum, ut facere hoc velit, quia istud majus adjuvamen, et remedium, quod habere possumus, impetret, resistendi injuriis nostris ; et sollicitabis quanto citius licentiam talis oratoris ; nam multum importat acceleratio sua.

Denotabis pariter Magno Turcæ adventum oratoris Magni Soldam ad nos cum litteris, et muneribus, quæ transmisit nobis, quando Gem Sulthan fratrem suum petit, ac magnas oblationes, et promissiones quasi nobis fecit de magno thesauro, ac de multis aliis rebus, ut benè scis, quandoquidem tuo medio omnia sunt practicata, et continentur in Capitulis, quæ dictus orator nobis fecit, et dedit. Significabis Majestati suæ intentionem nostram, quod quantum sibi promissimus, firmiter tenebimus, et unquam contravenibimus in aliquare ; immo nostræ intentionis est accrescere, et meliorare nostram bonam amicitiam. Bene gratum nobis esset, et de hoc multum precamur, et hortamur Dominationem suam, quod pro aliquo tempore non impediat, neque permittat impedire Hungarum, neque in aliqua parte Christianitatis, et maxime in Croatia, et Civitate Legmæ, ut observando nos facimus, quod Hungarus non inferat ei aliquod damnum ; et in hoc Majestas sua habebit occasionem complacendi nobis, attento maximè motu Francorum, et aliorum Principum ; quod si in bellando perseverarent, habeat pro comperto sua Magnitudo, quod in eorum auxiliis essent quamplures Principes Christiani, dolere postea Majestatem suam non fecisse secundum consilium nostrum, quod damus sibi primo ex officio, quandoquidem sanctus Pater et Dominus omnium Christianorum ; postea desideramus quietem suæ Majestatis ad bonam et mutuam amicitiam ; quod si aliter Majestas suas statueret persequi, et molestare Christianos, cogeremur rebus consulere ; cum aliter non possemus obviare maximis apparatibus, qui fiunt contra Majestatem suam.

Dedimus tibi duo Brevia, quæ exhibebis Turcæ ; in uno continetur quod faciat tibi dare, et consignare quadraginta millia ducatorum pro annata præsenti ; aliud est credentiale, ut præstet tibi fidem in omnibus quæcumque nostro nomine sibi exposueris : habitis quadraginta mille ducatis in loco consueto facies quictantiam secundum consuetudinem, et venias recto tramite cum navi tuta, et come illa applicueris, certiores nos reddas, et expectabis responsum nostrum. Præsens tua itineratio consistit in acceleratione ; facies ergo diligentiam in eundo ad Turcam, sicut in expeditione, et in redeundo similite.

Ego Georgius Buzardus, Nuntius et familiaris præfatæ Sanctitatis suæ, per præsens scriptum, et subscriptum manu propria fidem facio, et confiteor omnia supradicta habuisse in commissis ab ore præfatæ Sanctiatis, Romæ de mense Junii 1494, et executum fuisse apud Magnum Turcam in quantum fuit mihi ordinatum, ut supra, et quantum ad oratorem, quem requisivit præfata Sanctitas a Turca mittendum Venetias, est obtentum, qui è vestigio debebat recedere à Constantinopoli mense Septembris post me ad exequendum in quantum erat voluntas prædictæ Sanctitatis cum Illustrissimo Dominio Venetiarum. Idem Georgius Buzardus manu propria scripsi, et subscripsi. Et ego Phillippus de Patriarchis Clericus Foroliviensis Apostolica, et Imperiali autoritate publicus scriptor subscriptus, instructione, et originali ex Senogalla fideliter transmisso, de verbo ad verbum transumpto, et scripto, nihil mutando nec addendo ; et hoc ipsum transumptum prout jacebat ad litteram feci requisitus, et rogatus ; in cujus rei testimonium hæc me subscripsi, et signum meum apposui consuetum. Florentiæ, die 25 Novembris 1494.

TRADUCTION

ALEXANDRE VI, pape.

Les Instructions que nous te donnons Georges Buzard, notre Nonce et notre familier.

Quand tu seras parti d'ici, tu t'en iras le plus tôt que tu pourras, et par le plus droit chemin qui te sera possible, au très puissant et grand Seigneur des Turcs Sultan Bajazet, en

quel lieu qu'il soit, auquel tu diras de notre part, après lui avoir rendu les devoirs qui lui sont dus, et que tu lui auras prêché la crainte et l'amour du nom de Dieu, comme quoi le Roi de France vient ici à Rome avec une puissante armée de terre et de mer avec les secours que lui donnent l'État de Milan, les Bretons, les Normands, les Portugais et plusieurs autres Nations ; afin d'enlever d'entre nos mains Gem Sultan, frère de sa Hautesse, faire la conquête du Royaume de Naples, et chasser le Roi Alphonse, avec qui nous sommes attaché par un lien très étroit de consanguinité et d'amitié, et que nous sommes tenu de défendre en qualité de feudataire de notre sujet, et parce qu'il nous doit payer une rente annuelle ; outre qu'il y a soixante-trois ans et davantage que le roi Alphonse, son Aïeul, d'où sont sortis les Rois, lesquels ont été investis par nos prédécesseurs et par nous-même, et couronnés Rois de tout le Royaume, en a été investi ; c'est pourquoi ledit Roi de France est devenu notre ennemi, il ne vient pas seulement pour enlever Gem Sultan, ni s'emparer de tout le Royaume ; mais encore pour s'en aller en Grèce et tâcher de soumettre ensuite, s'il peut, le pays de sa Hautesse, comme sa Majesté en a peut-être été bien informée ; jusque-là même qu'ils enverront ledit Gem Sultan avec une armée navale en Turquie ; ainsi comme il faut que nous résistions, et que nous nous mettions à couvert d'une si grande puissance que celle du Roi Très Chrétien, nous devons faire tous nos efforts, et nous mettre bien en état ; ce qu'étant déjà, et ne pouvant pas éviter de faire de grandes dépenses, nous sommes obligé d'avoir recours à l'aide dudit Sultan Bajazet, dans cette espérance, qu'en vertu de l'amitié qui est entre nous, il nous secourra dans une semblable nécessité. Tu le prieras au reste, l'exhorteras en notre nom, et le solliciteras avec tout l'empressement imaginable, comme venant de toi-même qui lui pense nous envoyer au plus tôt quarante mille ducats en or à Venise, pour la pension de l'année présente, qui échouera le dernier jour du mois de Novembre prochain, afin que nous puissions nous en servir dans nos besoins, en quoi sa Majesté (à qui nous voulons imposer encore à présent une autre obligation) nous obligera beaucoup ; savoir qu'en exposant nos vies et faisant tout notre possible pour résister comme il faut, elle ne souffre pas

que le Roi de France remporte sur nous, ni contre le frère de sa Majesté, quelque victoire ; ainsi comme le Roi de France a une puissance terrestre et maritime bien plus grande que la nôtre, nous aurons besoin du secours des Vénitiens, lesquels refusent de le faire, comme étant étroitement alliés avec nos ennemis, ce qui nous donne sujet de croire qu'ils nous seront contraires et de craindre qu'il ne nous en peut prévenir que de très grands désavantages ; ainsi comme il n'y a point pour nous d'autre moyen de nous les rendre favorables et les engager dans notre parti que celui des Turcs, tu lui déclareras ce que nous avons déjà dit ci-dessus, que si les Français restaient victorieux, sa Majesté recevrait un grand désavantage, tant à raison de l'enlèvement de Gem Sultan, son frère, qu'à cause qu'ils poursuivraient leurs expéditions avec plus de chaleur et d'effort contre sa Hautesse, vu même qu'ils seraient secourus par les Espagnols, les Anglais, l'Empereur, les Hongrois, les Polonais et les Bohémiens, qui sont tous de très grandes Puissances. Tu feras voir même à sadite Majesté que nous sommes obligé de l'avertir, en vertu de la sincère et bonne amitié que nous avons entre nous, de peur qu'il ne souffre quelque détriment ; qu'il envoie sans perdre de temps un Ambassadeur à MM. les Vénitiens, pour leur déclarer comme quoi il avait appris d'assure que le Roi de France se disposait à venir à Rome pour prendre Gem Sultan son frère, s'en aller conquérir ensuite le Royaume de Naples, et lui faire enfin la guerre par terre et par mer ; voilà pourquoi il le sollicitait de vouloir faire toute sorte de résistance, se défendre contre eux, et empêcher que son frère ne soit pas enlevé d'entre nos mains, qu'il le sollicite et l'engage à venir à notre défense et à notre secours, ainsi qu'à celui du Roi Alphonse, par terre et par mer, puisque nous faisons tant d'état de son amitié, et qu'il aura tous nos amis et le Roi en premier lieu pour ses bons amis, de même que nos ennemis pour les siens. Que si sa Hautesse promet de vouloir consentir à toutes ces demandes, que l'Ambassadeur ait ordre de ne partir point de Venise jusqu'à ce qu'il ait vu l'effet de son ambassade, que les Vénitiens ne se soient déclarés de nos amis, et veuillent nous donner du secours, ainsi qu'au Roi Alphonse, tant contre les Français que ceux qui tiendront le parti de leur Roi, que s'ils contre-

disent à cela, que sa Hautesse ne les ait plus pour amis, et qu'il s'en aille fort indigné contre eux. Comme nous ne doutons pas qu'ils ne condescendent à faire la volonté de sa Majesté, si elle les presse à cela comme il faut, tu lui persuaderas, autant que tu pourras, de le faire; parce que c'est le plus grand remède que nous puissions avoir pour résister aux injures qu'on nous peut faire, et le solliciteras enfin de t'accorder au plus tôt le prompt départ de cet Ambassadeur : car il importe beaucoup qu'il s'acquitte au plus tôt de sa commission.

Tu feras savoir aussi de plus au Grand Turc l'arrivée de l'Ambassadeur du Grand Sultan auprès de nous, et comme quoi il nous a porté des lettres et des présents de la part de son Maître ; lorsqu'il a demandé Gem Sultan son frère, comme aussi les belles offres et les grandes promesses qu'il nous a faites d'un grand trésor, et de plusieurs autres choses comme tu sais, vu que tout a été négocié par toi et compris dans les articles que ledit Ambassadeur nous a proposés et donnés. Tu déclareras notre intention à sa Majesté, avec assurance que nous observerons le tout avec autant d'exactitude que nous lui avons promis, sans que nous le contrevenions jamais à la moindre chose; qui est bien plus, nous n'avons point d'autre intention que d'accroître et de rendre notre amitié de jour en jour plus parfaite. Nous serions bien aise, et nous prions et sollicitons même instamment sa Hautesse de n'occuper pas le Roi de Hongrie de quelque temps, ni de ne souffrir pas que d'autres le fassent en aucun endroit de la Chrétienté, surtout dans la Croatie et la ville de Legine, lui promettant aussi de notre côté que les Hongrois ne lui feront aucun tort, en quoi sa Majesté aura sujet de se louer de nous, vu surtout l'armement des Français et des autres Princes, que s'ils s'attachaient longtemps à la guerre, sa Hautesse doit être assurée que beaucoup d'autres Princes Chrétiens venant à leur secours, sa Majesté regretterait sans doute de n'avoir pas suivi notre conseil, que nous lui donnons premièrement par devoir, d'autant plus que nous sommes le Seigneur et le Père de tous les Chrétiens. Nous souhaitons après le repos à sa Majesté, pour une bonne et mutuelle amitié, que si sadite Majesté se révoltait d'ailleurs d'inquiéter et de persécuter les Chrétiens, nous serions obligé de prendre d'autres mesures; tandis que nous

ne pourrions pas nous occuper autrement aux grands apprêts qui se font contre sa Majesté.

Nous t'avons donné deux Brefs que tu présenteras au Turc, dans l'un desquels il est dit qu'il te fasse consigner quarante mille ducats pour l'année présente ; l'autre est un bref de créance pour tout ce que tu lui diras de notre part. Dès que tu auras reçu dans le lieu accoutumé les quarante mille ducats, tu en donneras quittance selon la coutume ; tu viendras ensuite sur un navire assuré par le plus court chemin qu'il te sera possible, et tu nous avertiras de tout ce qui se passe attendant notre réponse. Nous prétendons que ton voyage soit prompt et que tu fasses toute la diligence possible pour t'en aller trouver le Turc, tant pour presser ton expédition que pour revenir promptement.

Moi Georges Buzard, Nonce et familier de sadite Sainteté, déclarons par ce présent écrit soussigné de notre main et confessons avoir reçu tous les ordres qui sont compris ci-dessus de la bouche de sadite Sainteté, avec ordre de les exécuter l'an 1494, au mois de Juin, dans Rome, et que j'ai exécuté le tout chez le Grand Turc selon le commandement que j'en avais reçu ci-dessus ; Quant à ce qui est de l'Ambassadeur que sa Sainteté demandait au Turc pour l'envoyer à Venise, je l'ai obtenu, de sorte qu'il devait partir de Constantinople après moi au mois de Septembre ; afin d'exécuter de point en point la volonté de sadite Sainteté auprès des Illustrissimes Seigneurs de Venise. Moi, Georges Buzard, j'ai écrit et souscrit ceci de ma propre main ; et moi Philippe de Patriarchis, clerc de Friouli, Notaire public, souscrit par autorité Apostolique et Impériale, ai traduit et transcrit de mot à mot sans rien ajouter ou diminuer ; l'instruction et l'original ayant été envoyés de Sénégalia, ce que j'ai fait étant prié et requis pour cela ; en foi de quoi je me suis signé, et ai mis mon sceau ordinaire. Fait à Florence, le 25 de Novembre 1494.

Extraits des Chroniques de Commines

Le Pape voyant si soudainement venir ce jeune Roi avec cette fortune consent qu'il entre dans Rome (aussi ne l'en eut-il su garder), requiert lettre d'assurance (qu'il eut) pour Dom Ferrand, Duc de Calabre, et seul fils du Roi Alphonse, lequel de nuit se retira à Naples : et le conduisit jusqu'à la porte le cardinal Ascaigne. Et le Roi entra dedans Rome en armes, comme ayant autorité de faire partout à son bon plaisir : si lui vinrent au-devant plusieurs Cardinaux, aussi les Gouverneurs et Sénateurs de la ville, et loger au Palais Saint-Marc, qui est le quartier des Coulonnais, ses amis et serviteurs pour lors ; et le Pape se retira au château Saint-Ange. Mais était-il possible de croire que le Roi Alphonse, si orgueilleux, nourri à la guerre, et son fils, et tous ses Ursins, qui ont si grande part à Rome, n'osassent demeurer en la cité qui voyaient et sentaient que le Duc de Milan branlait, et les Vénitiens, et se pratiquait une ligue, qui eût été conclue, si quelque résistance eût été faite à Viterbe, ou à Rome, comme j'étais bien assuré, pourvu qu'ils eussent pu arrêter le Roi aucuns jours. Au fort il fallait que Dieu montrât que toutes ces choses passaient le sens et connaissance des hommes. Et il faut bien noter que comme les murs de la ville étaient tombés, aussi il tomba quatre brassées des avant-murs du château Saint-Ange, ainsi que m'ont conté plusieurs, et entre autres deux Cardinaux qui y étaient.

Le Roi était encore à Rome, où il séjourna bien environ vingt jours ; et là plusieurs choses se traitaient. Avec lui étaient bien dix-huit cardinaux, et autres qui venaient de côté et d'autre ; et y étaient ledit Ascaigne, et Monseigneur le Vice-Chancelier, et frère du Duc de Milan, et Petri ad Vincula (qui étaient

grands ennemis du Pape, et amis l'un de l'autre, celui de Guise, saint Denis, saint Severin, Savelli, Colonne, et autres : tous voulaient faire élection nouvelle, et qu'au Pape fût fait procès, lequel était audit château. Deux fois fut l'artillerie toute prête, comme m'ont dit des plus grands : mais toujours le Roi par sa bonté y résista. Le lieu n'est pas défendable, car la molle est de main d'homme faite, et petite.

Le Roi appointa avec le Pape un appointement qui ne pouvait durer, car il était violent en aucun point : et fut grand couleur de faire une ligue, dont après sera parlé. Par cedit appointement devait être paix entre le Pape et ses Cardinaux et autres devaient être payés du droit de leur chapeau, absents comme présents ; devait prêter au Roi quatre places, Terrasine, Civita, Verbe, bailla Viterbe que tenait le Roi, mais Spolete ne lui bailla point, combien qu'il l'eut promise ; et se devaient rendre au Pape, comme le Roi partirait de Naples : et ainsi le fit, combien que le Pape l'eut trompé. Il bailla au Roi par cedit appointement le frère du Turc dont il avait soixante mille ducats par an dudit Turc, et le tenait en grande crainte ; promettait de ne mettre aucun Légat en lieu et place de l'Église sans le consentement du Roi : et y avait d'autres articles, qui touchaient le consistoire, et baillait son fils en otage, le Cardinal de Valence qui allait avec ledit Seigneur pour Légat, et lui fit le Roi l'obédience filiale en toute humilité que Roi saurait faire. Et lui fit le Pape deux Cardinaux, le Cardinal Brissonnet, qui déjà était Evêque de Saint-Malo, et qui a été souvent appelé Cardinal, et l'autre Evêque du Mans, de la maison de Luxembourg, qui était par deçà. Ces choses faites, partit le Roi de Rome en grande amitié avec le Pape, ce semblait ; mais huit Cardinaux partirent de Rome malcontents dudit appointement ; dont les six étaient de la sequelle dudit Vice-Chancelier, et de Saint-Pierre ad Vincula : combien qu'on croyait qu'Ascaigne laissait cette feinte, et qu'au cœur était content du Pape ; mais son frère ne s'était point encore déclaré contre nous.

Le Roi s'achemina à Rome, d'où le Pape auparavant voulait partir, et vint à Padoue, sous le pouvoir des Vénitiens, venue que déjà son logis y était fait. Depuis le cœur leur mua, et y envoyèrent quelques gens ; le Duc de Milan fut en envoyé

aussi : et combien qu'ils y fussent à temps, si n'osa attendre le Pape, nonobstant que le Roi ne lui eut fait que tout honneur et service, et même lui avait envoyé Ambassadeur, pour le prier d'attendre : mais il se retira à Obriete, et de là à Pérouse, ayant laissé les Cardinaux à Rome, lesquels recueillirent le Roi, qui y arrêta peu et où nul déplaisir ne fut fait à aucun.

Lettres du roi de France et du Cardinal Gurgenze

Carolus Dei gratia Francorum Rex, universis Christi fidelibus præsentes literas inspecturis, zelum Catholicæ fidei, et salutem in Domino sempiternam. Considerantes attentius, et inte nostræ mentis arcana sæpenumero revolventes innumerabilia damna, et incommoda, cædes, strages, ac nobilium civitatum, et fidelium populorum desolationem, et devastationem, ac plura alia horrendissima facinora, quæ superbissimi Turcæ sanguinem Christianum incessanter debaccantes, à quinquaginta annis citra, ut à majoribus nostris fide didiscimus dignis, inhumanissimè perpetrarunt; cupientes juxta morem progenitorum nostrorum Francorum Regnum Christianissimorum, tantis celeribus, quæ ipsi perfidissimi Turcæ Religioni Christianæ continuo minantur, pro viribus occurrere, et eorum sitibundam rabiem nostris conatibus reprimere, postquam placuit altissimo in Regno, et Dominiis nostris suam pacem ponere, totâ firmitate proposuimus pro repellendo Turcarum furore rapido, et recuperandis terra sancta, et aliis dominiis, per eos Christianis principibus, et populis ablatis, propriæ personæ, laboribus, facultatibus non parcere. Quinimo dilectissimis uxore, et filio nostro unico, Regnoque amplissimo pacifico, et opulentissimo, præter voluntatem principum, et procerum Regni nostri, relictis, statuimus cum adjutorio Dei, cujus causam amplectimur, et summi omnium Christianorum Pontificis, et Pastoris, necnon Principum, et aliorum fidelium præsidio, hoc sacratissimum opus fideli devotione, et magno animo aggredi; quod quidem sanctum propositum divina credimus inspiratione nostro cordi fuisse infusum. Nec arbitreru-

quispiam, quod ad occupandum quorumcumque principum vel populorum dominia aut civitates, opus hoc tam sanctum, tamque laudabile aggrediamur ; sed ut ipse Deus ineffabilis verus testis est, solus est, ad cujus laudem, et gloriam, suaeque fidei, et Christianae Religionis exaltationem, et ampliationem illud amplectimur ; sperantes in ipso Deo, ex quo omnia perfecta opera perfectionem suscipiunt, nos hoc sanctum desiderium nostrum ad optatum finem perducturos, sed quia regnum Siciliae, quod Neapolim appellant, per Progenitores nostros manibus infidelium, et aliorum, Romanae Ecclesiae restitutum, et de quo ipsi progenitores circa viginti quatuor investituras, videlicet duodevigesimas à diversis Pontificibus Romanis, et duas alias à duobus factis generalibus Conciliis receperunt, et quod ad nos jure hereditatis pertinet ; quamvis Pius Papa II. volens suos ex humili plebe natos ad Principatus fastigium extollere, regnum ipsum contra justitiam abstulerit, et illud quandam Ferdinando de Arragonia concesserit ; ad oppugnandum dictos perfidissimos Turcos praecipuè per portum Valloniae, et nonnulla alia loca nobis facilem ingressum praebere poterit. Deo illud auxiliante intendimus recuperare, ut vobis à nobis facilis ingressus, et egressus, ac tutum praesidium esse possit. Nec intendimus propterea almae urbi Romae, prout modernus Alfonsus de Aragonia, ac sui praedecessores aliis Alfonsus, et Ferdinandus magna temeritate, et rebellione obedendo eam, fecerunt aut aliis terris Romanae Ecclesiae, praejudicium, aliquod seu damnum inferre, sed illam, et ipsius Ecclesiae subditos pro illius, et Apostolicae sedis honore, et reverentia, ab omni damno et injuria pro posse nostro illaesos conservare : ac ipsius Ecclesia statum, honorem, dignitatem more dictorum progenitorum nostrorum, quum Deo adjuvante poterimus adaugendum. Quia vero in praedicto Regno recuperando, et nostro sancto proposito exequendo pro facilitori, ac breviori vi ad urbem praedictam veniendo, per nonnulas terras Ecclesiae transitus sit nobis faciendus, sanctissimum in Christo Patrem, et Dominum, Dominum Alexandrum Divina providentia Papam Sextum, ad sacrorum Romanae Ecclesiae Cardinalium Collegium, necnon quarumcumque civitatum, oppidorum, terrarum, et locorum ejusdem Romanae Ecclesiae Rectores, Gubernatores, potestates, Officiales, cives, incolas, et

habitatores quosumque in Domino requirimus, hortamur, et contestamur, ut saltem quemadmodum hostibus nostris, et in hoc sacro proposito nobis adversantibus favores, et auxilia, quae potuerunt, praestiterunt, et praestant, ita nobis, et nostris liberam ingressum, et regressum per civitates, oppida, terras, et loca praedicta, ac victuaria necessaria nostris expensis, et sumptibus exhibere dignentur: Nisi enim in hac saluberrimo opere impedivissent credimus, jam urbem Neapolim, et magnam Regni partem expugnassent, et in principio veris praesertim futuri fines hostium ingredi potuissent. Si vero ingressus, et regressus, ac liber transitus, et victuaria nobis et nostris solummodo per debita pretia, fuerint, quod non credimus, denegata: nihilominus canabimur totis viribus passim invenire, et capere; et victuaria necessaria, quibus poterimus vadis, praestantes solemniter nobis ad culpam non debere imputari, sed potius illis, qui perfida iniquitate de fide nostra non recte sapientes nostrum pium, et sanctum propositum voluerunt impedire. Protestamur insuper injuriis Dei, et nobis faciendis, damnis quoque, et interesse per nos propterea jam incursis, sicque in futurum incursi fuerimus. Quas protestationes prosequemur coram universali Ecclesia, ac Principibus totius Christianitatis, quos convenire intendimus pro hac sanctissima expeditione Deo duce feliciter adimplenda. In quorum omnium fidem, et testimonium praesentes literas fieri, et per Notarium publicum infra scriptum subscribi, et publicari, nostrique Regalis sigilli impressione munirri fecimus. Datum Florentiae die xx. Mensis Novembris, Anno Domini 1494. Et Regni nostri 12.

⁂

Carissimis Fratribus, et Amicis Praelatis, et aliis Canalibus Nationis Alemanniae, et D. Illustrissimis Archiducis Philippi in Urbe habitantibus.

Carissimi. Ex. pro eo, ut testis est Deus, qui omnium est scrutator cordium, et renum, qualem possumus fecimus diligentiam erga Christianissimum Regem, tam nomine summi Pontificis, quam nomine nostro, dedimusque operam ad faciendam bonam unionem, et intelligentiam inter ipsum summum Pontificem, et Christianissimum Regem, nihilominus, quo-

rum culpa nescio, hactenus fuimus impediti, non per ipsum Christianissimum Regem, cum nihil aliud cupiat, quam se devotissimum filium gere erga summum Pontificem, et sanctam sedem suorum Progenitorum more; sed timeo quod a Deo principaliter propter peccata nostra, et demerita graviter offenso, impedimentum dictæ unionis processerit, et quamvis precibus devotarum personarum fuerit placatus, dicta unio in dies breves non fiat, propter hostes ipsius Christianissimi Regis, qui stant in Urbe, ut dicitur, sic effici apud Christianissimum Regem, ne aliqua damna conferant sui Armigeri quibuscumque Corsianis in Urbe moram trahentibus, neque etiam cæteris quibuscumque, undecumque sint oriundis nisi in armis contra suum Majestatem, et suos reperirentur; et inter cæteros in Urbe moram trahentes, voluit, et declaravit sua Majestas omnes subditos sub serenissimo Domino meo Romanorum Rege semper Augusto, et Illustrissimo Principe Philippo ejus inclyto nato Austriæ Archiduce, et Burgundiæ Duce non minori favore per suos Armigeros debere tractari, quam subditos ipsius Christianissimi Regis una cum Civibus Romanis, et hac de causa me misit ex Bracciano ad Dominum Comitem Montpensier ejus cognatum, et Generalem Locumtenentem, ad significandum pro parte suæ Majestatis, ut caveret, nec permitteret per quoscumque Armigeros suæ Majestatis aliquas injurias, aut molestias fieri supradictis incolis, et præcipue Dominis Romanis Cardinalibus, quibuscumque Cortisianis, et Civibus Romanis, et maxime dictis subditis Domini Cæsaris, et Domini Archiducis Philippi. Et de re hac volui vobis significare, ut si contingat (quod absit) Armigeros Christianissimi Regis intrare Urbem cum manuforti, facti sitis advisati de bona voluntate ipsius Christianissimi Regis, et ut possitis securius vos, et bona vestra conservare, essem opinionis, quod cum bona licentia Domini Secretarii Domini Cardinalis Sedunensis recurratis si tumultus fuerit in Urbe ad domum meæ habitationis quam inhabito, et gratia dicti Secretarii, cui in præsens scribo, ut vos benigne recipiat: sum enim memor, quod de nihilo Deus me creavit, et ad Cardinalatus honores, et overa me provocit ad preces bon. mem. Domini Cæsaris ipsius Serenissimi Romanorum Regis patris, et Principum Electorum: Quapropter quandiu vivere conabor reddeas vices grati-

tudinis ipsis Domino Serenissimo Romanorum Regi Domino Archiducl Philippo, et omnibus eorum subditis, non minus quod si essem oriundus de eorum Dominio. Valete felices Carissimi, et Deum pro intentione mea, quæ est ad pacem universalem inter Christianos, et guerram universalem contra Turcas, orate. Ex Fornello 63. Decembris.

Vester amicus,

CARDINALIS GURGENSIS.

TRADUCTION DE LA LETTRE DU ROI

Charles, par la grâce de Dieu, Roy de France, à tous les fidèles Chrétiens qui verront ces lettres, salut en Christ, et zèle de la Foy Catholique. Considérant fort attentivement, et faisant reflexion bien souvent en nous-même sur les dommages innombrables, les incommodités, les morts, les carnages, la ruine et la désolation de tant de belles villes, de tant de peuples fidèles, et plusieurs autres horribles crimes que les Turcs orgueilleux, toujours insatiables du sang Chrétien, ont commis depuis plus de cinquante ans, si nous croyons à nos aïeux, qui sont dignes de foi, et désirant au reste, selon la coutume de nos ancêtres les Rois de France, nous opposer aux malheurs, dont les mêmes Turcs menacent continuellement la Religion Chrétienne, et étouffer tout autant qu'il nous sera possible la rage insatiable de ces perfides ; puisqu'il a plu à Dieu de donner la paix à nos Etats, nous avons résolu de repousser leur fureur et leur rage, de recouvrer la terre Sainte et autres pays qu'ils ont enlevés aux Chrétiens et à leurs Princes, sans y épargner nos biens, nos soins, et notre propre vie ; jusque-là même, qu'ayant quitté notre chère femme, notre bien-aimé fils unique, et notre Royaume très puissant, très grand, et pacifique, contre le gré des Princes et des principaux de notre Etat, avons résolu moyennant la grâce de Dieu, dont nous prenons la cause en main, de même que celle du Souverain Pontife et Pasteur des Chrétiens, et la défense de tous les fidèles, d'entreprendre une si saintè œuvre avec un grand zèle et un courage tout à fait extraordinaire, d'autant mieux que nous croyons que cette sainte pensée nous a été divinement inspirée. Que personne ne croie néanmoins que nous faisons cet pour nous emparer des

États de quelque souverain, du domaine de quelque peuple, ou de quelques villes, ni que nous entreprenions une action si louable et si sainte pour ce sujet; nous appelons au contraire le seul, le véritable, et l'ineffable Dieu à témoin que ce n'est que pour son honneur et sa gloire, que pour l'exaltation de sa foi, et la propagation de la Religion Chrétienne que nous le faisons, dans l'espérance que le même Dieu, qui nous a inspiré ce dessein, et qui donne la perfection à tout ce qui est parfait, nous fera réussir comme nous le désirons; mais parce que le Royaume de Sicile, qu'on appelle de Naples, a été enlevé d'entre les mains des infidèles et d'autres ennemis, et remis à l'Église par nos Ancêtres, qui en ont reçu vingt-quatre fois l'investiture, savoir vingt-deux fois de divers Papes, et deux autres de deux Conciles Généraux, et qui leur appartient par un droit d'hérédité, quoique le Pape Pie II, voulant élever les siens, venus d'une basse naissance, au faîte de la souveraineté, ait enlevé ce Royaume injustement, pour le donner à un certain Ferdinand d'Aragon. Et comme ledit Royaume, dis-je, nous donnerait une grande facilité pour faire la guerre aux Turcs surtout ayant le port, et quelques autres lieux, et ouvrirait facilement le chemin à cela, nous prétendons moyennant l'aide de Dieu le recouvrer; afin d'avoir une entrée, une sortie, et même une retraite assurée. Nous ne voulons pas néanmoins faire comme ont fait le jeune Alphonse d'Aragon et quelques autres de ses prédécesseurs, savoir, un autre Alphonse et un certain Ferdinand, qui ont assiégé Rome avec une témérité et une rébellion sans égale, ni faire aucun dommage aux terres de l'Église; au contraire, nous prétendons la conserver de même que tous les sujets de la même Église, et tâcher tout autant qu'il nous sera possible pour marquer le respect que nous avons pour le Saint Siège; d'empêcher que les peuples qui sont sous sa domination ne soient point inquiétés en aucune manière, et même d'agrandir ses États, d'augmenter sa gloire et son pouvoir, selon la coutume de nos susdits prédécesseurs, si Dieu nous en fait la grâce. Mais parce que le plus court chemin et la voie la plus facile pour pouvoir recouvrer le Royaume dont nous parlons, et exécuter nos desseins, est de passer à Rome et dans quelques terres de l'Église, nous exhortons, prions, et supplions au nom de Dieu, le très saint Père en Christ, et Seigneur, le Seigneur

Alexandre Sixième, Pape par la divine Providence, et le Sacré Collège des Cardinaux de l'Église Romaine, tout ainsi que les Directeurs, les Gouverneurs, les Magistrats, les Officiers, les citoyens, les habitants, de nous donner leurs secours et tout ce qu'ils pourront dans cette affaire, et qu'ils nous favorisent du moins tout autant qu'ils ont fait nos ennemis, et ceux qui se sont montrés contraires au bon dessein que nous avons, en nous donnant la liberté, ainsi qu'à ceux qui viendront de notre part, une entrée et une sortie libres de leurs villes, bourgs, terres, et lieux de leurs dépendances, avec les choses qui sont nécessaires à la vie, en passant : car s'ils ne se fussent pas opposés comme ils ont fait à un si bon dessein, il est certain qu'ils auraient déja pris la ville de Napies, et qu'ils auraient même pu entrer dans les terres des ennemis au commencement du printemps prochain. Que si la liberté d'entrer et de sortir, et les vivres que nous leur demandons, en les payant à un prix raisonnable, nous est refusée, ce que nous ne croyons pas, nous ferons tout notre possible pour nous ouvrir ce passage par la force des armes, et de nous procurer par toutes sortes de moyens les vivres nécessaires : que si ces voies sont trop violentes, et si elles entraînent du malheur, nous déclarons hautement que la faute ne doit pas nous en être imputée, et qu'on doit la jeter sur ceux qui, jugeant mal de notre foi et de nos pieux et bons desseins, tâchent de s'y opposer par un effet d'une noire et perfide malice. Nous protestons au reste contre les injures qu'on pourrait faire à Dieu et à nous, et des dommages que nous avons reçus et que nous recevrons à l'avenir, et déclarons comme quoi nous prétendons faire encore ces protestations en présence de toute l'Église, de tous les Princes Chrétiens, que nous tâchons d'unir à nous pour venir plus facilement à bout d'une si sainte entreprise, moyennant la grâce de Dieu, en foi de quoi nous avons donné ordre de faire ces lettres et les faire décrire par un Notaire public, signé ci-dessous, et les faire publier après les avoir scellées de notre sceau Royal. Donné à Florence le 22 du mois de Novembre l'an de notre Seigneur 1494 et de notre Règne le 12.

TRADUCTION DE LA LETTRE DU CARDINAL GURGENSE

A nos très chers Frères et amis les Prélats et autres gens de cour de la nation Allemande, et de l'Illustrissime Archiduc Philippe, qui font leur résidence dans la ville.

Très chers Amis. Quoique nous ayons fait tout notre possible (comme Dieu, qui pénètre jusque dans le plus profond des cœurs, en est témoin) et que nous n'ayons rien oublié pour mettre d'accord le souverain Pontife et le Roi Très Chrétien, en sollicitant ce dernier avec beaucoup d'empressement à cette union, tant à notre nom qu'à celui du Pape ; si est-ce pourtant que nous n'avons pas pu réussir, je ne sais par quel malheur, encore bien que sa Majesté Très Chrétienne ait toujours marqué un grand désir de paraître un fils extrêmement obéissant et soumis au Saint Siège et au Saint Père (selon l'ancienne coutume de ses Ancêtres), bien loin de témoigner aucune répugnance à ce que nous lui proposions ; mais je crains que s'il y a eu quelque empêchement pour ce qui est de cette union, il ne vient que de Dieu seul, irrité de nos offenses ; et quoique plusieurs personnes pieuses et dévotes aient tâché de l'apaiser par leurs prières, si est-ce pourtant que cette même union ne s'en est pas ensuivie, à cause que les ennemis de ladite Majesté Très Chrétienne, qui sont dans la ville, s'y sont opposés, à ce qu'on dit : quoi qu'il en soit, j'ai tant fait auprès du Roi Très Chrétien qu'il m'a promis que ses troupes ne feraient aucun mal à qui que ce fût des courtisans qui faisaient leur séjour dans la ville, ni à d'autres personnes de quelle condition ou état qu'elles fussent ; pourvu qu'on ne les surprît pas les armes à la main contre sadite Majesté ou ses sujets, et elle a même déclaré qu'entre tous ceux qui étaient dans la même ville, elle prétendait que tous les sujets nés sous mon très Sérénissime Seigneur, le roi des Romains, toujours Auguste, et le très Illustrissime Prince Philippe son fils, l'Archiduc d'Autriche, et Duc de Bourgogne, fussent traités aussi favorablement par ses gens de guerre que ses propres sujets et les habitants de Rome ; et c'est pour ce sujet qu'elle m'a envoyé de Bracciane à Monseigneur le Comte de Montpensier son beau-frère, et son

Lieutenant Général, pour lui déclarer de la part de sa Majesté de prendre garde à ne souffrir point qu'aucun de ses gens fît la moindre injure auxdits habitants ; principalement aux Cardinaux, aux Courtisans, aux Bourgeois, et surtout aux sujets de l'Empereur et de l'Archiduc Philippe ; ainsi j'ai bien voulu vous déclarer que s'il arrivait (ce que Dieu ne plaise) que les troupes du Roi très Chrétien entrassent par force et à main armée dans la ville, vous devez être assurés de la bonne volonté de sa Majesté très Chrétienne. Mais afin que vous soyez plus assurés pour ce qui est de vos personnes et de vos biens, j'estime que vous ferez bien qu'en cas de désordre vous vous rendiez tous dans la maison où je loge d'ordinaire, avec la permission de Monsieur le Secrétaire de Monseigneur le Cardinal de Sedan, à qui j'écris dès à présent de vous recevoir bénignement. Je me souviens toujours que Dieu m'a créé de rien et qu'il m'a élevé à la dignité et à la charge de Cardinal, à la prière de feu l'Empereur de bonne mémoire, Père de sa Majesté, le Sérénissime Roi des Romains, et des Princes Électeurs ; aussi ne manquerai-je jamais tout autant que je vivrai d'en témoigner ma reconnaissance au Sérénissime Roi des Romains, Monseigneur l'Archiduc Philippe, ainsi qu'à ses sujets, de la même façon que si j'étais né dans leurs États. Adieu, mes chers et heureux amis, et priez Dieu qu'il fasse réussir mes desseins, qui ne tendent qu'à donner une bonne paix au Christianisme, et de faire qu'on entreprenne une guerre générale contre le Turc. Ce 25 de Décembre.

Votre ami,

LE CARDINAL GURGENSE.

Le Fratricide de César

Tiré de la Vie de César Borgia... décrite par Thomas Thomasi. Traduit de l'italien. Imprimée à Monte-Chiaro. M. DC. LXXI.

Le Valentinois résolut avec les mêmes assassins que le jeudi de la semaine ensuite, qui était le 15 de juin, serait le jour du départ de Rome et que la nuit qui précéderait ce jour serait celle de la mort du Duc, lequel, comme ils avaient déjà remarqué, en donna un très beau moyen en s'en allant et retournant, ou seul ou mal accompagné, de son commerce d'amour, qui ne souffrait jamais d'interruption. La Vannozza sachant le temps précis du départ du fils et souhaitant au reste de jouir en repos de sa compagne et de celle de ses autres frères en jour-là, qui devait être non seulement le dernier de l'entretien pour lors dans Rome pour l'un, mais même de la vie pour l'autre, les invita à souper le mercredi au soir dans une belle maison de plaisance qu'elle avait près de Saint-Pierre aux Liens, vu que la saison les invitait même à prendre le frais de la campagne. Le Valentinois accepta l'offre qu'on lui faisait, parce qu'il était bien assuré que rien ne pourrait s'opposer à l'exécution de ses perfides desseins. Le Duc de Gandie et le Prince de Squilace, avec Donna Sancia sa femme, le Cardinal de Monreal, François Borgia, fils, comme j'ai déjà dit, de Calixte Troisième, pour lors Protonotaire Apostolique, et depuis Cardinal, Don Rodrigues Borgia, Capitaine du Palais Apostolique, Don Geoffrey, Père du Cardinal Borgia, Légat pour lors à Pérouse ; Don Alphonse Borgia, et quelques autres des plus proches parents. Ceux-ci étant donc assemblés dans ce beau lieu au temps qu'on avait déterminé, se posèrent le jeûnement quelques heures du jour et y soupèrent ce soir-là ;

parce que le fratricide résolu ne causait aucune altération à ce cœur qui n'avait aucune tendresse, ni même le moindre sentiment d'humanité, bien loin d'en avoir de frère. Le Cardinal Valentinois prit congé de la mère quelque temps après s'être promené en suite du souper, pour prendre la fraîcheur de la promenade, sous prétexte de vouloir aller en faire de même à son père, avant qu'il se mît au lit. Il presse encore son départ du Palais, afin qu'il y eût assez de temps pour exécuter le crime qu'on avait dessein de commettre; ainsi lui et le Duc étant montés sur des mules avec peu de gens à leur suite, ils prirent ensemble le chemin de Saint-Pierre. Le Duc, qui était cependant dans l'impatience de s'en aller prendre ses plaisirs ordinaires d'amour et croyant de perdre autrement ce temps, qui était le dernier de sa vie, prit congé du frère lorsqu'il fut près du Palais Borgian, où le Cardinal Sforza faisait pour lors sa demeure, et lui déclara franchement, selon la coutume ordinaire qu'ils gardaient entre eux, qu'avant de se retirer au Palais, il voulait passer quelques heures à se divertir avec une belle Dame; à quoi le Cardinal de Valentinois lui répondit qu'il prît son plaisir à sa commodité; ainsi ils se séparèrent, celui-ci poursuivant son chemin vers Saint-Pierre, et celui-là prenant le sien par une autre rue; après avoir renvoyé tout son monde hormis un estaffier, et un autre qu'il portait en croupe sur sa mule qui était venu le trouver tout masqué là où il avait soupé, pour lui parler, comme il avait accoutumé de faire presque tous les jours au palais durant un mois. Étant arrivé à la place juive, il renvoya l'estaffier avec ordre de se trouver au même lieu à une certaine heure et de l'y attendre, et qu'en cas qu'il mît longtemps à venir après cela, il s'en retournât au Palais. Le Cardinal de Valentinois étant arrivé auprès du Pape, et ayant pris sa bénédiction et son congé avec beaucoup d'empressement, sous prétexte qu'il voulait se mettre en chemin dès aussitôt qu'il aurait pris tant soit peu de repos pour marcher la nuit, se fut plaint publiquement de personne jusques à son retour de Naples où il avait déjà fait marcher sa cour bien auparavant, et envoyé son train dans la pensée de le suivre bientôt après; non plus que le Duc en vie, dont les circonstances de la mort n'ont pu être sues; quoiqu'on disent quelques-uns, tant parce qu'elles ont été ensevelies par l'auto-

rité de celui qui l'ordonna que par les ténèbres de la nuit. Il est bien vrai que l'on peut croire selon beaucoup de conjectures qu'après que le Cardinal de Valentinois eut pris congé du Pape et qu'il fut remonté à cheval, il s'en alla avec les quatre qui devaient concourir au fratricide à un poste où le Duc devait passer infailliblement, et que celui-ci étant arrivé bientôt après avec l'estaffier dont nous avons déjà parlé, il fut attaqué l'épée nue à la main par cinq traîtres, si bien que quoiqu'il se donnât à connaître pour celui qu'il était, qu'il se recommandât tendrement à ceux qui le poursuivaient, que son valet criât et demandât du secours, cela ne lui servit de rien, et il fut laissé privé de vie par les coups que ces meurtriers lui donnèrent et son dit valet laissé à demi mort sur la place, lequel ayant touché de pitié par ses lamentations et ses plaintes languissantes certaines gens qui logeaient dans une petite maison qui était là auprès, il y fut conduit et mis sur un lit, où après avoir voulu dire quelque chose de son infortune, et de celle de son maître, accablé de son mal, rendit l'esprit, comme on le divulgua bientôt après. Ses courtisans qui avaient attendu le Duc et la nuit et le matin ensuite dans le palais, voyant qu'il ne revenait pas, firent savoir à la cour avec beaucoup d'étonnement de toute sorte de personnes, son absence, laquelle étant sue du Pape, ne le troubla pas beaucoup, quoiqu'il en fût un peu touché, parce qu'il s'imaginait que le Duc, charmé par le plaisir qu'il avait dans les embrassements d'une Dame, et surpris dans ce jeu par le jour, il n'avait pas pu à propos d'en sortir pour lors, et qu'il attendait de se retirer à la faveur des ombres de la nuit, comme il y était allé : mais comme il se vit trompé dans ses espérances, et qu'il ne le vit paraître ni la nuit ni le matin ensuite, touché au reste d'un bruit qui courait déjà qu'il avait perdu la vie par un assassin, il s'abandonna à un regret si grand qu'on eût dit qu'on lui avait arraché le cœur de sa poitrine, et qu'il ne lui restait plus d'esprit que pour les résoudre en larmes et pour dire de temps en temps ces mots, accompagnés de soupirs : *Che s'inquieri, et si trovi comme e morto qu'ell' infelice.* C'est-à-dire : *Qu'on s'informe, et qu'on sache de quelle façon est mort et infortuné.* On peut bien inférer, voyant la force de ce commandement, et de l'importance de l'occasion, la diligence

PORTRAIT DE LUCRÈCE BORGIA
(Musée de Naples)

que firent ses domestiques pour découvrir le succès de cette affaire ; et parce que tous les soins imaginables ne servirent de rien pour pouvoir trouver en aucun endroit de la ville ou des environs le corps du Duc, et ceux qui étaient employés au reste à cette recherche, faisant réflexion à ce que la pratique de ce mauvais temps rendait probable, c'est-à-dire pour le mieux cacher on l'avait jeté dans les gouffres du Tibre, on examina tous ceux qui pouvaient observer, soit ou des maisons ou des barques, tout ce qui pouvait être arrivé les nuits précédentes sur les rivages de ce fleuve, et entre autres un certain Georges Schiavone, batelier, qui menait du bois par la rivière à Ripetta, lequel étant interrogé si la nuit du mardi au mercredi il avait vu jeter quelque chose dans le fleuve du haut des rivages, il fit franchement et distinctement cette réponse :

« Messieurs, ayant mis à terre ma charge de bois le mercredi, j'étais la nuit au serein, prenant dans ma barque le repos que la vigilance pouvait permettre, afin que d'autres ne se chargeassent pas de ce que j'avais déchargé, lorsque je vis venir sur les cinq heures du matin deux hommes du chemin gauche de notre église de Saint-Jérôme, qui entraient tous deux à pied dans le grand chemin, lesquels témoignaient assez en allant de-çà et de-là qu'ils n'étaient venus en cet endroit que pour voir s'il n'y avait personne qui fût en ce lieu, ce qu'ayant bien considéré et n'ayant vu qui que ce soit, ils retournèrent sur leurs premiers pas, après quoi on en vit paraître deux autres, lesquels, après avoir usé de la même précaution sans trouver rien de nouveau, firent signe à leurs compagnons de s'en venir, comme ils firent d'abord, conduisant hors du chemin un homme sur un cheval gris pommelé, lequel portant en croupe un homme mort, dont la tête et les bras pendaient d'un côté et les pieds de l'autre, soutenu par les deux hommes qui étaient venus faire la première découverte, afin d'empêcher qu'il ne tombât pas. Ces trois s'étaient avancés vers le fleuve (car les deux autres restaient pour garder le chemin) et s'étant approchés de l'endroit où la ville a accoutumé de décharger ses immondices dans le Tibre, celui qui était à cheval ayant tourné la croupe vers la rivière, les deux qui étaient à ses côtés prirent le corps du mort, l'un par les pieds et l'autre par les jambes, et après l'avoir rudement agité deux ou trois fois

le jetèrent enfin dans l'eau ; pour lors celui qui était à cheval ayant demandé aux deux autres s'ils l'avaient déjà précipité, ils répondirent, *Signor si*, oui, Monsieur ; de sorte qu'ayant le dos tourné au fleuve, comme s'il eût eu en horreur de voir une telle action, il fit volte-face du côté de la rivière dès qu'il eut entendu la réponse qu'on lui donnait ; mais voyant que le manteau du mort surnageait encore sur l'eau, il s'informa ce que c'était que ce noir qu'il voyait flotter encore, et on lui dit : « C'est, Monsieur, le manteau du mort. » Ce que voyant un de la troupe, il se mit à lui jeter des pierres et le fit enfoncer par ce moyen. Ceci fait, ils s'en allèrent tous de compagnie et prirent le chemin qui conduit à Saint-Jacques. Voilà tout ce que j'ai pu remarquer et que je puis vous dire touchant la demande que vous m'avez faite. »

Les serviteurs du Pape qui avaient fait cette enquête à l'Schiavone répliquèrent à cela : pourquoi est-ce qu'il ne s'en était pas allé trouver d'abord le Gouverneur pour lui donner connaissance incontinent d'un si grand crime ? Mais il leur répondit avec la même franchise qu'auparavant ce qui suit :

« Depuis le temps que j'ai fait le métier que je fais sur l'eau j'ai vu jeter cent fois des corps morts de la même manière, sans que j'en aie entendu faire le moindre cas : ainsi, comme je croyais qu'il en serait de même de celui-ci, dont vous vous informez, qui est pourtant plus privilégié que les autres, j'ai fait à mon ordinaire, c'est-à-dire que j'ai pris soin de mes affaires, sans me mettre en peine d'une chose si dangereuse. »

Les serviteurs du Pape ayant eu cette lumière, qui n'était que trop claire pour venir à la connaissance de ce qu'on prétendait savoir, firent venir en diligence tout ce qu'il y avait de bateliers et de mariniers qui hantaient la rivière, de sorte que comme on leur eut promis une bonne récompense s'ils trouvaient le corps du mort, qui avait été jeté dans le Tibre quelque jour auparavant, selon le récit de Schiavone, il s'en trouva plus de cent en fort peu de temps, lesquels s'étant mis autour de Ripetta avec leurs instruments de pêche tirèrent hors de l'eau sur les trois ou quatre heures du même jour, qui était un vendredi, deux hommes morts, un desquels fut généralement reconnu pour être l'infortuné Duc, percé de neuf coups, le principal desquels était dans la gorge, sans qu'on

lui eût pris au reste la moindre chose : car il avait tous ses habits, son manteau, ses gants à la ceinture, et même son argent de poche. On mit son corps dans une barque, et on le couvrit fort honorablement, après quoi on le transporta dans le château, où on lui ôta ses habits, pour lui en donner de guerre, conformément à sa qualité de Général de la sainte Église ; ses principaux domestiques le portèrent sur le soir à l'église de Notre-Dame du Peuple avec toute la plus grande pompe que pouvaient donner l'Église et la Cour à un fils de Pape. La grandeur de son infortune, qui avait effacé toute la mauvaise estime qu'on pouvait avoir conçue de ses petits et ordinaires défauts, fut cause que toute la ville (qui l'aimait tendrement comme une personne, laquelle n'était odieuse que pour avoir un méchant père et un frère encore plus mauvais) compatit à son malheur, et regretta sa perte avec une tendresse tout à fait extraordinaire. Ce même père, qui l'avait aimé pendant la vie avec tant de tendresse, tomba dans des emportements si grands sachant sa mort, non seulement parce qu'il le chérissait tendrement comme père, mais encore par un effet de pitié à la vue d'un si funeste accident, dont il avait su les moindres particularités, et par une passion de colère et de rage contre les homicides de son fils, qu'il devint quasi frénétique ; et quoiqu'on lui fit toucher au doigt par les indices évidents qu'on lui donnait que le mal ne pouvait venir d'ailleurs que de sa propre maison, cela ne fut pourtant pas capable de le mettre en repos, ni d'empêcher qu'étant presque résolu de ne plus survivre au fils, il ne se renfermât dans une de ses plus secrètes chambres, et qu'étant là il ne s'abandonnât en proie à une douleur désespérée, sans prendre ni nourriture ni repos : mais étant enfin vaincu par les prières continuelles que faisaient à la porte de sa chambre le Cardinal de Ségovie et plusieurs autres de ses plus familiers domestiques, et non pas le Cardinal de Lisbonne, comme dit Garimberti, lequel se trompe dans les vies des Cardinaux, et dans son petit livre de la Fortune, non seulement quand il présuppose que ledit Cardinal était Doyen du sacré Collège, mais encore en beaucoup d'autres endroits de son récit : Alexandre était vaincu, dis-je, par les pressantes sollicitations si souvent réitérées par ceux du dehors, il leur donna liberté d'entrer le samedi au soir, en

leur ouvrant la porte, non seulement de sa chambre, mais même celle de son esprit à des plus sages conseils, à la faveur desquels le Cardinal lui représenta franchement, quoique avec modestie, l'indécence de cette passion trop efféminée, et les préjudices qu'en pouvait recevoir le Gouvernement de l'Église, les intérêts de sa maison et sa vie propre; de sorte que s'étant rendu à toutes ses raisons et revenant à lui-même, il mangea quelque chose, ce qu'il n'avait pas fait depuis le soir du mercredi, et se remit à faire après cela les mêmes exercices décents à son propre état comme il avait fait auparavant; et quoiqu'il eût protesté dans les premières assemblées publiques de vouloir à cette semonce de la colère de Dieu, selon ce qu'en dit Guicciardin, quitter le mauvais chemin qu'il avait pris pour en prendre un meilleur et plus conforme à sa dignité et de reformer enfin sa conduite et celle des autres, il n'en fit pourtant ni plus ni moins; parce que c'était la coutume ordinaire de cet esprit, qui étant méprisé et gourmandé par les passions les plus déréglées, allait facilement d'une extrémité à l'autre; si bien que s'étant oublié bientôt après sa résolution, et des malheurs du Duc, il reprit plus aveuglément qu'il n'avait jamais fait le chemins de ses premières et déréglées conduites; en quoi je ne puis pas bien comprendre à la vérité ce que veut dire Jovius quand il assure que le Pape remit et sa personne et les autres choses au premier état, comme si la mort ne fût pas arrivée, de peur que le Cardinal de Valentinois, mécontent de toutes ces démonstrations, n'attentât sur sa personne une action si infâme et n'en commît même une plus grande; car quoique la perfidie inhumaine de ce cœur donnât sujet de croire qu'il était capable de faire une action si énorme et d'en commettre encore de plus noires, comme il était néanmoins connu pour être un homme aussi adroit que méchant, comment pouvait-on croire qu'il lui tombât en pensée de faire périr le Pape, qui était la base de sa vie aussi bien que de sa grandeur?

Irrévérence d'Alexandre VI

Alexandre VI ne faisait mystère à personne des « secrets » de sa famille. Si quelqu'un avait ignoré les liens qui l'unissaient à Lucrèce et à ses autres enfants, Alexandre VI les lui aurait vite révélés. Il ne donnait pas seulement réception à ses filles et à ses amies dans le Vatican, mais il leur réservait en outre les meilleures places dans les églises, ou, très souvent, la *place* d'un chanoine était occupée par Lucrèce, Sancia ou telle autre dame romaine, ainsi qu'il appert d'un passage écrit par le maître des cérémonies Burchard dans son journal :

« *Venit Papa in Basilicam Apostolorum. Steterunt apud eum super pulpitum marmoreum, in quo Canonici S. Petri Epistolam et Evangelium decantare consueverunt, Sancia et Lucretia filia, cum multis aliis mulieribus, totum ipsum pulpitum, et terram circumcirca occupantibus, cum magno dedecore, ignominia, et scandalo populi.* »

« Le pape vint dans l'Église des Saints Apôtres. Étant ici, il se mit sur le pupitre de marbre, où les Chanoines de Saint-Pierre ont accoutumé de chanter l'Épître ou l'Evangile, avec Sancia et Lucrèce, ses filles, et plusieurs autres femmes qui occupaient tout ledit pupitre et toute la place qui était aux environs, à la grande honte, ignominie et scandale du peuple. »

Témoignage de Burchard, touchant les débauches pontificales

« Le dernier dimanche du mois d'octobre, cinquante courtisanes soupèrent au palais apostolique dans la chambre du duc de Valentinois, et après avoir soupé dansèrent avec les écuyers et les serviteurs, d'abord vêtues de leurs habits, ensuite nues ; après le souper, on enleva la table, on posa symétriquement les candélabres à terre, et l'on sema sur le parquet une grande quantité de châtaignes, que ces cinquante femmes, toujours nues, ramassèrent en marchant à quatre pattes entre les flambeaux ardents, le Pape Alexandre, le duc de Valentinois et sa sœur Lucrèce, qui regardaient ce spectacle d'une tribune, encourageaient par leurs applaudissements les plus adroites et les plus diligentes, qui reçurent pour prix des jarretières brodées, des brodequins de velours et des bonnets de drap d'or et de dentelles ; puis on passa à de nouveaux plaisirs. »

Controverses sur la mort d'Alexandre VI (1503)

La mort d'Alexandre VI a fait l'objet de maintes discussions et les historiens ne se sont pas mis d'accord sur l'authenticité des divers documents que nous ont transmis les commentateurs.

Seule, pourtant, la version de Burchard paraît mériter de retenir notre attention. Nous citons néanmoins, à titre de curiosité, la description du cadavre du pape qu'en fait le marquis de Mantoue dans une lettre qu'il écrit à sa femme Isabelle :

« Son corps est entré en putréfaction, sa bouche s'est mise à répandre de l'écume, comme une marmite qui est sur le feu, et cela a duré tant qu'il n'a pas été enterré. Il a aussi monstrueusement enflé, de telle sorte qu'il n'avait plus forme humaine et qu'il n'y avait plus de différence entre la longueur et la largeur de son corps... Un portefaix l'a traîné, au moyen d'une corde qu'il lui avait attachée au pied, du lit mortuaire au lieu de la sépulture, car personne ne pouvait le toucher. »

La plupart des historiens s'étaient accordés à reconnaître l'empoisonnement d'Alexandre VI. Mais, de nos jours, cette version trouve peu de créance. Il nous faut convenir qu'elle offre trop d'invraisemblances pour qu'on n'hésite point à la repousser. Voltaire avait signalé certaines erreurs grossières qui faisaient ressortir la trame enfantine de cette hypothèse.

De nos jours, cette hypothèse ne nous laisse aucun doute. Les historiens auxquels nous avons fait allusion avaient une excuse : ils ignoraient très certainement Burchard.

Les historiens modernes se rallient tous aujourd'hui à la

version que nous en donne Burchard et qui ne parle que de maladie.

Sans doute les témoignages de ceux qui ont approché le corps sont faits pour nous inquiéter. En voici un :

« Immédiatement après sa mort, le pape « était devenu si noir, si difforme, si prodigieusement enflé qu'il n'était presque pas reconnaissable ; il coulait de son nez une matière toute putréfiée ; sa bouche était ouverte d'une manière si effroyable qu'on ne pouvait le regarder sans horreur, ni en souffrir la puanteur sous peine d'être infecté. »

Mais il serait exagéré d'en conclure à un empoisonnement.

Voici, d'autre part, ce que dit Thomasi :

« Parce qu'il était nécessaire d'être pourvu mieux que jamais de tout ce qui était nécessaire à la guerre, surtout d'argent, le Pape et le Duc jugèrent à propos de mettre en usage, non seulement les moyens dont ils avaient accoutumé de se servir, et qui n'entraînaient après eux que des violences et des plaintes, pour accumuler des trésors, mais encore de celui de la promotion des Cardinaux, qui leur réussissait le mieux et avec plus d'agrément pour la Cour : d'autant que les personnes qui furent promues donnèrent agréablement à cela, de même que tous les Prélats qui devaient succéder aux charges et aux offices vacants par la promotion, tant devant qu'après leur dite promotion. Sa Sainteté publia cependant le lendemain matin de la fête de saint Pierre, dans le Consistoire accoutumé, le dessein qu'il avait d'élever au Cardinalat neuf Prélats, les plus riches de la Cour ; savoir : Jean Castellar, Valentinois, Archevêque de Trani ; François Remolino, natif de Rehda, Ambassadeur du Roi d'Aragon ; François Soderini, Evêque de Volterre ; Melchior Copis, Allemand, Evêque de Brissme ; Nicolas Fiesco, Évêque de Fréjus ; François de Sprate, Evêque de Leome ; Adrien Castellense, Évêque de Corneto, Clerc de la Chambre, Trésorier Général et Secrétaire des Brefs ; François Ilcris, Valentinois, Évêque d'Elve, Patriarche de Constantinople et premier Secrétaire du Pape ; Jacques Caseneuve, encore Valentinois, Protonotaire et Camérier secret de sa Sainteté : mais qui pourrait croire qu'à peine les fonctions qu'on est accoutumé de faire, et qui semblent donner en quelque façon l'achèvement et la possession de la dignité de Cardinal.

le Pape et le Duc de Valentinois furent portés d'une si insatiable avidité d'or et d'argent, dont quelques-uns des Cardinaux ci-dessus nommés abondaient, que de vouloir détruire ceux-là mêmes qu'ils venaient de créer dans ce moment. La chose arriva comme s'ensuit, et la divine Providence le permit ainsi ; parce qu'elle voulut que leurs mêmes crimes si énormes servissent d'instruments à sa justice, pour en prendre un châtiment exemplaire. Le Pape et le Duc de Valentinois concertèrent entre eux avec une impitié inouïe d'empoisonner plusieurs des nouveaux Cardinaux, et quelques-uns même des vieux, qui étaient les plus riches, dans un souper qu'ils voulurent faire (afin de mettre en pratique toute sorte de méchancetés) dans une maison de plaisance du même Cardinal Adrien de Corneto, qui comme très riche devait être empoisonné avec les autres, laquelle était proche du Vatican. Le Duc de Valentinois envoya pour cet effet un bouteiller du Pape, qui devait servir au souper quelques flacons de vin infectés de cette poudre blanche, semblable à du sucre, dont ils avaient accoutumé de se servir si souvent, et si inhumainement, avec ordre de ne donner point à boire de ce vin qu'à ceux qu'il dirait. Le Pape vint sur le soir à ladite maison de plaisance en compagnie du Duc de Valentinois ; lorsqu'il commençait à faire frais ; parce qu'étant au deuxième d'Août, les chaleurs étaient les plus excessives de toute l'année. Il arriva pour lors un cas si étrange que je n'oserais le raconter si je ne le trouvais pas décrit chez des auteurs dignes de foi. Le pape avait accoutumé de porter ordinairement sur soi le Très Saint Sacrement de l'autel dans une boîte ronde d'or ; parce qu'un Astrologue lui avait prédit que tout autant qu'il porterait le Saint Sacrement sur soi, il ne mourrait point ; mais l'ayant laissé ce soir-là par un accident extraordinaire dans sa chambre, et s'étant pris garde qu'il ne l'avait point ; en entrant dans la vigne, il donna ordre à M. Caraffa, qui fut ensuite fait Pape, et appelé Paul IV, de l'aller chercher en diligence, et de le lui porter. M. Caraffa obéit ; cependant le Pape tout en feu, tant à raison de l'ardeur des passions qu'il nourrissait dans son cœur que de la chaleur de la saison, demanda à boire auparavant de se mettre à table pour souper ; il arriva que le bouteiller ne se trouvant pas là, parce qu'ayant oublié une soucoupe

de pêches qui avait été envoyée quelque peu de temps auparavant en don au Pape, pour s'être amusé à voir un haras de chevaux, et dont il avait eu la garde pour s'être trouvé à présent, s'en était allé la chercher, et comme enfin il n'y avait pour lors que le sous-bouteiller qui ne savait pas l'ordre que le Duc de Valentinois avait donné touchant les flacons dont nous avons déjà parlé, ou qui ne s'était peut-être pas imaginé autre chose, si ce n'est qu'ils étaient remplis d'un vin plus exquis que les autres, donna du même à l'échanson, si bien que le Pape en but, de même que le Duc de Valentinois qui arriva dans ce même temps. Caraffa vint cependant dans la chambre du Pape, à l'entrée de laquelle il s'apparut à lui, à ce qu'on dit, le Pape mort dans une bière, et quoiqu'il restât tout à fait surpris et quasi tout étonné de cette représentation, s'étant encouragé soi-même, il alla prendre la boîte d'or, après quoi il se remit en chemin pour s'en retourner en diligence à la vigne et la remit entre les mains du Pape, au dedans duquel la boisson mortelle avait déjà fait son effet : car à peine s'était-il assis à table pour souper qu'une faiblesse le rendit presque à demi mort ; et soit que le vin fût plus chargé de cette poudre venimeuse qu'à l'ordinaire, ou que la disposition à agir fût plus grande, à cause de la chaleur, cela lui fit faire son effet avec plus de violence, si bien que l'un et l'autre furent portés presque sans vie dans leurs appartements au Vatican, sans qu'ils se vissent plus dès cette heure : car encore bien que Sa Sainteté revînt à soi, il fut néanmoins surpris d'une fièvre si violente que ne recevant point aucun soulagement de la saignée et des médecines qu'on lui avait données, au contraire son mal s'empirant de plus en plus, et les forces diminuant à vue d'œil, à cause de sa vieillesse, il expira misérablement le huitième jour, après avoir reçu les Sacrements de l'Église, sans avoir jamais nommé ni le Duc de Valentinois, ni sa Lucrèce, qui avaient été les deux pôles sur lesquels les machines de ses plus dérégées affections avaient roulé, et à l'occasion desquels il avait renversé tout le monde. Voilà la fin d'Alexandre après 71 ans de vie et onze de Pontificat, dont on peut dire que comme il est certain que cet accident le rendit semblable en mourant à Alexandre, on doit avouer aussi qu'il fit voir aussi bien que lui dans sa vie une majesté de corps, une grandeur

de courage, et de si rares talents qu'il était capable de gouverner un Empire aussi grand que celui d'Alexandre, il est vrai pourtant qu'il eût été plus propre pour la Monarchie tyrannique qui s'exerce à Constantinople sous Mahomet que pour la Papauté qui se doit exercer à Rome, comme Vicaire de Jésus-Christ, dont la foi et sa religion étaient entièrement opposées à sa manière de vivre et à la façon barbare de gouverner. Le Duc de Valentinois ne mourut pas; parce que Dieu voulut permettre pour un plus grand fléau de son esprit ambitieux et cruel qu'il survécût à la fortune, à la grandeur et au rétablissement de ses ennemis les plus abattus; car la force de son tempérament et de son jeune âge surmonta celle du poison, étant secondée par les bons remèdes que lui donnèrent les médecins, quelques-uns desquels veulent que le plus efficace remède qu'on lui donna fut celui-là d'avoir été mis plusieurs fois dans le corps d'un taureau ou d'un mulet ouvert pour cet effet, à l'exemple de Ladislas, roi de Naples, qui fut délivré de la façon du venin qu'on lui avait donné dans sa jeunesse. D'autres écrivent d'avoir entendu dire audit Cardinal de Corneto, dans la maison de plaisance duquel il prit le poison, comment il fut plongé dans un grand vaisseau d'eau froide d'où il ne sortit point qu'auparavant sa peau ne fût tout à fait enlevée par morceaux; parce que ses entrailles était entièrement brûlées. Quoi qu'il en soit de sa guérison, il resta extrêmement et longuement oppressé du mal dans un temps où il avait le plus besoin d'une parfaite santé pour remédier à la révolution de ses affaires, de sorte qu'il eut plusieurs fois sujet de se plaindre des revers de la fortune; car ayant prévu tout ce qui pourrait arriver de pire dans la mort du père et mis ordre à tout, elle le mettait dans un état pour lors incapable de faire la moindre chose par une si dangereuse maladie, qui pour ne s'être jamais imaginé qu'elle lui dût arriver, ne s'y était pas aussi préparé comme il eût bien dû faire. C'est de la façon que Dieu se moque des conseils de la prudence humaine, quand ils ne sont pas selon les règles de la justice chrétienne. Il ne témoigna pourtant jamais qu'il eût rien perdu de la fierté de son esprit, au contraire il soutint plus que jamais avec une ostentation très particulière la gloire de ses affaires. Ayant su que le Pape était mort, il ordonna à son Dom Michelet d'in-

terdire l'entrée et la sortie des chambres à qui que ce fût, après en avoir fermé les portes, de piller lesdites chambres du Pape et d'emporter tout ce qu'il y aurait d'argent ou de meubles de prix, auparavant que d'on faire la valeur, ce que celui-ci exécuta de point en point avec sa violence accoutumée : car étant suivi de beaucoup de gens, il fit forcer le Cardinal Casaneuve jusqu'à lui porter le poignard au sein, de lui remettre en main les clefs des lieux où Alexandre tenait son argent et les autres choses de grande valeur. Les ayant reçues, il en tira en deux caisses plus de cent mille écus et plusieurs vases d'or et d'argent, quoique ledit Dom Michelet ne fît point piller une chambre qui était derrière celle du Pape, où il y avait une grande quantité d'argent, et de plus une cassette pleine de pierreries. Ce pillage étant fait, on ouvrit les portes et on publia la mort du Pape, qui donna non seulement à Rome, mais même bientôt après à toute la Chrétienté cette joie que méritaient les actions de sa vie, un chacun ne pouvant pas assez se réjouir de voir à terre ce Chef si pernicieux, qui ne servait qu'à infecter les membres et à ruiner tout le corps de l'Église, et de voir abattue une si violente tyrannie, qui avait donné l'épouvante à ses propres sujets et se faisait appréhender de tout le monde. On peut dire que s'il fut craint pendant sa vie, il ne fut pas moins méprisé après sa mort ; parce que si étant délaissé des parents et des amis, qui étaient occupés à d'autres affaires, il ne fut pas exposé à la fureur du peuple, à cause que la crainte des armes du Duc de Valentinois, qui entouraient le Vatican, le tenait en bride, il fut néanmoins si mal servi et dans ses obsèques et dans sa sépulture surtout que son corps était devenu difforme et horrible par l'effet du venin, qu'on eut une belle occasion d'observer la grandeur des jugements divins en sa personne.

« On ne saurait décrire l'émotion que cette mort causa en Italie à tous ceux qui avaient été offensés et dépouillés par le Duc de Valentinois ; les premiers de ceux-ci furent les Colonnes, qui ayant repris leurs États tenus par les Orsins en Abruzze, avec le secours des armes victorieuses des Espagnols dans le Royaume de Naples, s'en étaient allés comme en volant dans les terres de Rome par la permission de Consalve, pour recouvrer les autres dont ils avaient été injustement dépouillés, si

bien que le Duc de Valentinois, lequel s'imagina que dans une si triste conjoncture il était trop désavantageux d'avoir les Orsins et les Colonnes ensemble pour ennemis, et jugeant au reste que ceux-là étaient plus implacables : parce qu'outre la perte de leurs États, ils étaient offensés jusqu'au sang, il crut qu'il était à propos de se reconcilier avec ceux-ci, en leur rendant leurs places bien pourvues et améliorées par le Pape. Le Duc d'Urbin, qui fit recouvrer encore les États de François-Marie de la Rovère, lequel était auprès du Roi de France, ne s'en vint pas avec moins de vitesse, appelé par ses sujets, dans ses États, de même que les Seigneurs de Pesare, de Camerine, de Citta de Castello, et de Piombine; et encore bien que Malateste s'en allât aussi pour reprendre Rimini, n'étant pas si heureux que d'avoir la bienveillance du peuple ainsi que les autres, et ayant trouvé une bonne résistance dans la défense du château qui tenait pour le Duc de Valentinois, il fut contraint de l'abandonner de nouveau. Baglione uni avec Louis Orsini, Comte de Pitigliane, et avec l'Alviane de la même maison, lequel, avec la permission et avec beaucoup de gens des Vénitiens, était venu au secours des siens, après avoir causé des grands dommages à ceux des partis contraires dans Viterbe et dans Todi, et après avoir même donné quelques sanglants combats, se saisit de Pérouse, en chassa les partisans du Duc de Valentinois et donna du secours aux autres Orsins pour recouvrer leurs autres terres.

« Tandis que tout était encore en confusion et en brouillerie dans Rome, ce qui fut cause que le Sacré Collège, au lieu de songer aux honneurs funèbres du défunt Pape et à l'élection d'un nouveau, ne songeait à autre chose qu'à réparer les désordres qui pouvaient naître et à mettre en sûreté le Conclave futur, le Duc de Valentinois se maintenait toujours puissamment armé dans le Vatican, et ses gens, conduits par D. Michelet, se faisaient voir quelquefois dans Rome avec beaucoup d'appréhension du peuple et des Cardinaux même. Le Château était gardé par l'Évêque de Nicastre, à qui Alexandre l'avait donné. De permettre au peuple de prendre les armes contre les troupes du Duc de Valentinois, comme on offrait de faire, était accroître et non pas remédier aux périls et aux désordres. De soudoyer un grand nombre de soldats

pour le service du Collège et qui servit non seulement à sa défense, mais même à celle de la ville, c'était une affaire qui requérait beaucoup d'argent, dont on était en si grande nécessité qu'on ne pouvait pas même fournir aux dépenses nécessaires, enfin on fit tant dans les congrégations tenues tantôt dans la Minerve, tantôt dans la maison du Cardinal Caraffa, qu'on trouva le moyen de mettre deux mille fantassins sur pied, qui furent commandés par Charles Tanco, nommé pour cet effet, comme Capitaine du Collège, après quoi le château Saint-Ange et le Duc de Valentinois furent disposés à prêter le serment de fidélité au Sacré Collège, l'un et l'autre ayant été confirmés dans la possession de leurs charges, jusqu'à l'élection d'un nouveau Pontife : mais il arriva que quand on eut cru avoir apaisé toutes choses par ces prévoyances, on vit renaître des nouveaux sujets de désordres : car nonobstant les lettres envoyées par le Sacré Collège aux Colonnes et aux Orsins de ne s'approcher pas plus près que de dix milles de Rome, Prosper Colonna y entra avec beaucoup d'Espagnols, après avoir fait faire néanmoins beaucoup de protestations respectueuses par l'Evêque de Cotrone audit Collège, tout ainsi que deux jours après le Comte de Pitigliane, et Fabio Orsin avec deux cents chevaux et plus de mille hommes de pied, lesquels portés outre mesure d'un désir de vengeance, tant contre les Borgia que contre les courtisans espagnols qui portaient les intérêts de ceux-ci, qui peu de temps auparavant avaient mis le feu au palais du Mont Jordan, exercèrent à l'endroit de leurs personnes et de leurs maisons les hostilités les plus cruelles qu'ils purent; de sorte que le même Fabio ayant tué un de la maison de Borgia se lava les mains et la bouche de son sang; et parce que les gens du Duc de Valentinois ne voyaient pas tous ces désordres les bras croisés et qu'ils agissaient hardiment de leur côté, et parce qu'on voyait enfin outre cela l'armée de Consalve d'un côté sur les frontières de l'Etat ecclésiastique, et de l'autre celle du Roi de France, qui avait déjà passé la Toscane et était près de Nepi, on appréhendait, non pas sans sujet, quelque grande ruine. Voilà pourquoi le Sacré Collège, ayant fait appeler les Ambassadeurs de l'Empereur, des Rois de France et d'Espagne et de la République de Venise, qui avait offert l'assistance de ses armes pour la

sûreté et la liberté du Conclave, leur recommanda la conservation de celle-ci, les priant en même temps de vouloir travailler ensemble, afin que Rome fût libre de toutes ses troupes factionnaires, lesquelles par leurs débats la pouvaient beaucoup troubler et y faire naître quelque grand désordre au désavantage du public, et de disposer surtout le Duc de se retirer avec ses gens hors de la ville, et qu'en cas qu'il témoignât avoir de la répugnance à cela, de le menacer de le lui faire par force, en mettant ensemble les troupes espagnoles et françaises qui étaient là autour. Les Ambassadeurs se chargèrent de cette commission et s'employèrent sérieusement à cette affaire ; de sorte qu'après plusieurs heures d'entretien touchant les détours que le Duc pourrait leur apporter, parce qu'ils croyaient rencontrer de grandes difficultés à vaincre en lui, soit à raison de ses indispositions, et à cause des jalousies de ses ennemis, ils s'en allèrent entreprendre leurs négociations ensemble et séparément, selon l'occurrence du besoin. Les Orsins obéirent promptement, en sortant les premiers de la ville, et Prosper Colonna témoigna être prêt d'en faire aussi de même, quoique son départ avec les troupes espagnoles fût retardé jusqu'à ce qu'il eût vu les résolutions du Duc de Valentinois. Toute la peine fut à disposer celui-ci à ce qu'on voulait, d'autant qu'il représentait d'un côté son impuissance, qu'il remettait au jugement des médecins, et faisait voir de l'autre comme quoi il ne pouvait pas être assuré hors du palais et sans ses gens ; ainsi il répugnait fort à ne vouloir pas abandonner ni l'un ni l'autre. On proposa de faire entrer le Duc dans le château ; mais il demanda des précautions pour son assurance, qui ne trouvèrent pas seulement l'approbation requise dans le Collège ; mais même on vit que le même Collège se disposa au contraire d'y tenir le Conclave, tandis que le Duc resterait dans le palais, après avoir licencié néanmoins ses troupes. Enfin toutes ces persuasions, jointes à l'autorité desdits Ambassadeurs, eurent tant de pouvoir qu'on fit cet accord. Le Collège promit de donner un passage libre et par la ville et par les terres de l'Église au Duc, à toutes ses troupes, à son artillerie et à ses chariots ; et le Sénat et le Peuple romain promirent encore de ne lui faire aucune injure et de le laisser passer sans l'inquiéter en aucune façon ; et lui s'obligea aussi de son côté

de sortir de Rome dans trois jours; de faire en sorte que les Romains ne souffriraient point aucun tort; qu'ils conserveraient leurs biens et qu'ils ne s'approcheraient pas plus près de Rome que de dix milles, tandis que le siège serait vacant. Prosper Colonna s'obligea aussi d'en faire de même avec ses gens, de quoi les Ambassadeurs de l'Empereur et d'Espagne entrèrent en caution pour lui et pour le Valentinois, ainsi que ceux de France et de Venise pour les Orsins et pour les troupes de France. Cette convention étant passée, et les serments étant donnés de part et d'autre, le Duc fit semblant de s'en vouloir aller vers Tivoli, et fit marcher de ce côté-là treize pièces d'artillerie, convoyées par quatre cents fantassins du Collège, auxquels il fit donner quatre cents ducats de paye; ayant fait avancer après cela son avant-garde pour attendre son bagage et ses chariots qui étaient plus de cent, et qui s'étaient mis en chemin, il sortit du palais par la porte du jardin, étant dans un lit soutenu par douze de ses hallebardiers et couvert d'une garniture d'écarlate, ayant toutefois un beau cheval auprès de lui, en cas de besoin, couvert d'une housse de velours noir, sur laquelle on voyait ses armes en broderie, lequel était monté par un page, et que toutes ses troupes tant à pied qu'à cheval marchaient devant et après lui. Le Cardinal Cesarine l'attendit à la sortie de la porte pour s'aboucher avec lui; mais on lui fit faire excuse de ce que le Duc ne pouvait pas lui donner audience. Prosper Colonna, pour donner encore une marque de sa bonne réconciliation, l'attendit avec une générosité romaine, suivi de beaucoup de ses gens, hors de la porte du Peuple pour l'accompagner à Tivoli, croyant qu'il passerait à Ponte Mollé, et prendrait ce chemin. Le Duc lui fit savoir qu'il ne devait pas passer par là et qu'il l'attendrait au delà du pont, mais Prosper ne jugea pas que ce fût assuré pour lui d'aller en cet endroit; parce que, outre les gens du Valentinois, il y avait des partis de l'armée française qui faisaient des courses jusque-là, et qu'on pourrait encore lui lever le pont et l'arrêter, ainsi le Duc poursuivit son voyage du côté de Nepi et s'en alla ensuite à Citta Castellane qui était à sa dévotion, et près de l'armée française, campée entre Nepi et l'Ysola, sous le commandement du Marquis de Mantoue, Lieutenant du Roi au défaut de la Tremouille, qui était resté malade en Lombar-

die, sous prétexte de demeurer là pour la liberté du Conclave, qu'il supposait pouvoir être violée par les gens d'Espagne que Prosper avait emmenés, et que Consalve pouvait envoyer en plus grand nombre; quoique ce ne fût en effet que pour favoriser avec d'autant plus de chaleur les prétentions du Cardinal de Rohan pour la Papauté, lequel était venu depuis peu de France avec les Cardinaux Ascanie et d'Aragon, qu'il estimait être pour lui, de même que les Cardinaux amis du Valentinois, lequel, nonobstant les offres que les Espagnols lui avaient faites, s'était uni plus que jamais au parti de France, d'autant que ceux-ci lui firent entendre qu'il recevrait de plus grands dommages étant leur ennemi, et de plus grands avantages s'il leur était ami que des autres. Les Cardinaux étant donc presque tous arrivés, les affaires du Conclave étant dans le meilleur ordre qu'il était possible, et les obsèques du défunt Pape étaient faites dans Saint-Pierre, selon la coutume ordinaire, ils se renfermèrent après un mois de siège vacant pour faire l'élection d'un nouveau Pontife, qui fut faite contre le sentiment commun dans cinq jours, car comme on ne pouvait pas terminer que par une longue suite de temps et par des grandes négociations les différends qui se trouvaient entre les principales factions, et les armées qui étaient au dehors, s'emportant au reste à un point qui donnait grand sujet d'appréhender qu'elles ne tombassent dans quelque grand excès, jugèrent à propos de s'accorder, comme par forme de provision, en élisant pour Pape François Piccolomini, Cardinal de Sienne, qui fut appelé depuis Pie III, lequel, outre qu'il était vieux, c'est qu'il se trouvait alors si accablé d'un mal à la jambe gauche que chacun croyait que d'en moins d'un mois il en devait mourir. Cette élection fut approuvée généralement de tout le monde, comme étant faite en faveur d'une personne qui possédait les qualités dignes du Pontificat; et quoique les Français ne l'eussent pas pour ami étant Cardinal, ils ne crurent pas néanmoins qu'il dût être leur ennemi étant Pape, soit parce que les affaires d'Italie avaient changé de face, et parce qu'étant sur la fin, il ne pouvait pas avoir de pensées qui ne fussent conformes à son grade de Père commun. Le Valentinois l'approuva encore tant à raison de l'âge que parce que, quoiqu'il ne fût pas créature d'Alexandre,

il l'avait néanmoins toujours traité comme confident et comme ami.

« L'armée de France n'ayant plus de sujet cependant de rester dans les campagnes de Rome, elle prit sa marche du côté du Royaume et passa par Ponte Molle, sans entrer néanmoins dans la ville. Ce départ ayant presque dépourvu de gens le Valentinois, parce qu'il en avait donné une partie aux Français mêmes, et sachant au reste que Baglione et Alviane levaient des soldats du côté de Pérouse pour s'en venir à Rome, dans le dessein qu'encore bien qu'ils eussent demandé justice au Pape et au Sacré Collège contre lui, ils prétendaient de se la faire eux-mêmes par la voie des armes, il crut n'être pas assuré en cet endroit, d'autant mieux encore qu'il se sentait fort pressé de son mal ; de sorte qu'ayant demandé et bientôt obtenu un sauf-conduit du Pape, qui se laissant persuader de pouvoir mettre fin par la présence des parties à toutes leurs inimitiés, et à les mettre d'accord, s'en alla à Rome, où il logea dans son Palais ; quoique la résolution de quitter Rome eût été plus assurée pour sa personne et ses grandeurs depuis la mort d'Alexandre, vu qu'il n'y pouvait plus commander. Pour la Romagne, où il était et se serait maintenu maître, il ne se gouverna pas en cecy selon les maximes de César. Il est vrai qu'il en reconnut bientôt après la faute, mais ce fut alors qu'il n'était plus en état d'y apporter du remède, en quoi nous reconnaissons bien évidemment que ces enchantements de jugement sont des coups de la Justice divine. A peine était-il encore arrivé à Rome que Consalve fit publier, devant sa maison et par toutes les principales places, à son de trompe, un édit au nom de son Roi que tous ses sujets ou ses vassaux, de quelle qualité qu'ils fussent, dussent s'en aller dans un certain temps préfixe dans l'armée dudit Consalve pour porter les armes à leur service, sous peine aux transgresseurs de la vie et des biens, aussi bien que de ceux des frères, des enfants et des neveux ; ce qui ne fut fait qu'à l'occasion du Valentinois, pour le priver des meilleurs officiers et des plus braves soldats qu'il eût auprès de lui, lesquels étaient sujets de la couronne d'Espagne. Le Duc ayant appris cette publication ordonna un jour après dîner et lorsqu'on songeait le moins, la marche, pour éprouver la constance et la foi de ses soldats,

déclarant à ses Capitaines qu'il voulait sortir de Rome; parce qu'il n'y croyait plus être en assurance, vu l'union qu'il y avait entre les Colonnes et les Orsins et l'attache qu'ils avaient les uns et les autres à porter les intérêts des Espagnols, et s'en aller à Bracciano, dont Jean Jordain qui en était seigneur, comme toujours confiant au service du Roi de France, avait déclaré au Cardinal de Rohan et aux Ambassadeurs de Sa Majesté de vouloir lui donner un lieu d'assurance, ç'a été un bruit commun que son dessein ne fut en ceci que de faire une feinte sortie : mais quoi qu'il en soit, la chose lui réussit si mal qu'elle donna un très mauvais branle à ses affaires : car son dessein ayant été découvert par les Orsins et les Baglioni, qui étaient venus à Rome bien armés et résolus à l'attaquer, ceux-ci sortirent par la porte de Saint-Pancrace, de sorte qu'ayant fait un grand tour, ils lui vinrent couper chemin après qu'il eut passé le faubourg et qu'il fut sorti par la porte du Vatican, et lui parurent en face. Le Valentinois fut si surpris à leur rencontre, lorsqu'il songeait le moins de les voir, et se trouvant au reste avec des forces bien moindres que les leurs, pour leur pouvoir faire tête, surtout à cause qu'une bonne partie de ses Espagnols l'avaient abandonné, il fit volte-face du côté de Rome, où, pour être plus en assurance, il se retira dans l'appartement du palais que le Pape avait donné au cardinal de Rohan, ayant vu toutefois que ses ennemis ne cessaient pas de le poursuivre, et qu'ayant déjà brûlé la porte de la tour, ils avaient attaqué ses gens avec quelque perte des deux côtés, et ne se croyant pas au reste plus assuré dans le palais, vu même que le Pape était moribond, Sa Sainteté lui permit de passer par le couloir dans le château Saint-Ange, accompagné des Cardinaux d'Arbore, de Saierne, de Sereatine et de Borgia, et suivi de deux de ses filles et des petits Ducs de Sermonete et de Nepe. Cette entrée du Valentinois dans le château lui mit sa vie à couvert, mais aussi elle lui fit perdre presque entièrement et ses troupes et ses Etats : car celles-là se voyant sans leur chef, qu'elles croyaient courir à son infortune, comme elles l'avaient vu courir à sa prospérité et à son bonheur, l'abandonnèrent et se dispersèrent de-çà et de-là, excepté le peu que D. Michelet commandait ; et ceux-ci, c'est-à-dire les villes de la Romagne, qui s'étaient toujours conservées à sa dévotion, songèrent, ayant

perdu espérance de pouvoir se maintenir par son moyen dans son domaine, à prendre des différents partis par des conseils différents, les uns retournant à l'obéissance de leurs anciens maîtres et les autres en se soumettant à la puissance de la République de Venise, laquelle avait envoyé beaucoup de gens au Venier, Bailly de Ravenne, pour se servir de la belle occasion qui se présentait d'augmenter son Etat; quoique néanmoins les châtelains conservèrent toujours les forteresses de ces villes fidèles au Valentinois. Le Pape mourut cependant dans ces entrefaites, n'ayant pu faire autre chose pendant les 26 jours de son pontificat qu'il fut malade que les cérémonies du couronnement et se faire consacrer Prêtre et ensuite Evêque, par les mains du Cardinal de Saint-Pierre aux Liens, ayant été élu Pape lorsqu'il n'était encore que simple Diacre.

« L'entrée du Conclave fut encore différée cette fois, quelques jours plus qu'à l'ordinaire, pour le rendre assuré par la sortie des gens des Orsins et des Baglioni hors de Rome : mais on y entra depuis avec le Pape élu contre la coutume; vu que le Cardinal de Saint-Pierre aux Liens, qui était en grande réputation dans le Sacré Collège tant à raison de la grandeur de sa maison qu'à cause de son expérience dans le maniement des plus importantes affaires qu'il avait eues, non seulement sous le pontificat de son oncle, mais même après; comme aussi à cause de son rare génie, digne à la vérité de gouverner un grand Empire, attira à soi indifféremment les voix de ses amis, qui étaient en grand nombre, et celles de ceux même qui y prétendaient le plus, un chacun d'eux jugeant plus à propos, voyant qu'il n'y avait rien à faire en leur faveur dans cette rencontre, de rendre service au public, en élisant un Pape proportionné aux besoins de l'Eglise, et de s'étudier ensemble à leurs intérêts particuliers, en tâchant de s'acquérir la reconnaissance d'un esprit sincère et généreux. On obtint le consentement du Valentinois et de ses Cardinaux espagnols, d'autant que s'étant abouchés dans le Palais du Vatican, le Cardinal témoigna d'une manière tout à fait généreuse de l'avoir pour ami, et lui promit de vouloir l'être toujours de la façon, quand même il serait élevé au Souverain Pontificat, et de vouloir prendre encore une de ses filles pour la marier à François Marie de la Rovère, préfet de Rome, et de le confirmer dans sa

charge de Général et de Porte-Enseigne de la Sainte Église, et, ce qui était encore bien plus important, de l'aider de ses armes et de son autorité pour recouvrer les États de la Romagne, et lui, qui à raison du mauvais train que ses affaires avaient pris, de même que celles du Roi de France, qui pouvait être son unique appui, se voyait contraint de prendre conseil de la nécessité, s'engagea avec tous les Cardinaux ses adhérents de le porter à la Papauté ; ainsi avant de fermer le Conclave, son élection fut conclue, et il en reçut publiquement les congratulations ; de sorte que ledit Conclave étant fermé depuis le jour de tous les Saints, il fut fait Pape au premier scrutin et d'un commun consentement, après quoi il prit le nom de Jules II. Son élection fut reçue avec un consentement et un applaudissement universels, tant il est vrai que tout le monde avait conçu une grande estime de l'intégrité et du mérite de sa personne.

« Le Pape ne passa pas sitôt au Vatican pour y faire sa résidence qu'il y assigna fort généreusement un appartement au Duc de Valentinois, pour preuve de l'amitié qu'il lui avait promise, outre les autres démonstrations d'affection et de courtoisie qu'il lui avait données, de s'entretenir avec lui de l'accommodement de ses affaires, aimant beaucoup mieux à la vérité de conserver les villes de la Romagne à la dévotion du Duc de Valentinois, comme Vicaire de l'Église, que de permettre qu'elles fussent soumises à la puissance de la République de Venise, de perdre ainsi toute sorte d'espérance de dévolution, et presque toute la souveraineté qu'on y avait, et de voir augmenter cette même République à un point de grandeur pour son domaine en Italie, qu'elle se rendît formidable plus que tous les autres aux Souverains Pontifes. Mais Sa Sainteté se trouvait pour lors sans armes et sans argent pour exécuter ce dessein, et le Duc de Valentinois n'avait que fort peu de gens, lesquels auraient été capables de défendre ces villes et ces forteresses, auparavant qu'ils eussent pris d'autre parti : d'autant que les peuples auraient favorablement concouru à cela, n'étant pas mécontents de sa domination, d'autant mieux que c'était leur avantage que toute la Romagne fût sous un seul gouvernement, de même aussi que pour lorsqu'elles s'étaient soustraites à son obéissance, elles ne pouvaient que lui nuire et les

faire tomber entre les mains des Vénitiens, n'y ayant que peu de gens commandés par Denis de Nalde, qui fussent à sa dévotion, ni d'autres places que les forteresses de Forli, de Cesane, de Forlimpole et de Bartinore, avec la ville de Rimini, qui tomba bientôt après sous la domination de la République de Venise, ayant assigné en récompense à Pandolfe et à ses descendants la terre de Citadella dans le territoire de Padoue, avec le commandement des gens d'armes pour toujours, sans parler du titre de noblesse, qu'on lui accorda à lui et à tous ses successeurs ; voilà pourquoi, après plusieurs consultes, le Pape résolut de tenter ce que pourrait son autorité désarmée auprès de Messieurs les Vénitiens, ainsi il leur envoya l'Évêque de Tivoli pour les solliciter de quitter la Romagne, sur laquelle ils n'avaient aucun droit, étant dépendante de la seule juridiction souveraine de l'Église ; mais comme lui et le Valentinois se furent aperçus qu'ils ne rapportaient de tous leurs empressements que de belles paroles sans aucun fruit, celui-ci proposa que sa Sainteté se contentât de recevoir en garde lesdites forteresses ; afin que le respect empêchât et servît d'un frein aux Vénitiens, pour les empêcher de n'offenser pas directement la juridiction pontificale, et les obliger à se retirer, avec promesse de les lui rendre ensuite, lorsqu'elles ne craindraient plus d'être attaquées. Le Pape rebuta d'abord cette proposition, pour n'avoir pas occasion, disait-il, de lui manquer de foi et de n'être plus son ami, comme il lui avait promis d'être, au contraire il aima mieux lui permettre de s'en aller par mer à Spetie, et de là aux États de Ferrare par terre, et ensuite dans la Romagne ; faisant marcher cependant vers ce côté-là par la voie de Toscane Don Michelet avec quatre cents chevaux, et quelque peu d'infanterie, afin de s'unir aux gens de Nalde, l'aini et Sassatelli, ses amis, et les principaux chefs du parti. Il partit donc ensuite de cette convention, faite par l'intrigue du Cardinal de Rohan et des autres Cardinaux amis du Duc de Valentinois, pour s'en aller du côté d'Ostie, en compagnie de Barthélemy de la Rovère, neveu de sa Sainteté, et de plusieurs autres à son nom : mais comme les nouvelles étant venues dans ce même temps que les Vénitiens, après avoir pris la forteresse de Faënza par l'intelligence qu'ils avaient avec le Gouverneur, avaient pris par la force des armes cette ville et

l'avaient enlevée d'entre les mains de Astorre Manfredi, lequel avait été appelé peu de temps auparavant, comme étant de la race de leurs anciens seigneurs, quoique du côté gauche, et semblaient ne prétendre à rien moins qu'au domaine de toute la Romagne, vu les autres places dont ils s'étaient emparés : mais parce que le lendemain du départ du Duc de Valentinois, le Duc Guido Ubaldo d'Urbin (lequel avait grand intérêt que la forteresse de Forli fût entre les mains du Pape, comme celle où étaient toutes les dépouilles de son riche Palais, de quoi il sollicita le plus qu'il lui fut possible le Pape) arriva dans cette Cour; le Pape, en considération de ces deux respects, le fit suivre par les Cardinaux de Sorrento et de Volterre (voyant combien il était à propos de recevoir la consignation de ces forteresses, qui se conservaient pour le Duc de Valentinois, et qu'il lui avait même offertes) pour lui faire savoir qu'il avait jugé, vu les progrès que les Vénitiens faisaient dans la Romagne, ne devoir pas refuser la consignation des forteresses sous les mêmes conditions qu'il les lui avait offertes ; afin que le respect de l'autorité pontificale mît un frein à leurs desseins, avec ordre aux mêmes Cardinaux de n'oublier rien pour lui faire faire cela. Ceux-ci exécutèrent ponctuellement la commission qu'on leur avait donnée ; mais tous leurs soins furent inutiles ; d'autant que le duc de Valentinois sachant de quelle conséquence c'était, par la réponse que le Pape lui avait donnée, de consigner lesdites forteresses, refusa pour lors fort hardiment de le faire ; si bien que les Cardinaux ne purent rien plus faire que de s'en retourner sur leurs pas avec ce rebut, qui étant su du Pape, extrêmement ardent dans toutes ses résolutions, ordonna d'abord qu'on l'arrêtât, comme on fit, sur les mêmes galères où il s'était déjà embarqué pour faire son voyage. Le Duc de Valentinois crut que c'était fait de lui lorsqu'on l'arrêta, parce qu'il ne put pas croire, selon ses maximes, que cette rupture ouverte d'amitié, accompagnée d'une telle offense, fût sans la résolution de le perdre, d'autant mieux que sa conscience lui montrait assez qu'il n'y avait pas manque de justes prétextes pour cela ; mais le cœur de Jules était d'une trempe bien différente du sien, car il était aussi facile à s'apaiser qu'il était prompt à se mettre en colère. Étant donc conduit à Rome, quoique ce ne fût pas apparemment en qualité de

prisonnier, il fut reçu dans le palais avec les honneurs accoutumés, et reçu par le Pape avec toute la civilité possible, encore bien qu'on le gardât avec un soin assez grand. Les traités d'accord ayant été repris après cela, le Duc de Valentinois consentit de donner à sa Sainteté les contresignes de la forteresse de Cesane, comme d'une ville qui était revenue immédiatement à la dévotion de l'Église. Le pape envoya Pierre d'Oviedo, Espagnol, au Gouverneur, qui s'appelait Diégo Chinone, qui était aussi de la même nation, avec les contremarques : mais celui-ci fit jeter du haut des murailles en bas ledit Oviedo, disant que c'était une action infâme d'obéir à un maître qui ne jouissait pas de la liberté, en donnant ces ordres, et que celui qui le sollicitait à commettre une semblable faute méritait d'être puni. Ceci étant venu aux oreilles du Pape, et reconnaissant qu'il ne pourrait pas venir à bout de ses desseins par une telle voie, crut qu'il ferait mieux, après plusieurs traités, de faire cette convention avec le Duc de Valentinois, laquelle fut depuis confirmée par une bulle ; savoir que le Duc serait tenu de consigner dans 40 jours les forteresses de Cesane et de Bertinore, de donner le contre-mot ou les contresignes de la forteresse de Forli, et assurance de la banque dans Rome, pour quinze mille ducats qu'on donnerait au Gouverneur de cette place, pour les dépenses qu'il disait avoir faites ; et que le Pape de son côté le ferait accompagner à Ostie, où il pourrait rester librement dans la citadelle sous la garde du Cardinal Carvajal, dit de Sainte-Croix, lequel, voyant qu'il aurait effectué ses promesses, serait tenu de le laisser aller où il lui plairait, au lieu qu'il le renverrait prisonnier dans le château Saint-Ange s'il ne les accomplissait pas. Cette convention étant faite, le Duc de Valentinois s'en alla par la rivière Ostie, accompagné du Trésorier de sa Sainteté et de plusieurs de sa famille, après quoi le Cardinal de Sainte-Croix s'y en alla pour s'acquitter de son devoir ; mais parce que le Duc de Valentinois appréhendait qu'on ne lui tiendrait pas la parole, qu'on lui avait donnée, de le laisser libre pour aller là où il voudrait, quand bien même il aurait satisfait à ses promesses, il fit demander à Consalve, avec le consentement du même Cardinal de Sainte-Croix, par le moyen des Cardinaux Borgia et Romelin (qui comme ses alliés, ne croyant pas être assurés dans Rome,

s'étaient retirés à Naples) le sauf-conduit et deux galères pour s'enfuir là; si bien que l'ayant eu, il s'en alla par terre en cachette à Nettune avec l'aveu du Cardinal, à qui il avait été donné en garde, et l'observation du traité dès qu'il eut fait la consignation à laquelle il s'était engagé, sans attendre même les galères qu'on lui avait promises, et se mit ensuite sur une petite barque qui le porta à Naples, pour y trouver les trahisons et les infortunes qu'il tâchait en vain de fuir, d'autant qu'il portait avec soi un certain mérite, qui demandait au Ciel un châtiment de toutes celles qu'il avait fait souffrir aux autres : car après que Consalve l'eut reçu avec le plus grand honneur qu'on peut s'imaginer, qu'il l'eut même fait participant des affaires qui marquaient une parfaite confidence, en quoi il entretenait ses pensées de tenter une nouvelle fortune, qu'il lui eut permis de lever des troupes dans le Royaume, ce qui lui fut assez facile, vu le grand nombre des vieux amis et des soldats qu'il trouva, et qu'il l'eut même fourni de galères pour conduire lesdites troupes du côté de Pise, où il avait résolu avec lui d'aller donner du secours, et la soumettre au Roi Catholique, le fit arrêter au sortir de la chambre par Nugnio Campejo, en lui disant qu'il était prisonnier du Roi, lorsqu'il était sur le point de s'embarquer, après que ledit Consalve l'avait comblé de nouveau de mille témoignages d'amitié et l'avait même souvent tendrement embrassé, avec une extraordinaire dissimulation, en prenant congé de lui à la sortie du château. Le Duc de Valentinois entendant dire qu'on l'arrêtait de la part du Roi fit un grand soupir et maudit sa mauvaise fortune, qui l'avait trompé, se plaignit d'avoir été trahi sous la foi et tâcha de se sauver, mais en vain, car il fut conduit en prison, sans qu'aucun des siens ou quelque autre que ce fût lui pût donner du secours; on peut dire que ce fut à ce coup que sa fortune le quitta pour toujours et qu'il perdit même toutes ses espérances, à un tel point que s'il avait tranché du César selon ses entreprises jusqu'alors, il se voyait dorénavant un rien dans le monde; de sorte qu'il me semble qu'on peut lui attribuer dès ce moment ce distique de Sannazare :

Omnia vincebas, sperabas omnia Caesar :
Omnia defierunt, incipis esse nihil.

« Voici l'explication :

César tu triomphais, tu espérais beaucoup,
Maintenant tout te quitte, et tu n'es rien du tout.

« Consalve ayant arrêté prisonnier le duc de Valentinois, il envoya dans sa maison pour en enlever le sauf-conduit qu'il lui avait donné, mais il ne put pas éviter que tout le monde ne fût persuadé qu'il le lui avait donné : ainsi il s'attacha de se mettre à couvert du blâme qu'on pouvait lui attribuer d'avoir manqué de foi, par un manifeste plein de raisons, et surtout parce que c'avait été par ordre de son Roi, qui devait l'emporter sur son sauf-conduit. La vérité était néanmoins qu'il voulut et fit tout son possible pour obtenir ce commandement ; d'autant que le Pape ayant fait de très pressantes instances pour solliciter sa détention ; afin de s'assurer tout ainsi que les Princes d'Italie de ces dangers, que cet esprit turbulent leur donnait sujet de craindre ; quoqu'il fût désarmé, au lieu d'engager le Roi à le retenir, ou se dégager lui-même, en lui faisant dire secrètement de s'en aller, écrivit au Roi dans des termes qui demandaient l'ordre express de l'arrêter, si bien qu'il l'amusa adroitement, afin qu'il ne partît pas jusqu'à ce qu'il eût reçu le commandement qu'il attendait. C'est pourquoi le même Consalve étant tombé dans la disgrâce de son Roi confessa à ses amis qu'il n'avait fait ces deux actions que pour rendre service à son Prince, au sujet desquelles il serait parti à regret de ce monde et avec beaucoup de repentir. C'étaient les manquements de foi faits à Ferdinand, fils du Roi Frédéric, et à César Borgia ; mais tout cela n'arriva que par une sage providence de Dieu, afin de punir le traître par la trahison, et pour délivrer l'Italie d'un feu qui aurait pu lui faire souffrir encore de nouvelles ruines et d'étranges incendies.

« Consalve reçut dans le même temps l'ordre de faire arrêter le Duc de Valentinois et de l'envoyer en Espagne pour une plus grande assurance, ce qu'il ne manqua pas d'exécuter, l'envoyant sur l'armée de Liscane, et la faisant accompagner par beaucoup de vaisseaux de guerre commandés par Prosper Colonna, de peur que les Français ne l'enlevassent d'entre leurs mains ; quoqu'il y eût une trêve nouvellement arrêtée entre les deux couronnes, parce que les Espagnols appréhendaient que le Duc de Valentinois ne fût un sujet pour obliger lesdits

Français à renouveler la guerre, laquelle ne pouvait être que très désavantageuse et préjudiciable à leurs nouvelles conquêtes d'Italie, qui n'étaient pas encore fort bien assurées. L'armée arriva heureusement en Espagne, où le Duc de Valentinois fut mis en prison dans Concilia, et quelque temps après dans la forteresse de Medina del Campo. Il resta là deux ans durant, mais il ne perdit pas tellement son esprit ni son adresse dans ses misères qu'il ne sut bien tramer les moyens de se sauver et les exécuter même heureusement par les moyens d'une corde et à la faveur des chevaux que le Comte de Bénévent lui fournit, avec lesquels il se sauva auprès de Jean, Roi de Navarre, son beau-frère. Il aurait bien voulu passer de là en France pour tâcher, avec la faveur du Roi, de remettre sa fortune sur pied ; mais sa Majesté ne le lui voulut pas permettre ; parce qu'ayant fait la paix et s'étant même allié avec le Roi d'Aragon, ils avaient conspiré tous deux ensemble contre le Roi de Navarre : ainsi elle ne jugea pas à propos de recevoir sous sa protection ce Duc, parent de l'un et ennemi de l'autre ; outre que sadite Majesté avait confisqué son Duché de Valence, ainsi que toutes les autres pensions qu'il avait dans l'État, pour obliger Ferdinand ; de sorte qu'il fut contraint de rester dans la Navarre jusqu'à tant qu'il s'en allât avec son Roi combattre le Prince Alarin, son rebelle, ou après avoir fait tout ce qu'on pouvait attendre d'un brave homme, dans une rencontre au-dessous de Viane, où son parti resta vainqueur, il fut malheureusement tué d'un coup de javelot. Mort à la vérité qui semble trop honorable et trop heureuse pour une personne qui méritait une fin plus désastreuse, puisqu'il mourut en guerrier et plus qu'en César : mais si l'on considère qu'il était déchu de toutes ses grandeurs auparavant que de perdre la vie, et qu'il était réduit du haut de tant d'États et de richesses possédées en Italie, en France et en Espagne, à cette extrémité de misère, de n'avoir rien, on avouera qu'il n'est pas sorti de ce monde sans avoir reçu la digne récompense de la justice divine, et on dira que l'entreprise du Mont Acroceraune foudroyé a été très bien appropriée au Duc de Valentinois, avec ce mot : *Ferunt summos fulmina montes*, c'est-à-dire : les foudres frappent les plus hautes montagnes ; étant hors de doute que les foudres de la punition divine ont abattu son orgueil avant que de

perdre la vie. Les Navarrais n'ayant pas reconnu le corps mort du Duc de Valentinois le dépouillèrent tout nu sur-le-champ; mais ayant été reconnu depuis par un de ses écuyers, il fut conduit à Pampelone et enseveli dans la même église dont il avait été Archevêque dans son adolescence, la Providence divine disposant les choses d'une telle manière qu'elle le fit rester mort là où il n'avait pas voulu être en vie par un effet d'une ambition trop immodérée. »

Ces témoignages donneraient du poids à l'hypothèse de l'empoisonnement, mais nous avons contre elle le témoignage écrasant de Burchard, qui était mieux que quiconque à même d'en connaître et d'en parler. Michelet a dit, à propos des faits que nous rapporte Burchard : « Ses récits ont ce caractère imposant de simplicité véridique qui rassure tout à fait. J'ai lu et vu bien des menteurs. On ne ment pas ainsi. »

Voici comment Burchard décrit la mort du Pape. Nous en donnons la traduction littérale :

« Le samedi 12 août au matin, le Pape se sentit malade ; la vingt et unième ou vingt-deuxième heure, la fièvre vint et resta continue. Le 15 août, on lui tira treize onces de sang environ, et la fièvre tierce survint. Le jeudi 17, à midi, il prit médecine.

« Le vendredi 18, vers midi ou une heure de l'après-midi, il se confessa à Pierre, évêque de Calmense, qui dit ensuite la messe, et après avoir lui-même communié porta au Pape, assis dans son lit, le sacrement de l'Eucharistie. Cela fait, il termina sa messe, à laquelle assistèrent aussi cinq cardinaux, savoir... le Pape leur dit qu'il se sentait très mal. A l'heure des vêpres, après avoir reçu de l'évêque de Calmense l'extrême onction, il expira en présence du dataire, de l'évêque susdit, etc. »

Mort de Vannozza

Dernière lettre de Vannozza à Lucrèce

Alexandre VI et César morts, Vannozza n'avait pas été complètement oubliée.

Elle était la mère de Lucrèce, duchesse de Ferrare, et la *plus triomphante princesse*, si l'on en croit le Loyal Serviteur. Rome ne pouvait l'oublier. Elle ne pouvait non plus oublier que le duc de Valentinois, son fils, « avait gouverné toute la ville et presque toute l'Italie ».

Les Rovère et les Médicis se succédèrent à Rome du vivant de Vannozza. Tous lui reconnurent une autorité qu'elle ne devait qu'au souvenir des Borgia. Du reste elle-même, pour ne point le laisser oublier, signait ses lettres du nom de Borgia.

Dans ses relations privées, elle terminait ses lettres d'une des formules suivantes : *Votre heureuse et malheureuse mère Vannozza de Cattaneis*, l'*Heureuse et malheureuse Vannozza Borgia*.

Parmi les lettres conservées aux archives de la maison d'Este et datées des années 1515, 1516 et 1517, il en est deux adressées à Lucrèce.

On voit quel caractère, quelle énergie armaient encore Vannozza. Les Borgia étaient morts, mais elle était digne d'eux. Le même « machiavélisme », si l'on ose dire, qui faisait la force de César est également le ressort de Vannozza.

On verra également, par la lettre que nous allons citer, les dévouements que les Borgia avaient su mériter et la reconnaissance qu'ils savaient leur garder.

Agapyte dei Gerardi, dont il est fait mention dans la lettre que nous allons citer, fut le secrétaire fidèle de César. Son

dévouement ne se démentit jamais. Il mourut sans avoir trahi l'attachement inébranlable qu'il avait voué à César et qu'il avait reporté sur Vannozza.

Lettre de donna Vannozza à Lucrèce, datée de décembre 1515, au sujet d'Agapyte d'Amelia, qui avait rempli auprès de César les fonctions de secrétaire.

« Illustra Signora, salut et recommandation.

« Votre Excellence doit se rappeler les services que messer Agapyte d'Amelia, de bonne mémoire, a consacrés à Son Excellence feu notre duc, et de l'affection qu'il nous a toujours particulièrement portée. Il mérite donc qu'on soutienne et favorise les siens, non seulement dans les petites choses, mais généralement et en toute occasion. Or il a transporté avant de mourir en faveur de ses neveux tous ses bénéfices à Giambattista d'Aquila ; il s'en trouve dans le nombre quelques-uns de peu de valeur qui sont situés dans l'archevêché de Cayenne ; le défunt a agi de la sorte pour favoriser davantage ses neveux, car il ne pouvait jamais penser qu'il seraient inquiétés par votre révérendissime et illustrissime cardinal qui est archevêque de cette ville. Si plaît à Votre Excellence de m'être agréable, je la prie, pour tous les motifs précités, de bien vouloir recommander lesdits neveux à Sa Révérendissime Seigneurie. Nicolas, le porteur de la présente, qui est lui-même le neveu dudit Agapyte, fournira à Votre Excellence toutes les explications nécessaires. Sur ce, je souhaite que Votre Excellence, à laquelle je me recommande, jouisse d'une bonne santé.

« Rome, le 19 décembre 1515. »

Post-scripta. — Votre Excellence agira en cette circonstance comme il lui semblera bon, car j'ai été force de lui écrire la présente. Qu'elle ne fasse donc que ce qui sera de nature à convenir au Révérendissime Monseigneur, et pour le moment qu'elle réponde comme il lui paraîtra convenable.

« Celle qui prie sans cesse pour Votre Illustrissime Seigneurie,

« VANNOZZA. »

Mort de Vannozza, Maîtresse du pape Alexandre VI, « donna dabbene »

Il eût été difficile de reconnaître l'ancienne collaboratrice de César dans l'honnête femme que nous présente Paul Jove : « Vannozza, *donna dabbene* », Vannozza, dame de bien.

Dans les hôpitaux de Latran et de la Consolazione on put lire les inscriptions relatant l'attachement de Vannozza aux églises, la générosité qu'elle témoignait aux œuvres religieuses et ses fondations. Ces inscriptions révélaient également le souci que Vannozza prenait de son âme. Sans doute ne se recommandait-elle pas d'elle-même, cette âme de l'auxiliaire des Borgia, puisque ses dons comportaient l'obligation pour les bénéficiaires de dire des messes pour le repos de l'âme de Vannozza.

C'est à Rome que Vannozza mourut, selon toutes vraisemblances, le 26 novembre 1518.

Cet événement ne passa pas inaperçu, comme l'atteste cette lettre d'un Vénitien :

« Avant-hier est morte Mse Vannozza, qui fut la femme du pape Alexandre, dont elle eut le duc de Valentinois et la duchesse de Ferrare. La nuit où elle a trépassé je me trouvais dans un lieu d'où l'on pouvait entendre la proclamation de sa mort selon la coutume romaine ; on la faisait dans ces termes consacrés : « Messer Paolo fait savoir que Mse Vannozza, la mère du duc de Gandie, est morte ; elle est de la Compagnie du Gonfalone. On l'a enterrée, hier, à Santa Maria del Popolo ;

on lui a fait des funérailles presque aussi pompeuses que celles d'un cardinal. Elle avait soixante-six ans ; elle a légué tout son bien (qui est considérable) à Saint-Jean de Latran. Les camériers du pape assistaient au service funèbre, ce qui n'a pas lieu en d'autres cas. »

Le testament de Vannozza
La vanité des funérailles qu'elle demanda

Une des personnalités alors les plus connues à Rome par leur importance ou leur influence consacra à la mémoire de Vannozza quelques mentions élogieuses. Elle révèle dans ses moindres détails certaines donations de la maîtresse d'Alexandre VI, et avec une si grande simplicité qu'elle éloigne tout soupçon de l'inauthenticité de ses affirmations.

Ce manuscrit se trouve dans les archives de la Compagnie.

« Nous ne devons pas oublier les fondations charitables établies par la très haute et très honorée dame madonna Vannozza, de la maison des Catanei, l'heureuse mère des illustrissimes seigneurs le seigneur duc de Gandie, le seigneur duc de Valentinois, le prince de Squillace et de Mme Lucrèce, duchesse de Ferrare. Voulant doter la confrérie de biens temporels, elle lui a laissé plusieurs bijoux de grande valeur et y a ajouté tant d'autres bienfaits que la confrérie a pu se libérer quelques années plus tard de certaines obligations, et ce par l'entremise du noble seigneur messer Mariano Castellano et de mon cher messer Rafaele Casale, qui ont été gardiens naguère. S'étant mise d'accord avec l'excellent et célèbre orfèvre Caradosso, elle lui donna deux mille ducats afin qu'il pût, grâce à son talent hors ligne, répondre au désir de cette très noble et honorée dame. De plus, elle nous a laissé la possession de tant de choses que nous en tirons le revenu annuel que produiraient quatre cents ducats pour en nourrir les malheureux et les malades qui sont, hélas! en si grand nombre. Par reconnaissance pour ses dispositions si pieuses et dévotes et ses bienfaits méritoires et charitables pour tant de nécessiteux,

notre vénérable confrérie a résolu à l'unanimité et avec joie non seulement de célébrer ses obsèques respectueusement et en grande pompe, mais encore d'honorer la défunte en lui faisant élever un tombeau magnifique et somptueux. Elle s'est décidée d'un accord manifeste à célébrer dans l'église del Popolo, où elle a été enterrée, l'anniversaire de ses obsèques en toute dévotion par des messes, des cérémonies et un grand concours d'assistants, non sans un luxe de flambeaux et de cierges ; aussi bien pour recommander à Dieu le salut de son âme que pour prouver à tout le monde que nous haïssons et réprouvons l'ingratitude. »

Les Obsèques de Vannozza
L'Épitaphe qui en fixe la date

Léon X était pape lorsque mourut Vannozza. Il prescrivit à sa cour d'assister aux obsèques, donnant ainsi une consécration officielle à ces funérailles. C'était reconnaître, à la face du monde, les liens qui avaient uni Alexandre VI, prédécesseur de Léon X sur le trône de Saint Pierre, à Vannozza.

Par les donations que Vannozza avaient faites à la confrérie de Gonfalone, Vannozza imposait à celle-ci de participer avec ostentation à ses obsèques. Or Vannozza avait été généreuse par diplomatie, elle savait que les personnages les plus distingués de la noblesse et de la bourgeoisie de Rome faisaient partie de cette confrérie : c'était s'assurer ainsi un cortège imposant et tel qu'eût pu le rêver la plus haute dame romaine.

Sur le caveau qui enferma Vannozza, à Santa-Maria del Popolo, et dans lequel se trouvait déjà son malheureux fils Juan de Gandie, l'exécuteur testamentaire de Vannozza fit graver l'épitaphe suivante :

« *A Vannozza Cattanea que le duc César de Valentinois, Juan de Gandie, Joffre de Squillace et Lucrèce de Ferrare ont ennoblie, et qu'ont hautement et également distinguée sa bonté, sa piété, son grand âge et sa sagesse,*

Hiéronymus Picus, fidéicommis et exécuteur testamentaire, a fait élever ce monument en mémoire des grands services rendus par elle à l'hôpital de Latran. Elle a vécu soixante-seize ans quatre mois treize jours. Elle est morte le 20 novembre 1518. »

Vannozza morte, les prêtres durent chanter pendant près de

deux siècles des messes pour le repos de son âme. Les dons de Vannozza comportaient ces prières *ad æternum*. L'autorité ecclésiastique finit par dispenser les prêtres de l'église de Santa-Maria del Popolo de chanter ces messes pour le repos de l'âme de Madonna Vannozza.

On ne sait pas quelle main effaça toute trace de son tombeau.

Lettre de Lucrèce, duchesse de Ferrare, à Isabelle, veuve du marquis François-Gonzague de Mantoue, qui venait de mourir le 20 février 1519

Illustrissime Signora, ma belle-sœur et très honorée sœur. La perte cruelle que vous avez éprouvée par la mort de l'époux illustrissime et de bienheureuse mémoire de Votre Excellence m'a causé pour d'innombrables raisons tant de douleur et de chagrin que j'ai moi-même trop besoin de consolation pour pouvoir en donner, surtout à Votre Excellence, chez laquelle cette grande perte a dû provoquer la peine la plus vive. Je compatis donc aux regrets dont ce malheur accable Votre Excellence et je ne saurais parvenir à lui exprimer combien il m'impressionne et m'afflige. Mais c'est à l'heure qu'il est un fait accompli qu'il a plu à Notre-Seigneur de vouloir; nous devons donc nous conformer à ses desseins, et je prie et exhorte Votre Seigneurie à supporter ce coup avec fermeté, comme il convient à votre sagesse; et j'ai confiance que vous le ferez. Je ne vous dirai rien de plus aujourd'hui, sinon que je me recommande toujours à vous.

Votre belle-sœur,

« LUCRÈCE, *duchesse de Ferrare* »

« Ferrare, le dernier mars 1519. »

Mort de Lucrèce

Le 14 juin 1519, Lucrèce accoucha d'un enfant mort-né. Elle sentit venir sa mort prochaine, et quelques jours après écrivait la lettre ci-après, adressée au pape Léon X.

C'est une lettre très belle par la simplicité avec laquelle Lucrèce se prépare à la mort et l'accepte avec une calme résignation. Cette lettre est la dernière qu'ait écrite Lucrèce; on est surpris à sa lecture de la confiance avec laquelle Lucrèce se remet aux mains du Seigneur. Elle demande au pape Léon X sa bénédiction avec une telle émotion, dépourvue de toute exaltation, que l'on peut se demander si les faits dont les historiens ont chargé sa mémoire ne sont pas, au moins, des légendes.

Voici cette lettre :

« Très Saint Père et mon Seigneur vénérable,

« J'embrasse avec tout le respect mental possible les pieds sacrés de Votre Béatitude et je me recommande humblement à votre sainte grâce. Ayant éprouvé de grandes souffrances pendant plus de deux mois par l'effet d'une grossesse pénible, je suis accouchée d'une fille, comme il a plu à Dieu, le 14 de ce mois au matin, et j'espérais que ma délivrance me causerait en même temps du soulagement; mais le contraire a eu lieu et je dois payer mon tribut à la nature. Et si grande est la faveur que m'accorde le Créateur très clément que je sais que la fin de ma vie approche et me rends compte que dans quelques heures elle aura cessé, non sans que j'aie reçu préalablement les saints sacrements de l'Église. Arrivée à ce point, je me suis rappelée en chrétienne, quoique pécheresse, de demander à Votre Béatitude qu'elle daigne penser dans sa bonté au trésor spirituel afin de pouvoir offrir quelque consola-

gement à mon âme par sa sainte bénédiction. Je l'en supplie dévotement et je recommande à sa sainte grâce mon époux et mes enfants qui sont tous les serviteurs de Votre Sainteté.

« De Votre Sainteté l'humble servante,

« LUCRÈCE D'ESTE.

« Ferrare, le 22 juin 1519, à la vingt-quatrième heure. »

Lucrèce mourut le 24 juin 1519, dans la nuit.

Alphonse en fut profondément affecté, si l'on en juge par la lettre suivante, qu'il écrivit aussitôt à son neveu Frédéric Gonzague :

« Illustrissime seigneur, mon respectable frère et neveu. Il a plu à Dieu Notre-Seigneur de rappeler à lui à cette heure l'âme de l'illustrissime dame duchesse, ma très chère épouse ; je ne dois pas négliger d'en faire part à Votre Excellence en raison de notre amitié réciproque, qui me donne la conviction que le bonheur et le malheur de l'un affectent également l'autre. Et ce n'est pas sans répandre des larmes que je trace ces mots, tant il m'est cruel de me voir privé d'une compagne si chérie et si douce ; car elle l'était pour moi par sa bonne conduite et le tendre amour qui existait entre nous. Après une perte si cuisante j'aurais recherché volontiers les consolations de Votre Excellence, mais je sais que vous prendrez part à ma douleur et je préfère que vous accompagniez mes larmes de vœux que de m'adresser des paroles de consolation. Je me recommande à Votre Seigneurie.

« ALPHONSE, *duc de Ferrare*.

« Ferrare, le 24 juin 1519, à la cinquième heure de la nuit. »

Le marquis Frédéric Gonzague envoya auprès d'Alphonse son oncle Giovanni de Gonzague. Celui-ci lui écrivit de Ferrare la lettre suivante :

« Que Votre Excellence ne soit pas surprise d'apprendre que je pars d'ici ce matin, car les obsèques solennelles n'ont pas lieu et l'on s'est borné à célébrer les offices à l'église paroissiale ; pourtant Son Excellence le Seigneur duc a accompagné en personne son illustre épouse au lieu de sa sépulture. Elle a été enterrée dans le couvent des sœurs du *Corpus Christi*, dans le même tombeau où sa mère (celle d'Alphonse) a été déposée. Sa mort a causé beaucoup de chagrin dans toute la ville, et les

Grandeur ducale a surtout manifesté une douleur extrême. Ici l'on dit merveille de sa vie ; il y avait dix ans peut-être qu'elle portait un cilice ; depuis deux ans elle se confessait tous les jours et communiait chaque mois trois ou quatre fois. Je continue à me recommander sans cesse à Votre Excellence.

« JOHANNES DE GONZAGUE, *marquis*.

« Ferrare, le 28 juin 1519. »

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE

Rôle social du poison en Italie à la fin du XVe siècle. — César Borgia : Le *Prince* de Machiavel. — La Renaissance et les Humanistes. — Affaiblissement du sentiment religieux. — Braccio et les moines. — Dépravement des mœurs. — Peu de valeur de la vie humaine 1

CHAPITRE PREMIER

La Rome des Borgia. — La nuit dans le palais de Santa-Maria in Portici. — César Borgia vient voir sa mère, la Vannozza. — L'entrée des Français à Rome. — César et le duc de Gandie, son frère. — Le pape Alexandre VI entre sa maîtresse et ses deux fils. — Politique et haines de famille. — Exigences de Charles VII, roi de France. — Portrait d'Alexandre VI. — Différences de caractère de César et de François. . . . . .

CHAPITRE II

Réception du roi de France. — Pillage du palais de la maîtresse du pape par les Français. — César Borgia. — César Borgia fait massacrer les pillards. — Le roi de France examine le sultan Gem qui bientôt meurt empoisonné par les Borgia. — Retour à Rome de César Borgia, emmené comme otage par le roi de France. — Tour joué par César aux Français. — Alexandre VI ordonne le meurtre de Sforza, mari de Lucrèce. — César entre chez sa sœur exécuter la sentence papale contre son mari. — L'inceste. — Fuite de Jean Sforza. — Les cavaliers de César poursuivent le mari de Lucrèce. — Le tessandier de Santa Maria, la maquerelle du pape. — Julie Farnèse, la fiancée de Jésus-Christ. — Un cavalier masqué dénonce au peuple les incestes et les orgies des Borgia. — Fureur du peuple. — Le phallus de bois. — La bénédiction. — La tête coupée . . . . . .

CHAPITRE III

La Tête au vignoble de San-Pietro in Vincoli. — Cardinaux et courtisanes. — Le saillage des vignes : méthode ancienne. — Les petites galantes. — César Borgia dans son laboratoire. — Les lumières de cuivre. — Les sels d'urine. — L'arsenic, mauvais effets. — La cantarella : le poison des Borgia. — L'antidote. — L'héritage du maître espagnol. — Portrait de César Borgia. — Rivalité des deux frères. — Donna Sancia. — Amour incestueux de César et de Lucrèce. — Au lieu de chapelets d'escargots, il y a dans les vignes de San-Pietro des chapelets de moines. — Orgie cardinalice. — Le jeu de « qui trouve prend ». — Cardinaux et madonnes dans l'obscurité. — Julie Farnèse et César Borgia. — Amour de Julie Farnèse pour François, duc de Candie. — Le couvent de San-Sisto . . . 3

CHAPITRE IV

Les sicaires de César doutent s'ils ont tué Sforza, qui leur échappe. — Mort inattendue d'un moine. — Le guépion des Borgia. — César poursuit Sforza. — Le courrier de Gonzague bat celui de César. — Les dentes des Borgia. — Ivresse de César Borgia. — Assassinat de François Borgia, duc de Candie, gentilhomme du pape. — Stupeur à Rome et chez les Borgia. — Lucrèce Borgia au couvent. — Elle dénonce les crimes de sa famille. — Danger des confessions des Borgia. — Retour de Lucrèce Borgia au Vatican. — Les aveux César de Brancaleo. — Lettre de Jean Sforza à Ludovic le More. — Les Borgia se méfient de leur propre poison. — Le venin d'une mule vénéneuse contrepoison du poison des Borgia 9

CHAPITRE V

Amour conjugal de Lucrèce pour Jean Sforza. — Rêve de grandeur des Borgia pour Lucrèce. — L'unité italienne, rêve des Borgia. — Lucrèce Borgia et la correspondance du Vatican. — La vieille maîtresse pontificale rengagée au quartier de Stegola. — Le mari de Vannozza devient capitaine de Torre di Nona. — Lucrèce passe à Rome pour la maîtresse de son père. — Gasparo, le fameux maître chanteur. — Les femmes et les belles lettres à la fin du XVe siècle italien. — La littérature intégrale « du lit bordeau ». — Origine du mot courtisane. — Fantaisie de la belle Impérie. — Courtisanes érudites et diplomates. — Luxe des courtisanes. — La vénalité. — Coiffures du XVe siècle. — Déconfiture chez Lucrèce Borgia . . . 21

CHAPITRE VI

Fête nocturne au palais Santa-Maria. — Le ganymède aux oreilles bouchées. — Les pelouses tapissées. — Les pages. — Les caresses poétiques. — La comédie mythologique. — Le fard dénonciateur. — Les boucs cornus. — Don Eliseo Pignatelli. — La vengeance de Lucrèce. — Les pages-poisons du duc de Ferrare. — Le mal français 83

CHAPITRE VII

Les évanouissements d'Alexandre VI. — Le taureau des Borgia. — La fossoyeuse. — Combinaison singulière de l'amour filial et de l'amour paternel. — Lucrèce Borgia exige de partir. — Elle veut des otages : sa mère Vannozza et Julie, concubine du pape. 91

CHAPITRE VIII

Giacomo, le pêcheur du Tibre. — La prison de Torre di Nona. — Le geôlier du pape, mari de sa vieille maîtresse. — Le poison des Borgia, la cantarella, n'agit que dans un délai de quelques jours. — Le prisonnier mystérieux. — Bagarres. — Le pape et le pêcheur. — Cent cadavres jetés au Tibre en une nuit. — Comment fut perpétré l'assassinat du duc de Gandie. — Le dormeur éveillé. — Le fratricide. — La langue clouée sur la table. — La « buggiale ». — Les cardinaux Ascanio Sforza, Monreale et Mechiele. — Le pape se confesse. — L'hostie dans la custode d'or. — Le pape fait la paix avec son fils. — Lettre du sultan Bajazet au pape, lui demandant la mort du sultan Gaïm, son frère. — Distique satirique sur la simonie pontificale 99

CHAPITRE IX

La famille en Italie à la fin du XVe siècle. — La femme du capitaine Morino Pisani. — Mépris des courtisanes pour les galants. — Les roueries des hommes. — César Borgia se venge de la maîtresse du cardinal Ascanio. — La fécondation artificielle. — Le bûcher des moines et la fosse aux serpents. — L'armoire aux rats où l'on enferme deux amants . . . . . 1[illegible]

CHAPITRE X

Les bas-fonds de la Rome des Borgia. — Piazza Rotonda. — Campo di Fiore. — Le quartier de la Juiverie. — La taverne « A la Truie ». — La Vespa. — L'histoire de la Vespa. — La prostituée édifiante. — La crainte du mal français. — La Vierge sous les traits de Julie Farnèse. — Conseils de la Vespa à sa fille, future courtisane. — La clientèle du capitaine Torre di Savella. — Les soirées des ruffianes du Ponte-Sisto. — Les « strégas » ou sorcières. — Chiromancie. — La main de la chiromancienne. — La prédiction. — Les virginités impérissables . . . . . 1[illegible]

CHAPITRE XI

Madonna Adriana Orsini, la ruffiane du Vatican. — Lettre de Boccacio, évêque de Modène, au duc Hercule de Ferrare. — Relâchement des mœurs conventuelles. — Rendez-vous d'amoureux dans les églises. — Sacristain messager d'amour. — La fête au château d'Ostie. — Le cortège de Lucrèce Borgia. — Le jeu des chandelles. — Le collier de Julie Farnèse. — Princesses pontificales . . . . . [illegible]

CHAPITRE XII

La puissance de César. — Le tarif des indulgences et le tarif des courtisanes. — L'empoisonnement de l'archevêque Floride. — César se démet de ses fonctions ecclésiastiques . . . [illegible]

CHAPITRE XIII

César Borgia en France. — Faste du duc de Valentinois. — Lucrèce gouvernante perpétuelle de Spolète. — Catherine d'Ossa vaincue traverse Rome chargée de chaînes d'or. — Empoisonnement du neveu de César Borgia. — Amours tragiques de César et de la femme de don Cerviglion. — Le Valentinois donne à la mère du cardinal Orsini le cœur de son fils entre deux mille ducats. — La colombe de perles. — Les courtisanes dorées. — Strangulation d'Alphonse d'Aragon, nouveau mari de Lucrèce. — Décapitation de l'oncle d'Alphonse. — Rapt de la fille d'Elisabeth de Gonzague d'Urbin . . . [illegible]

CHAPITRE XIV

Sac d'un couvent. — Lettre imprimée adressée à Silvius Savello, sur les simonies et les débauches pontificales. — Les taureaux et les vaches. — La courtisane et les cinq soldats. — Les chiens du Vatican. — La jument et les étalons . . . [illegible]

CHAPITRE XV

La fête de saint Pierre. — Le Consistoire. — Le pape dîne chez le cardinal Adriano Corneto. — Oubli de la custode d'or. — La « cantarella » agit parfois sans délai. — Le pape meurt. — César Borgia échappe au poison. — Prodigieuse putréfaction du pape Alexandre VI. — Fin de la carrière de César Borgia. — *Civitas meretrix* . . . . . [illegible]

APPENDICE

TEXTES ET DOCUMENTS

Machiavel et César . . . . . 18[illegible]
La jeunesse d'Alexandre 200
Légitimation et dotation de Girolama, fille naturelle du cardinal Rodriguez 202
Portrait de Rodriguez Borgia, par Jacob de Volterra (1486) . . 203
Portrait de César Borgia 204
Lettre de Boccacio sur la légitimation de César 205
Lettre d'Hercule, duc de Ferrare, au pape Alexandre VI. . . 206
Lettre de Boccacio sur le mariage de Lucrèce Borgia avec Sforza. 208
Le roi Ferdinand félicite Jean Sforza au sujet du mariage de Sforza et de Lucrèce 211
Projet de fiançailles de la fille de Julie Farnèse et d'Alexandre VI 212
Alexandre VI blâme sa fille Lucrèce. 216
Lettre à Silvius Savello 218
Lettre du sultan Bajazet. 230
La politique d'Alexandre 234
Extraits des chroniques de Commines . . . . . 24[illegible]
Lettres du roi de France et du cardinal Gurgense. . . [illegible]
Le fratricide de César . . . . . [illegible]
Irrévérence d'Alexandre VI . . . . . [illegible]
Témoignage de Burchard, touchant les débauches pontificales . . . . . [illegible]
Controverses sur la mort d'Alexandre VI. 263
Dernière lettre de Vannozza à Lucrèce . . . . . [illegible]
Mort de Vannozza . . . . . [illegible]
Le testament de Vannozza . . . . . [illegible]
Les obsèques de Vannozza . . . . . [illegible]
Lettre de Lucrèce, duchesse de Ferrare, à Isabelle, veuve du marquis François-Gonzague de Mantoue . . . . . [illegible]
Mort de Lucrèce . . . . . [illegible]

3. 44 283 198

BINDING SECT. DEC 12 1968

PQ
2601
P6R6

Apollinaire, Guillaume
La Rome des Borgia

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 26 04 09 016 1